

SÉRIE NOIRE

sous la direction de Marcel Duhamel

Ian FLEMING

# Entourloupe dans l'azimut

*Traduit de l'anglais par  
Bruno Martin*



*nrf*

GALLIMARD



SÉRIE NOIRE

sous la direction de Marcel Duhamel

Ian FLEMING

# Entourloupe dans l'azimut

*Traduit de l'anglais par  
Bruno Martin*



*nrf*

GALLIMARD

# ENTOURLOUPE DANS L'AZIMUT

*(,Moonraker)*



Traduit de l'anglais par Bruno Martin

© Éditions Gallimard (Série Noire) 1958, pour la traduction  
française

## CHAPITRE PREMIER

Les deux « calibre 38 » grondèrent simultanément.

Le bruit des détonations se répercuta plusieurs fois entre les murs de la pièce souterraine, puis tout retomba dans le silence. James Bond regarda la fumée provenant des deux extrémités de la salle se faire aspirer par le ventilateur installé au centre. Il fit basculer le barillet de son Colt Detective Spécial et attendit, le canon pointé en terre, tandis que l'instructeur franchissait les vingt pas qui les séparaient, dans la pénombre du stand.

L'inspecteur avait un large sourire.

— Je ne peux pas y croire, fit Bond, mais j'ai bien l'impression que je vous ai eu, cette fois.

L'instructeur arriva près de lui.

— Vous m'avez en effet envoyé à l'hôpital, mais vous, vous êtes mort, commandant, dit-il.

Il tenait d'une main une silhouette en carton représentant le torse et la tête d'un homme. De l'autre, il tendit une pellicule polaroïde, format carte postale. Bond la prit et ils s'approchèrent d'une table sur laquelle se trouvaient une lampe de bureau à abat-jour vert et une grande loupe.

Bond prit la loupe et se pencha sur la photo. C'était un instantané au flash qui le représentait. Sa main droite était entourée d'une flamme blanche un peu floue. Au centre de son cœur apparaissait un minuscule point lumineux.

L'instructeur posa la grande cible blanche sous la lumière. Le cœur y était figuré par une tache noire de sept à huit centimètres de diamètre. Juste au-dessous et à un centimètre et demi à droite, on voyait la déchirure faite par la balle de Bond.

— Entrée par la paroi gauche de l'estomac et ressortie dans le dos, articula l'instructeur d'un ton satisfait. (Il prit un crayon et fit une addition sur le carton.) A vingt coups..., vous me devez sept shillings six pence, commandant, dit-il, toujours impassible.

Bond éclata de rire. Il compta quelques pièces d'argent.

— On doublera les enjeux lundi prochain, annonça-t-il. Ce sera mon tour de vous prendre de l'argent. (Il fit tomber du barillet, dans le creux

de sa main, les balles qui n'avaient pas servi et les posa sur la table, près de l'arme.) Alors, à lundi à la même heure ?

— Dix heures, ce sera parfait, commandant, assura l'instructeur en abaissant les deux poignées de la porte de fer.

Il était satisfait du tir de Bond, mais il ne lui serait jamais venu à l'idée de lui confier qu'il était le meilleur tireur du service. Seul, « M » avait le droit de le savoir, ainsi que son chef d'état-major qui devrait porter les résultats du tir au dossier confidentiel de Bond.

Bond se dirigea vers l'ascenseur pour se rendre au huitième étage du grand bâtiment gris, voisin de Regent's Park, où se trouvait le quartier général du service secret. Bond était content de son tir, mais sans en être autrement fier. Son index se trémoussait nerveusement dans sa poche. Comment parvenir à acquérir ce supplément de rapidité qui lui permettrait de battre la mécanique, cette boîte à malices compliquée qui faisait jaillir la cible pour trois secondes et tirait sur lui une balle à blanc de 38 tout en lui décochant un rayon lumineux ? C'était ce rayon qui se trouvait reproduit sur la photo où l'on voyait Bond-en train de tirer, debout, au milieu d'un cercle tracé à la craie sur le plancher.

Les portes de l'ascenseur s'ouvrirent avec un léger soupir. Bond y entra. Le liftier appuya sur le bouton du huitième et posa le moignon de son bras gauche contre le levier de manœuvre.

L'ascenseur s'arrêta en souplesse, et Bond sortit pour pénétrer dans un couloir gris et vert, dans un monde affairé de jeunes filles portant des dossiers, de portes qui s'ouvraient et se fermaient, de sonneries de téléphone assourdies. Oubliant alors son tir, il se prépara à aborder les tâches normales qui formaient le train-train de son service au Q. G.

Il longea le couloir jusqu'à la dernière porte à droite. Elle était tout aussi anonyme que celles qu'il avait déjà dépassées. Pas le moindre numéro.

Bond frappa et attendit. Il consulta sa montre : onze heures. Le lundi était toujours une sale journée. Deux jours de paperasses à dépouiller. Les valises hebdomadaires de Washington, d'Istanbul et de Tokyo devaient être arrivées et déjà triées. Il y aurait peut-être quelque chose pour lui.

La porte s'ouvrit et il eut son moment quotidien de satisfaction



d'avoir une belle fille pour secrétaire.

— Bonjour, Lil, dit-il.

Le sourire qu'elle esquissait déjà se refroidit d'une dizaine de degrés.

— Donnez-moi votre veston, dit-elle. Il empest la cordite. Et ne m'appellez pas Lil, vous savez bien que j'ai horreur de ça !

Bond ôta sa veste et la lui tendit.

— Quiconque se laisse baptiser Loelia Ponsonby doit obligatoirement s'habituer à un petit nom d'amitié.

Il la regarda accrocher le vêtement à la poignée de la fenêtre ouverte. Elle était grande et brune, d'une beauté discrète à laquelle la guerre et cinq ans de service avaient donné une note un peu sévère. « Il faut qu'elle se marie ou qu'elle prenne un amant, songea Bond, sinon cet air d'autorité imperturbable risque fort de se muer rapidement en air vieille fille ; c'en sera une de plus à s'être engagée dans l'armée des femmes qui ont, au sens littéral du mot, « épousé une carrière ».

Bond le lui avait souvent dit ; d'ailleurs, avec les deux autres membres de la section « 00 », il s'était livré, à diverses reprises, à d'énergiques attaques contre sa vertu. Elle les avait repoussés tous les trois avec la même gentillesse maternelle un peu distante. Chaque fois, le lendemain, elle se répandait en petites attentions pour bien montrer qu'elle était la seule fautive et qu'elle leur pardonnait.

Ce qu'ils ignoraient, c'est qu'elle vivait dans des transes mortelles quand ils étaient en danger et qu'elle leur portait un amour égal ; mais elle n'avait nullement l'intention de s'éprendre d'un homme qui risquait de se faire tuer la semaine suivante.

Loelia Ponsonby savait qu'elle avait presque atteint le moment où il faudrait prendre une décision. Son instinct la pressait d'abandonner le service. Mais, chaque jour, le romanesque dramatique du monde à la Miss Cavell et à la Florence Nightingale où elle vivait l'enfermait de plus en plus solidement dans la société des autres femmes du quartier général.

En attendant, c'était l'une des plus enviées de toute la maison, car elle faisait partie de la petite confrérie des secrétaires principales qui avaient accès aux secrets les mieux gardés du service.

Elle se retourna. Elle portait un chemisier à rayures blanches et roses et une jupe bleu foncé. Bond sourit en voyant ses yeux gris.

— Je ne vous appelle Lil que le lundi. Et Miss Ponsonby tout le reste

de la semaine. Mais je me refuse à jamais vous appeler Loelia. Y a-t-il des messages ?

— Non, fit-elle sèchement. (Puis elle se radoucit.) Mais il y a des tas de paperasses sur votre bureau. Oh ! Je viens d'apprendre, par < < Radio Poudrier », que « 008 » s'en est sorti. Il se repose à Berlin. Épatant, hein ?

Brusquement, Bond lui lança un coup d'oeil.

— Quand vous a-t-on dit ça ?

— Il y a, à peu près, une demi-heure.

Bond ouvrit la porte intérieure, qui donnait sur la grande pièce aux trois bureaux, et la referma sur lui. Il alla se planter près de la fenêtre pour contempler la verdure printanière des arbres, dans Regent's Park. Ainsi, Bill avait fini par s'en tirer. Peenemunde et retour. Ce repos à Berlin était de fâcheux augure. Bill devait être en piètre état. Bon. Il n'avait plus, désormais, qu'à attendre les nouvelles provenant de la seule source d'indiscrétions de la maison, les toilettes des femmes, baptisées « Radio Poudrier » par le personnel de sécurité qui n'y pouvait rien.

Bond soupira en s'asseyant à son bureau. Il attira à lui la pile de dossiers bruns frappés de l'étoile rouge « ultra-secret ». Et « 001 » ? Deux mois qu'il avait disparu, dans le quartier réservé de Singapour ! Pas un mot depuis lors. Et, pendant ce temps-là, lui, Bond, matricule 007, le plus ancien des trois membres du Service à avoir décroché le double zéro symbolique, il restait tranquillement assis à son bureau, à faire le gratte-papier et à flirter avec la secrétaire !

Il ouvrit le premier dossier. Il contenait une carte détaillée du Sud de la Pologne et du Nord-Est de l'Allemagne. Détail particulier : une ligne rouge en zigzag y reliait Varsovie à Berlin. Le dossier comportait aussi une longue note à la machine, intitulée : *Itinéraire n° 1 pour s'évader de l'Europe de t'Est et gagner l'Europe occidentale.*

Bond sortit son briquet et le posa près de lui. Il alluma une cigarette macédonienne marquée de trois cercles d'or et se mit à lire.

Pour Bond commençait ainsi une journée de travail comme les autres. A peine deux ou trois fois par an se présentait-il une mission exigeant les aptitudes spéciales de Bond. Le reste de l'année, il se la coulait douce, en brave chef de bureau d'une quelconque administration : heures de bureau très souples, entre dix heures et six heures ; déjeuner, la plupart du temps à la cantine ; dans la soirée, partie de cartes avec quelques bons amis, ou réunion chez Crockford ;

ou encore, séance de jambes en l'air, pas très passionnée, en compagnie de l'une des trois femmes mariées de sa connaissance. Le week-end, il jouait au golf — pour de gros enjeux — dans l'un des clubs des environs de Londres.

Il ne prenait pas de vacances, mais se voyait généralement accorder une quinzaine de repos après chaque mission, indépendamment des congés maladie qui pouvaient s'imposer.

Il avait un appartement petit, mais confortable, près de Kings Road, une gouvernante écossaise d'un certain âge — un trésor, du nom de May — et un coupé Bentley, quatre litres et demi, datant de 1930.

Huit ans encore à tirer avant sa radiation automatique du service double zéro. Il recevait alors une affectation permanente au quartier général. Ça lui faisait encore huit missions périlleuses en perspective. Plutôt seize, probablement. Et peut-être même vingt-quatre ! Vraiment, c'était trop !

Il y avait cinq mégots dans le cendrier de cristal quand Bond eut achevé de se mettre dans la tête l'essentiel de l'*Itinéraire n° I*. Il prit un crayon rouge, signa le dossier du chiffre sept et mit le tout dans la corbeille *Départ*.

Il était midi. Bond prit le dossier suivant. Il provenait de la section du renseignement radio de l'O.T.A.N., avec mention : *Communiqué, à titre d'information uniquement*, et s'intitulait : *Signatures radio*.

Bond approcha de lui le reste du tas et regarda la première page de chaque dossier. En voici les titres :

*L'inspectoscope, machine à détecter la contrebande.*

*Le philopon, le stupéfiant japonais qui tue.*

*Cachettes possibles à bord des trains, N° II.*

*Allemagne.*

*Les méthodes de SMERSH. N° 6. L'enlèvement.*

*Itinéraire n° S vers Pékin.*

*Vladivostock. Reconnaissance photographique par un Thunderjet américain.*

Bond revint au document de l'O.T.A.N. Il lut :

*Il est à peu près inévitable que la personnalité de chaque individu se trahisse dans d'infimes détails du comportement. La preuve en est dans les caractéristiques immuables du « coup de poignet » des manipulations radio. Le « coup de poignet », dans la façon d'émettre un message en morse, est aussi distinctif et reconnaissable que l'écriture graphique...*

Il y avait trois appareils téléphoniques sur le bureau de Bond. Un noir pour l'extérieur, un vert pour Pinierieur et un rouge exclusivement réservé

pour les communications avec « M » et son chef d'état-major. Ce fut le ronflement bien connu de l'appareil rouge qui rompit le silence.

C'était le chef d'état-major.

— Pouvez-vous monter ? demanda-t-il d'une voix agréable.

— « M » ? demanda Bond.

— Oui.

— Vous savez pourquoi ?

— Non. Il a dit seulement qu'il aimerait vous voir si vous étiez ici.

— Très bien, dit Bond en reposant le récepteur.

Il remit sa veste, prévint sa secrétaire qu'il allait chez « M » — donc, inutile de l'attendre — quitta son bureau et prit le couloir pour gagner l'ascenseur. La cabine tardant à monter, il songea aux autres fois où, au beau milieu de la journée d'oisiveté, le téléphone rouge était venu briser le silence pour l'arracher à un monde et le précipiter dans un autre. Il haussa les épaules... Lundi ! Il aurait dû se douter qu'il y aurait des complications !

L'ascenseur arriva.

— Neuvième, annonça Bond en entrant.

## CHAPITRE II

Le neuvième était le dernier étage de l'immeuble. Il était occupé, en majeure partie, par les transmissions. Plus haut, sur le toit en terrasse, se dressaient les trois petits pylônes d'un des émetteurs les plus puissants de la Grande-Bretagne. Dans le hall, la plaque de bronze portant la liste des locataires de l'immeuble, justifiait la présence des pylônes par l'indication : *Radio Tests Ltd*. Les autres locataires étaient, soi-disant : *l'Universal Export C°*, la *Delaney Bros (1940) Ltd* et *l'Omnium Corporation*, sans compter Miss E. Twining qui était chargée de répondre aux demandes de renseignements.

Miss Twining existait réellement. Quarante ans plus tôt, elle avait été une Loelia Ponsonby. Elle était maintenant en retraite et se tenait dans un petit bureau du rez-de-chaussée. Elle passait ses journées à déchirer des prospectus, à payer les impôts et les taxes de ses locataires fantômes et à éconduire poliment les représentants et les gens qui voulaient exporter quelque chose ou faire réparer leurs postes de radio.

Le neuvième étage était toujours très calme. Bond entra sans frapper dans Pavant-dernière pièce du couloir. La secrétaire particulière de « M », Miss Money Penny leva les yeux et lui sourit. Ils s'aimaient bien ; elle savait que Bond l'admirait.

Le chef d'état-major — il avait à peu près l'âge de Bond — entra par la porte ouverte du bureau voisin. Un sourire éclaira son visage livide d'homme surmené.

— Venez, dit-il, « M » vous attend. On déjeune ensemble, après ?

— D'accord.

Bond passa la porte et la referma. Une lampe verte s'alluma au-dessus.

Miss Money Penny leva les sourcils et lança au chef d'état-major un regard interrogateur. Il fit signe que non.

— Je ne pense pas qu'il s'agisse du boulot, Penny, finit-il par expliquer. Il l'a simplement fait demander, comme ça, à l'improvisiste...

Il rentra alors dans son bureau particulier et se remit au travail.

Quand Bond pénétra chez le grand patron, « M » était assis à son vaste bureau, en train d'allumer sa pipe. Il désigna vaguement le fauteuil placé en face de lui. Bond s'y assit. « M » lui lança alors un regard aigu à travers la fumée.

— Vous avez passé de bonnes vacances ? demanda-t-il brusquement.

— Oui, je vous remercie.

— Vous êtes encore bien bronzé, je vois.

Ça n'avait pas l'air de plaire à « M » ce hâle. Certes, il n'en voulait pas à Bond d'avoir pris ces vacances qui étaient, pour une bonne part, un congé de convalescence. Sa critique implicite émanait plutôt du puritain et du jésuite qu'on trouve chez tous les meneurs d'hommes.

— Qui, répondit Bond sans se démonter. Il fait très chaud, près de l'équateur.

— Très, en effet. Un repos bien gagné. (Il plissa les yeux sans avoir l'air de plaisanter le moins du monde.) J'espère que cette couleur ne vous restera pas trop longtemps. On se méfie toujours des gens au teint bronzé, en-Angleterre. On les considère comme des fainéants ou, alors, on se dit que c'est artificiel...

Il y eut un instant de silence. Par les fenêtres ouvertes, leur parvenait le grondement lointain de la circulation londonienne.

Bond s'efforçait de déchiffrer ce visage cuit et recuit par les intempéries, qu'il connaissait si bien et auquel il était si dévoué. Mais les yeux gris demeuraient impassibles et la petite artère, qui battait à la tempe droite quand « M » était préoccupé, ne paraissait pas se manifester.

Bond eut soudain l'impression que « M » était gêné. Il se dit que « M » ne savait par où commencer. Bond aurait voulu l'aider. Il s'agita sur son siège et cessa de regarder son chef. Il se mit alors à se contempler les ongles.

« M » leva la tête et toussota.

— Vous êtes sur quelque chose de spécial en ce moment, James ? demanda-t-il d'un ton indifférent.

« James », c'était inattendu. « M » appelait bien rarement quelqu'un par son prénom, dans cette pièce.

— Simplement de la paperasse ; des affaires courantes, dit Bond.

Vous avez besoin de moi ?

— En fait, oui, répondit « M » en fronçant les sourcils. Mais cela n'a rien à voir avec le service. C'est presque une affaire personnelle. Je pense que vous pourriez peut-être me donner un petit coup de main...

— Bien sûr, monsieur.

Bond était soulagé de voir la glace enfin rompue. Sans doute un parent du vieux qui avait eu des histoires. « M » n'osait pas demander une faveur à Scotland Yard. Un chantage, peut-être. Ou les stupéfiants. Il était content que « M » l'eût choisi. Évidemment qu'il allait s'en charger !

— Je pensais bien que vous accepteriez, fit « M » d'un ton grognon.

Ça ne vous prendra pas grand temps. Bon. Vous avez entendu parler de Sir Hugo Drax ?

— Naturellement, fit Bond, surpris d'entendre ce nom. On ne peut plus ouvrir un journal sans qu'il y soit question de lui. Le *Sunday Express* publie le récit de sa vie. C'est extraordinaire.

— Je sais, fit « M » sèchement. Dites-moi ce que vous en savez. J'aimerais voir si votre version concorde avec la mienne.

Bond regarda un instant par la fenêtre pour rassembler ses idées. « M » n'aimait pas qu'on lui parle au petit bonheur. Il lui fallait des faits précis, sans bafouillage ni précautions oratoires.

— Bien, monsieur, dit enfin Bond. D'une part, cet homme est un héros national. Le public est emballé. Vraiment, on l'adore. Les bonnes gens d'ici le considèrent comme un des leurs, mais dans une version prestigieuse. Une espèce de surhomme. Il n'est pas très beau à voir, avec toutes ses cicatrices de guerre. Il a une grande gueule et fait un peu trop de chiqué. Mais les gens aiment assez ça. Et, quand on pense à ce qu'il est en train de faire pour le pays, de sa propre poche et dans des proportions qui dépassent de beaucoup tout ce que paraît pouvoir entreprendre le gouvernement, il est vraiment extraordinaire que l'opinion publique ne l'exige pas pour premier ministre !

Bond vit le regard de son chef se glacer, mais il était bien résolu à ne pas laisser le vieux porter tant soit peu atteinte à l'admiration que lui inspiraient les hauts faits de Drax.

— Après tout, poursuivit-il sur un ton raisonnable, il semble qu'il ait mis notre pays à l'abri d'une guerre pour des années. Et il n'a guère dépassé la quarantaine. J'ai pour lui les mêmes sentiments que la

plupart des gens. Et puis, il y a tout ce mystère sur son identité réelle. Je ne suis nullement surpris qu'on éprouve aussi une certaine pitié à son égard, en dépit de tous ses millions. Il doit se sentir bien seul, au milieu de cette vie de bâtons de chaise.

« M » esquiva un froid sourire.

— Ce que vous racontez fait tout à fait écho aux articles du *Sunday Express*. C'est, sans aucun doute, un homme extraordinaire. Mais quelle est votre opinion personnelle ? Je n'en sais pas plus que vous. Sans doute moins. Je ne lis pas les journaux très attentivement et, seul, le ministère de la Guerre a un dossier sur lui. Encore n'est-il pas très instructif. Voyons, quel est l'essentiel du récit de *VExpress* ?

— Navré, mais les faits sont assez minces. Pendant leur percée dans les Ardennes, en 1944, les Allemands ont utilisé des guérillas et des saboteurs en grand nombre. Ils les appelaient les « Loups-garous ». Ils ont causé des dégâts de toutes sortes ; certains ont même poursuivi leur activité bien après l'échec de la percée dans les Ardennes, longtemps après le passage du Rhin par les alliés. En principe, ils devaient continuer d'opérer même une fois l'Allemagne entièrement occupée. Mais ils ont abandonné assez vite quand ça a vraiment mal tourné.

« Un de leurs exploits les plus fameux, ce fut lorsqu'ils réussirent à faire sauter l'un des Q. G. de liaison, entre les armées américaine et britannique. C'est assez mélangé ; des détachements de toutes sortes de corps de troupes : transmissions américaines et ambulanciers britanniques, notamment. Les Loups-garous avaient réussi à miner le réfectoire et le mess ; l'explosion a fait sauter, du même coup, une bonne partie de l'hôpital de campagne. Il y a eu plus d'une centaine de tués et blessés. Ce fut toute une affaire de trier les victimes. Parmi elles-ci se trouvait Drax. La moitié du visage emportée. Amnésie totale pendant un an et, au bout de ce temps, on ne savait toujours pas encore qui il était. Il y avait, en outre, vingt-cinq cadavres que les Britanniques, pas plus que les Américains, n'ont pu identifier. Donc, au bout d'un an passé dans divers hôpitaux, Drax fut convoqué au service des disparus du ministère de la Guerre. On consulta les dossiers. Quand on en arriva aux papiers d'un nommé Hugo Drax, sans parents vivants, orphelin, qui avait été docker à Liverpool avant la guerre, il manifesta des signes d'intérêt. La photo et le signalement semblaient correspondre plus ou moins à ce que devait être notre homme avant sa blessure. A partir de ce moment-là, il a commencé à se rétablir. Il s'est mis à évoquer de petits souvenirs, et les médecins ont été très fiers de lui. Le ministère découvrit même un homme qui avait servi dans la même unité du génie que cet « Hugo Drax ». On l'a fait venir à



l'hôpital et il a affirmé que l'amnésique était bien Drax. L'affaire était réglée. Malgré tous les avis publiés par la presse, on ne trouva aucune trace d'un autre Hugo Drax ; aussi, on l'a finalement démobilisé en 1945 sous ce nom, avec ses arriérés de solde et une pension à cent pour cent.

— Mais il ne sait toujours pas vraiment qui il est, coupa « M ». Il est membre du Club des « Blades ». J'ai souvent joué aux cartes avec lui et bavardé ensuite en dînant. Il prétend éprouver, parfois, une impression très nette de « déjà vu ». Il va souvent à Liverpool pour essayer de retrouver son passé. Bref, que savez-vous encore ?

— On perd sa trace, semble-t-il, au cours des trois ans qui suivirent la guerre. Puis, la City a commencé à avoir de ses nouvelles. Il en venait d'un peu partout. C'est la bourse des métaux non ferreux qui en a entendu parler la première. Il avait réussi à accaparer tous les stocks d'un minerai de très haute valeur appelé « columbite ». Tout le monde en réclamait, de la « columbite ». Ce métal a un point de fusion très élevé. On ne peut pas fabriquer de moteurs à réaction sans columbite. Il n'y en a que très peu dans le monde. On n'en produit que quelques milliers de tonnes par an. C'est un sous-produit de l'extraction de l'étain en Nigéria. Drax avait dû prévoir l'ère du réacteur. Il a su dénicher ce qui allait manquer le plus. Il avait dû se procurer, je ne sais où, une dizaine de milliers de livres car, toujours d'après *l'Express*, en 1946, il avait acheté trois tonnes de columbite à environ trois mille livres la tonne. Il a revendu le tout avec un bénéfice net de cinq mille livres sterling à une fabrique d'avions américaine qui en avait un besoin urgent. Alors, il s'est mis à faire des achats de minerai à terme, à six mois, à neuf mois, à un an. Au bout de trois ans de ce genre de spéculations, il a réussi à opérer ce qu'on appelle en bourse un « corner ». Quiconque voulait de la columbite devait s'adresser à la firme « Drax Metals ». Dans l'intervalle, il avait spéculé à terme sur d'autres produits de moindre importance : gomme laque, sisal, poivre noir..., tout ce qui permettait de se livrer à de grosses opérations spéculatives à terme. Il a été, par exemple, le premier à acheter les déblais des mines d'or sud-africaines. Maintenant, on traite ces déblais, naguère sans valeur, pour en extraire l'uranium. Encore une fortune pour Drax !

Le regard calme de « M » restait fixé sur Bond. Il écoutait en fumant sa pipe.

— Bien entendu, poursuivit Bond, absorbé par son récit, la City s'est demandé ce qui pouvait bien se passer. Les courtiers en matières premières tombaient toujours sur le nom de Drax. Dès qu'on voulait acheter quelque chose, c'était toujours Drax qui le détenait, et il ne

voulait le lâcher qu'à un prix bien plus élevé qu'ils n'étaient prêts à payer. Il opérait de Tanger ; port franc, pas d'impôts, aucun contrôle des changes. En 1950, il était multimillionnaire. Alors, il est revenu en Angleterre et s'est mis à dépenser sans compter. Les plus beaux immeubles, les meilleures voitures, les plus jolies femmes. Des loges à l'Opéra et à Goodwood. Une écurie de course. Deux yachts. Cent mille livres aux sinistrés des inondations. Un bal du Couronnement pour les infirmières, à l'Albert Hall... Il ne se passait pas de semaine sans que son nom paraisse en grosses lettres dans les journaux.

« Et puis, ç'a été sa lettre ahurissante à la reine : *Votre Majesté, puis-je me permettre la témérité...* et le gros titre de *Y Express* du lendemain : *Drax-Témérité*, avec un article racontant qu'il avait fait don à la Grande-Bretagne de la totalité de ses stocks de columbite pour la construction d'une superfusée atomique, d'une portée suffisante pour atteindre la plupart des capitales européennes. Riposte immédiate à quiconque s'attaquerait à Londres avec des armes atomiques. Sans compter dix millions de livres qu'il allait verser de sa propre poche ! Il avait les plans de l'engin et était prêt à trouver le personnel nécessaire pour le construire.

« Et puis des mois d'attente, tandis que tout le monde s'impatientait. Demandes d'interpellation au Parlement. L'opposition faillit bien, alors, renverser le Cabinet... Enfin, la déclaration du premier ministre annonçant que les plans avaient été approuvés par les experts du polygone de Woomera, au ministère de l'Armement, et que la reine avait été heureuse d'accepter ce don, au nom du peuple britannique, et avait conféré le titre de chevalier au donateur ! »

Bond s'interrompt. L'épopée de ce personnage extraordinaire l'avait presque grisé.

— Oui, dit « M ». *La paix pour nous, pour toute notre époque*. Je me souviens des titres. Il y a un an. Et maintenant, la fusée est presque terminée. Le *Vise-Lune*. D'après ce que j'ai appris, elle devrait vraiment être efficace. Bizarre. Et voilà tout. Je n'en sais guère plus que vous. Une histoire merveilleuse. Un homme extraordinaire. (Il s'interrompt pour réfléchir.) Il n'y a qu'une chose...

« M » se tapota les dents avec le tuyau de sa pipe.

— Laquelle, monsieur ?

« M » parut alors se décider. Il regarda Bond.

— Sir Hugo Drax triche aux cartes.

### CHAPITRE III

— Il triche aux cartes ?

— Comme je viens de vous le dire, confirma « M » d'un ton sec.

— Ce n'est pas si insolite que ça, fit observer Bond. J'ai connu des gens très riches qui trichaient tout seuls en faisant des réussites. Mais ça ne colle guère avec l'idée que je me faisais de Drax. C'est un peu décevant.

— Je pense bien ! Mais pourquoi fait-il ça ? Et n'oubliez pas que tricher au jeu peut encore déshonorer un homme, de nos jours. Dans le soi-disant « grand monde », c'est à peu près le seul méfait qui puisse encore couler quelqu'un. Je crois, d'ailleurs que personne ne s'en est aperçu, à part Basildon, le président des « Blades ». Il est venu me trouver. Il a une vague idée que je « fais » dans le renseignement ; je lui ai donné un coup de main une fois ou deux, dans le temps. Il m'a demandé mon avis. Naturellement, il ne veut pas d'esclandre au club, mais il veut surtout empêcher Drax de se déshonorer. Il l'admire tout autant que nous et a peur d'un scandale. Bref, j'ai accepté de l'aider, et c'est ici que vous intervenez. Vous êtes le meilleur joueur de cartes du Service ou, en tout cas, insista-t-il avec un sourire malicieux, vous devriez l'être, après tous les boulots qu'on vous a confiés dans les casinos. Je me suis rappelé que nous avions dépensé pas mal d'argent à vous faire suivre un cours de tricherie avant de vous envoyer aux troussees de tous ces Roumains, vous vous souvenez, à Monte-Carlo, avant la guerre...

— Steffi Esposito, murmura Bond avec un triste sourire. C'était un Américain. Il m'a fait travailler dix heures par jour, pendant toute une semaine, pour m'apprendre un truc appelé le « coup de battage », ainsi qu'à distribuer par le haut, par le bas et par le milieu. Il connaissait toutes les astuces du métier : la façon d'enduire de cire les as pour que la coupe les amène ; les fameux « brillants », ces minuscules miroirs serties dans des bagues ou dans le fourreau d'une pipe ! Steffi était formidable. C'est Scotland Yard qui nous l'avait déniché. Il était capable, après avoir battu les cartes, de retourner les quatre as. Un vrai prestidigitateur !

— Tout cela me paraît un peu trop technique pour notre homme, observa « M ». Ce genre de boulot exige des heures d'entraînement

quotidien ou, en tout cas, un complice. Or, je ne crois pas qu'il en trouverait aux Blades. Non, sa façon de tricher n'a rien de sensationnel et, autant que je sache, il pourrait aussi bien s'agir d'une veine insensée. Très curieux : ce n'est pas un joueur de première force... Au fait, il ne joue qu'au bridge... Mais il lui arrive souvent de remplir des contrats, de gagner des contres ou de faire des finesses tout à fait inattendues, et même contraires aux tactiques habituelles. Mais ça rend. Il gagne toujours énormément. Or, on joue gras aux Blades. Depuis qu'il en est membre, c'est-à-dire un an, il n'a pas encore été perdant une seule semaine. Le club compte deux ou trois des meilleurs joueurs du monde : aucun d'entre eux ne peut se vanter d'en avoir fait autant en une année. On commence à plaisanter plus ou moins là-dessus, et j'estime que Basildon a raison de s'en préoccuper. Quel système Drax a-t-il adopté, à votre avis ?

Bond était impatient d'aller déjeuner. Le chef d'état-major avait dû se lasser d'attendre. Et Bond avait faim.

— En admettant que ce ne soit pas un tricheur professionnel et qu'il n'ait aucune possibilité de truquer les cartes, il n'y a que deux solutions : il peut, soit regarder les cartes des autres, soit avoir un système de signalisation avec son partenaire. Est-ce qu'il joue souvent avec le même ?

— On coupe pour choisir les partenaires à chaque manche, répliqua « M ». A moins qu'il n'y ait un challenge. Et, les soirs réservés aux invitations, on s'en tient à son invité. Drax invite presque régulièrement un nommé Meyer, son courtier en métaux. Un type très bien. Juif. Excellent joueur.

— Je pourrais peut-être vous renseigner là-dessus si j'avais l'occasion de suivre une partie.

— C'est ce que j'allais vous proposer. Pouvez-vous venir ce soir ? En tout cas, ça vous vaudra un bon dîner. Retrouvez-moi au club à six heures. Je vous prendrai un peu d'argent au piquet et nous regarderons le bridge un moment. Après dîner, nous ferons une ou deux manches contre Drax et son ami. Ils sont toujours là le lundi. D'accord ? C'est bien sûr que je ne vous arrache pas à vos chères études ?

— Non, monsieur, fit Bond en souriant. Ça m'amusera beaucoup. Si Drax triche réellement, je lui ferai comprendre que je m'en suis aperçu. Ça devrait suffire pour qu'il s'abstienne à l'avenir. Je ne voudrais pas le voir dans une sale histoire. C'est tout, monsieur ?

— Oui, James. Et merci de votre concours. Drax doit être un fameux

imbécile. Un peu détraqué, évidemment. Mais ce n'est pas de l'homme que je m'inquiète. Je ne voudrais pas qu'il arrive quelque chose à sa fusée. Or, Drax, c'est plus ou moins le *Vise-Lune* personnifié. A ce soir, six heures.

Bond se leva. La soirée promettait d'être intéressante. En sortant, il se dit que, pour une fois, son entretien avec « M » n'allait pas lui assombrir sa journée. La secrétaire de « M » était encore à son bureau. Il y avait une assiette de sandwiches et un verre de lait près de sa machine. Elle lança à Bond un regard perçant, mais il garda un visage impassible.

— J'imagine qu'il a abandonné, dit Bond.

— Depuis près d'une heure, déclara Miss Money Penny d'un ton de reproche. Il est deux heures et demie. Il va revenir d'une minute à l'autre.

— Je descends à la cantine avant qu'elle ferme. Dites-lui que c'est moi qui lui offrirai à déjeuner, la prochaine fois.

Il lui sourit et se dirigea vers l'ascenseur.

Il ne restait que quelques personnes à la cantine des officiers. Bond s'assit seul à une table. Il fut de retour à trois heures. L'esprit préoccupé par son rendez-vous avec « M », il parcourut rapidement la fin du rapport de l'O.T.A.N., dit bonsoir à sa secrétaire après lui avoir indiqué où l'on pourrait le joindre dans la soirée et, à quatre heures et demie, il passa prendre sa voiture au garage, derrière l'immeuble.

— Le compresseur siffle un peu, fui annonça l'ex-mécanicien de la R.A.F., qui considérait la Bentley de Bond comme son propre bien. Je le démonterai demain, si vous n'en avez pas besoin à l'heure du déjeuner.

— Merci, ce sera parfait, dit Bond.

Il roula lentement dans le parc, puis dans Baker Street. Au bout d'un quart d'heure, il était devant sa porte. Il rangea sa voiture sous les platanes de la petite place et entra chez lui, au rez-de-chaussée d'un vieil hôtel particulier. Dans le salon aux murs garnis de livres, il parvint, après quelques recherches, à mettre la main sur l'ouvrage de Scarne qu'il posa sur le bureau Empire, près d'une vaste baie.

Il se déshabilla dans la chambre, puis passa rapidement sous la douche. Dix minutes plus tard, vêtu d'une chemise de soie blanche et d'un pantalon de serge bleue, chaussé de mocassins noirs bien cirés, il s'assit à son bureau, un jeu de cartes à la main et l'extraordinaire traité

de Scarne sur l'art de tricher aux cartes, grand ouvert devant lui.

Pendant une demi-heure, tout en parcourant le chapitre des méthodes, il s'entraîna à exécuter la *prise du mécanicien* (trois doigts recourbés sur la longueur des cartes, l'index contre le petit bord supérieur), *Vempaumage* et la *saute de la coupe*. Ses mains accomplissaient automatiquement ces manœuvres élémentaires, tandis que ses yeux suivaient le texte. Il était satisfait de constater que ses doigts étaient restés souples et sûrs et que les cartes ne faisaient aucun bruit, même lorsqu'il faisait sauter la coupe d'une seule main.

A cinq heures trente, il plaqua les cartes sur la table et referma son livre.

Il entra dans sa chambre, garnit son étui à cigarettes, le glissa dans sa poche revolver, se noua au cou une cravate en tricot de soie noire, passa son veston et vérifia qu'il avait bien son chéquier dans son portefeuille.

Il resta alors un moment pensif. Puis il choisit deux mouchoirs de soie blanche, les froissa négligemment et en mit un dans la poche de son veston.

Il alluma une cigarette et se rassit à son bureau pendant une dizaine de minutes pour réfléchir à la soirée qui s'annonçait aux Blades, l'un des clubs privés les plus célèbres du monde.

Dès 1776, Horace Walpole écrivait : *Un nouveau club s'est ouvert près de Saint-James Street, qui se pique de surpasser tous ses prédécesseurs...* et, en 1778, l'historien Gibbon le mentionnait dans une de ses lettres.

Le club n'a cessé de prospérer depuis et on continue à y jouer gros jeu, entre gens de qualité. Il ne compte que deux cents membres, et tout candidat doit répondre à deux conditions pour y entrer : se conduire en gentleman et pouvoir faire état de cent mille livres en espèces ou en titres de rente.

L'admission aux Blades, en échange des cent livres de droit d'entrée et des cinquante livres de cotisation annuelle, vous donne droit à la luxueuse ambiance de l'époque victorienne, en même temps qu'à la possibilité de gagner ou de perdre, avec le maximum de confort, jusqu'à vingt mille livres par an.

Bond en conclut que sa soirée se passerait agréablement. Il n'avait joué aux Blades qu'une douzaine de fois ; il avait perdu pas mal de plumes dans une partie au poker à grosses mises, mais la perspective d'un bridge assez onéreux et la possibilité de gagner quelques centaines de livres — ce qui comptait certainement pour lui — lui

donnaient, d'avance, de petits

frémissements d'impatience. Sans compter, évidemment, qu'il y aurait l'affaire de Sir Hugo Drax pour ajouter à la soirée une petite note dramatique.

## CHAPITRE IV

Bond laissa la Bentley devant chez Brooks et se rendit à pied jusqu'au coin de Park Street. La façade des Blades, en retrait d'un ou deux mètres par rapport aux maisons voisines, était particulièrement élégante dans la douce lumière du crépuscule. On avait tiré les rideaux rouge sombre des vastes baies, de part et d'autre du rez-de-chaussée.

Bond franchit les portes battantes et se dirigea sur la loge du portier. Brevett, gardien des Blades, était le conseiller et l'ami de la moitié des membres.

— Bonsoir, Brevett. L'amiral est arrivé ?

— Bonsoir, commandant, répondit Brevett qui avait vu Bond plusieurs fois. L'amiral vous attend dans la salle de jeux. Chasseur ! conduisez le commandant Bond près de l'amiral. Et vite !

Le chasseur ouvrit la porte en haut du perron et s'effaça pour laisser passer Bond. Il y avait encore peu de monde dans la longue salle. Bond aperçut « M » assis, tout seul, à faire une réussite dans le retrait formé par la baie de gauche. Il renvoya le chasseur et s'avança sur l'épais tapis.

— Ah ! vous voilà, dit « M » en le voyant. (Il désigna du geste un fauteuil en face de lui.) Laissez-moi finir ma réussite... Vous buvez quelque chose ?

— Non, merci.

Bond alluma une cigarette et observa avec amusement le sérieux avec lequel « M » poursuivait son jeu.

Amiral sir M... M... et haut fonctionnaire au ministère de la Défense nationale, « M » ressemblait à tous les autres membres des clubs de Saint-lames Street. Complet gris sombre, col blanc empesé, noeud papillon bleu à pois blancs, cordon noir au lorgnon qui ne servait à « M » que pour lire le menu, air sagace, regard de marin limpide et perspicace. Il était difficile de croire qu'une heure plus tôt il jouait, avec des milliers de pions vivants, une partie d'échecs contre les ennemis de l'Angleterre et qu'il aurait peut-être, ce même soir, du sang frais sur les mains ou qu'il serait à l'origine d'un cambriolage, ou encore qu'il aurait connaissance d'une vilaine affaire de chantage.



« Et de moi, se demandait Bond, que peut-on penser, de prime abord ? » Capitaine de frégate, Bond, C.M.G. ', officier de réserve de la marine royale, également haut fonctionnaire au ministère de la Défense nationale... C'est ce jeune homme de trente-cinq ans environ, à l'air plutôt taciturne, assis en face de l'amiral ? Il a une tête un peu inquiétante. Paraît tout à fait en forme. Coriace, ce client-là ! Il ne ressemble pas aux gens qu'on rencontre habituellement aux Blades !

Bond savait qu'il avait un air exotique, pas anglais... Il se savait difficile à camoufler, surtout en Angleterre. Mais il haussa les épaules. C'était l'allure qu'il avait à l'étranger qui comptait. Jamais il n'aurait de mission en Angleterre, en dehors de ses attributions au sein du Service. En tout cas, pas besoin de camouflage, ce soir. C'était une simple amulette.

Avec un petit ricanement dégoûté, « M » lança ses cartes sur la table. Bond ramassa le jeu, en fit un paquet et, machinalement, battit les cartes « à la Scarne ». Puis, il égalisa le paquet et le repoussa.

« M » fit signe à un garçon.

— Un jeu de piquet, s'il vous plaît, Tanner.

Le garçon s'éloigna et rapporta, peu après, deux jeux de trente-deux cartes. Il déchira l'emballage et déposa les jeux avec deux marqueurs sur la table, puis il attendit.

— Un whisky and soda, commanda « M ». Vous ne voulez vraiment rien prendre, Bond ?

Bond consulta sa montre. Six heures et demie.

— Puis-je avoir un dry Martini ? demanda-t-il. A la vodka, avec un zeste de citron.

— Du tord-boyaux ! observa « M » quand le garçon fut parti. Bon. Je vais à présent vous soulager d'une ou deux livres sterling et puis nous irons voir le bridge. Notre ami n'est pas encore arrivé.

Pendant une demi-heure, ils se mesurèrent à ce jeu où le bon joueur finit toujours par gagner, même si les cartes le désavantagent un peu. A la fin de la partie, Bond paya trois livres avec le sourire.

— Un de ces jours, je me donnerai le mal d'apprendre réellement à jouer au piquet, dit-il. Je n'ai encore jamais gagné contre vous.

— Affaire de mémoire et de calcul des chances ! déclara « M » d'un air satisfait. (Il acheva son whisky.) Allons voir ce qui se passe à la table de bridge. Notre homme joue avec Basildon. Il est arrivé depuis

une dizaine de minutes. Si vous remarquez quoi que ce soit, faites-moi un signe de tête et on redescendra en parler.

Il se leva et Bond l'imita.

A l'autre extrémité de la salle, une demi-douzaine de parties de bridge étaient en train. A la table ronde du poker, sous le lustre central, trois joueurs partageaient les jetons en cinq parts en attendant l'arrivée de deux autres amateurs. La table de baccara, en forme de haricot, était encore sous sa housse ; elle resterait sans doute ainsi jusqu'après le dîner, pour le chemin de fer.

« M », suivi de Bond, allait négligemment de table en table, tout en échangeant quelques propos avec les joueurs. Ils parvinrent enfin à la dernière table.

— Je contre, bon sang ! fit la voix tonnante et enjouée du joueur qui tournait le dos à Bond.

Ce dernier observa pensivement les cheveux roux et drus de l'homme qui avait parlé, puis, à gauche, le profil attentif de Lord Basildon. Le président des Blades, la tête rejetée en arrière, contemplait son jeu d'un air critique.

— J'ai si beau jeu que je me vois forcé de surcontrer, mon cher Drax, dit-il en lançant un coup d'œil à son partenaire. Tommy, si ça rate, c'est à mon compte.

— Pas du tout, dit son partenaire. Meyer ! Tirez donc Drax de ce mauvais pas !

— J'ai trop peur, répliqua l'homme d'âge mûr, au teint florissant, qui jouait avec Drax. Je passe.

— Passe, dit le partenaire de Basildon.

— Rien ici, fit la voix de Drax.

— Cinq trèfles surcontrés, dit Basildon. A vous de jouer, Meyer.

Bond regarda par-dessus l'épaule de Drax. Drax avait l'as de pique et l'as de cœur. Il fit rapidement ses deux levées et abattit un autre cœur que Basildon leva avec le roi.

— Bien, dit ce dernier. J'ai quatre atouts contre moi, dont la reine. Je pense que c'est Drax qui l'a.

Il tenta une impasse contre Drax. Ce fut Meyer qui leva le pli avec la reine.

— Enfer et damnation ! s'écria Basildon, qu'est-ce que la reine fabriquait dans la main de Meyer ? J'en suis ahuri. Enfin, le reste est à moi. (Il étala son jeu sur la table et lança un coup d'œil d'excuse à son partenaire.) Que faire, Tommy ? C'est Drax qui contre, alors que c'est Meyer qui a la reine.

Sa voix ne trahissait qu'une exaspération bien naturelle.

— Vous ne pensiez pas que mon partenaire avait un *yarborough* hein ? demanda Drax en riant à Basildon. Eh bien ! cela nous fait tout juste quatre cents points au-dessus de la barre. A vous la donne !

Il coupa les cartes pour Basildon et la partie se poursuivit.

C'était donc Drax qui avait donné la fois d'avant. C'était peut-être important. Bond alluma une cigarette en examinant pensivement la nuque de Drax.

La voix de « M » vint interrompre ses réflexions :

— Vous vous souvenez de mon ami, le commandant Bond, Basil ? Je l'ai amené pour jouer un peu, ce soir.

Basildon adressa un sourire à Bond.

— Bonsoir.

Il fit les présentations de gauche à droite.

— Meyer, Dangerfield, Drax.

Les trois hommes levèrent la tête pour jeter un rapide coup d'œil, et Bond les salua à la ronde.

— Vous connaissez tous l'amiral, ajouta le président en commençant à distribuer les cartes.

Drax se tourna à demi sur son siège.

— Ah ! l'amiral ! tonitrua-t-il. Heureux de vous voir à notre bord, amiral. Un verre ?

— Non, merci, répondit «-M » en souriant, je viens d'en prendre un.

Drax pivota alors pour regarder Bond, qui aperçut une touffe de moustache roussâtre et un œil bleu plutôt glacial.

— Et vous ? demanda Drax sans grande conviction.

— Non, merci, dit Bond.

Drax fit de nouveau face à la table et ramassa ses cartes. Bond regarda les grosses mains de Drax les disposer en éventail.

Puis il se déplaça autour de la table, nanti d'un second indice à étudier. Drax ne classait pas ses cartes par symbole, comme la plupart des joueurs, il les séparait seulement en rouges et noires sans les placer dans l'ordre numérique, ce qui rebutait les conseillers et mettait ses voisins dans la quasi-impossibilité de lire son jeu, s'il leur en prenait l'envie.

C'est de cette façon-là, Bond le savait bien, que les joueurs ultraprudents tiennent leurs cartes. Il alla se poster près de la cheminée. De là, il distinguait la main de Meyer et, en faisant un pas à droite, celle de Basildon. Quant à Drax, Bond le voyait parfaitement sans avoir le moindre obstacle à contourner, aussi l'examina-t-il très soigneusement, tout en paraissant ne s'intéresser qu'à la partie.

Drax donnait l'impression d'être un peu plus grand que nature. Il était de haute taille — un mètre quatre-vingts environ, estima Bond. Il avait les épaules exceptionnellement larges, une grosse tête carrée, et sa chevelure roussâtre était partagée par une raie au milieu. Ses cheveux retombaient sur les tempes, de part et d'autre de la raie, sans doute pour dissimuler le plus possible le tissu cicatriciel brillant et tendu qui lui couvrait presque tout le côté droit du visage. On distinguait d'autres traces de chirurgie esthétique à l'oreille droite, qui n'était pas absolument semblable à la gauche, ainsi qu'à l'œil droit, où les chirurgiens avaient manifestement raté leur coup. Il était beaucoup plus ouvert que le gauche, en raison d'une contraction de la peau d'emprunt qui avait été greffée pour reconstituer les paupières, et il était injecté de sang. Bond estima que Drax ne pouvait sans doute pas le fermer complètement et qu'il devait le couvrir d'un bandeau, la nuit.

Pour cacher le plus possible la peau trop tendue qui lui couvrait la moitié de la figure, Drax s'était laissé pousser une moustache rousse en broussaille et portait les favoris jusqu'au bas des oreilles. Il avait également des touffes de poils aux pommettes.

Sa grosse moustache avait encore une autre utilité. Elle dissimulait la mâchoire supérieure qui avançait au-dessus de l'autre et masquait les dents du haut qui débordaient sensiblement des lèvres. Bond se dit que l'homme avait probablement sucé son pouce étant bébé ; ses dents avaient eu tendance à s'écarter et à pousser en dehors. La moustache contribuait à dissimuler ces vilaines « dents d'ogre ». On ne les remarquait que lorsque Drax lançait ses fréquents éclats de rire strident...

Bref, il avait tout du personnage vulgaire, brutal, mal éduqué et mal embouché. Tel eût été le verdict de Bond s'il n'avait pas été au courant des talents de Drax.

Toujours en quête d'indices supplémentaires, Bond remarqua que Drax transpirait abondamment. Malgré quelques lointains grondements de tonnerre, la soirée était relativement fraîche ; pourtant, Drax s'épongeait constamment le visage et le cou avec'un grand mouchoir à carreaux. Il fumait sans arrêt, puisant ses cigarettes dans une boîte plate de cinquante qu'il gardait dans la poche de sa veste. Ses énormes mains, couvertes de poils roux, étaient sans cesse en mouvement, tripotant les cartes, manipulant le briquet posé devant lui, près d'un étui à cigarettes en argent poli, tortillant une mèche de cheveux ou promenant son mouchoir sur sa figure. De temps à autre, il portait avidement un doigt à sa bouche et se rongait l'ongle. Même à distance, Bond put voir qu'il avait tous les ongles rognés au vif.

Les mains elles-mêmes étaient fortes et bien douées, mais les pouces avaient quelque chose de laid que Bond mit un moment à définir. Il finit par voir qu'ils étaient d'une longueur anormale. Ils s'avançaient au niveau de l'articulation supérieure de l'index.

Bond termina son inspection par les vêtements de Drax, coûteux et de bon goût : une flanelle bleu foncé à fines rayures blanches, veston croisé, chemise de soie blanche à col dur, cravate discrète à petits carreaux gris et blancs, boutons de manchette simples, mais qui semblaient sortir de chez Cartier, et montre en or massif sur un bracelet de cuir noir.

Au bout d'une demi-heure, les cartes avaient fait le tour de la table.

— A moi de donner, annonça Drax d'un ton autoritaire. Jeu partout, et nous avons une bosse bien agréable au-dessus de la barre. Allons, Max, voyons si vous êtes capable de nous ramasser quelques as. J'en ai assez de faire tout le boulot tout seul. (Il distribua les cartes en souplesse, tout en plaisantant sans arrêt.) Une longue manche, dit-il à « M » qui fumait sa pipe, assis entre Drax et Basildon. Désolé que vous soyez resté inactif aussi longtemps. Que diriez-vous d'une partie après dîner ? Max et moi contre vous et le commandant Machinchouette. Comment s'appelle-t-il, déjà ? Il joue bien ?

— James Bond, répondit « M ». Oui cela nous ferait grand plaisir. Qu'en pensez-vous, James ?

Bond ne quittait pas des yeux la tête penchée et les mains du donneur aux gestes lents. Oui, c'était bien ça ! Je te tiens, mon salaud ! Il avait une glace. Une glace toute simple qu'on n'aurait pas tolérée

cinq minutes dans une partie entre professionnels. « M » vit le regard assuré de Bond.

— Parfait, dit ce dernier. Je ne peux rêver mieux.

Il fit un mouvement presque imperceptible du menton.

— Si vous me montriez le registre des paris avant de dîner ? Vous m'avez toujours répété que c'était amusant.

— Oui, allons-y, acquiesça « M ». Il eût dans le bureau du secrétaire. Ensuite, Basildon viendra nous offrir un cocktail et nous donner le résultat de cette lutte à mort.

Il se leva.

— Commandez ce qu'il vous plaît, lança Basildon en lançant un regard perçant à « M ». J'arriverai dès que nous les aurons lessivés.

— Vers neuf heures, alors, précisa Drax. (Il regarda alternativement « M » et Bond.) Montrez-lui le pari de la fille dans le ballon. (Il ramassa ses cartes.) J'ai l'impression que je vais avoir tout le fric du casino pour jouer, ajouta-t-il, après un examen rapide de sa main. Trois sans atout !

Bond, qui sortait derrière « M », n'entendit pas la réponse de Basildon.

Us descendirent silencieusement au cabinet de travail du secrétaire. La pièce était plongée dans l'obscurité. « M » fit de la lumière et s'assit dans le fauteuil à pivot, à côté du bureau encombré de paperasses.

— Alors ? demanda-t-il à Bond.

— Eh bien ! il triche, effectivement.

— Ah ! fit « M » sans s'émouvoir. Comment s'y prend-il ?

— C'est seulement quand il donne. Vous avez vu cet étui à cigarettes en argent, devant lui, avec son briquet ? Il n'y prend jamais de cigarettes. Il ne veut pas y laisser d'empreintes digitales. C'est de l'argent massif très finement poli. Pendant qu'il distribue les cartes, ses grosses mains dissimulent presque entièrement l'étui. Il s'arrange pour les laisser toujours à proximité. Il pose les quatre paquets de cartes tout près de lui. Chaque carte se réfléchit sur la surface de l'étui. Tout comme dans un miroir, malgré son aspect innocent. Et il est tellement fort en affaires qu'il est normal qu'il ait une mémoire exceptionnelle. Pas étonnant qu'il ait de ces astuces étonnantes par moments. Le contre auquel nous avons assisté était facile. Il savait que son

partenaire avait la reine et qu'elle était gardée. Avec ses deux as, il ne courait aucun risque à contrer. Le reste du temps, il joue un jeu très moyen. Mais c'est un avantage formidable que de connaître toutes les cartes, toutes les quatre donnes. Pas surprenant qu'il gagne régulièrement.

— Mais on ne le voit pas faire, protesta « M ».

— C'est tout naturel de baisser les yeux quand on distribue ! Tout le monde en fait autant ! Et il plaisante sans arrêt, beaucoup plus que lorsque c'est un autre qui donne.

Basildon entra. Tout hérissé, il referma la porte derrière lui.

— Ce sacré contrat final de Drax ! s'écria-t-il. Tommy et moi pouvions faire quatre cœurs si nous avions eu la chance de les demander. A eux deux, ils avaient l'as de cœur, six plis à trèfle, l'as et le roi de carreau et une faible garde à pique. Ils ont fait neuf plis d'entrée. Je me demande comment il a eu le culot de demander trois sans-atout à l'ouverture. (Il se calma un peu.) Eh bien, Miles, votre ami a-t-il trouvé la solution ?

« M » fit signe à Bond qui répéta ses observations. Lord Basildon devenait de plus en plus indigné.

— Quel diable d'homme ! s'écria-t-il. Pourquoi faire une chose pareille ? Un millionnaire. Qui roule sur l'or. Un beau scandale qui se prépare ! Je suis obligé d'en parler au comité. Dire que nous n'avons pas eu un seul tricheur depuis la guerre de 14-18 ! (Il se mit à arpenter la pièce.) Et il paraît que sa fusée va être prête prochainement. Il ne vient ici qu'une ou deux fois par semaine, pour se détendre. Bon sang ! c'est un héros national, cet homme ! C'est terrible. Vous voyez une autre solution, vous ?

— On pourrait le faire cesser, articula Bond en éteignant sa cigarette. Du moins, si vous n'hésitez pas à lui rendre la monnaie de sa pièce, ajouta-t-il en souriant.

— Bon sang ! Faites ce qui vous plaira ! s'écria Basildon. Mais quelle idée avez-vous derrière la tête ?

— Ma foi, je pourrais liri faire comprendre que je l'ai repéré et, en même temps, le plumer à son propre jeu. Naturellement, Meyer serait étrillé du même coup. Il pourrait perdre pas mal d'argent en tant que partenaire de Drax. Est-ce que ça aurait de l'importance ?

— Ce serait bien fait, assura Basildon, prêt à se raccrocher à n'importe quel espoir. Il a fait fortune grâce aux opérations de Drax.

Sans compter qu'il a gagné par mal d'argent à lui servir de partenaire au jeu. Vous ne pensez pas...

— Non, fit Bond. Je suis sûr qu'il n'est au courant de rien. Bien que certaines des demandes de Drax doivent le surprendre singulièrement. Alors, (il se tourna vers « M ») vous êtes d'accord ?

« M » réfléchissait. Il regarda Basildon dont l'opinion ne faisait aucun doute.

— Très bien, dit-il à Bond. Il faut ce qu'il faut. Le subterfuge ne me plaît pas beaucoup, mais je comprends le point de vue de Basildon. Du moment que vous êtes sûr de réussir (il sourit) et du moment que vous ne me demandez pas d'escamoter des cartes ou des trucs de ce genre... Je n'ai aucun talent pour ça, moi.

— Mais non, assura Bond. (Il se fourra les mains dans les poches de sa veste et froissa les deux mouchoirs de soie.) Et je pense que cela devrait marcher. Tout ce qu'il me faut, c'est deux paquets de cartes usagées, un de chaque couleur, et dix minutes de solitude, ici même.



## CHAPITRE V

Il était huit heures quand Bond franchit, à la suite de « M », les hautes portes de la salle à manger Régence, blanche et or, du club.

« M » fit semblant de ne pas entendre l'appel de Basildon qui présidait la grande table centrale où il restait deux places. Il traversa résolument la pièce, pour gagner la dernière table d'une rangée de six, et fit signe à Bond de s'asseoir dans le fauteuil confortable qui faisait face à la salle, avant de se placer lui-même à la gauche de Bond, le dos tourné à l'assistance.

Le maître d'hôtel était déjà derrière le fauteuil de Bond. Il lui présenta un grand menu et en tendit un autre à « M ».

— Ne vous donnez pas la peine de lire tout ça, dit « M ». Commandez seulement ce qui vous fait envie, le club vous le fournira sûrement. Vous avez encore de ce caviar Béluga, Porterfield ?

— Oui, monsieur, nous en avons reçu la semaine dernière.

— Eh bien ! caviar pour moi. Rognons farcis et une tranche de votre excellent bacon. Petits pois et pommes nouvelles. Fraises au kirsch. Et pour vous, James ?

— J'adore le bon saumon fumé, déclara Bond en montrant le menu. Côtelettes d'agneau. Les mêmes légumes que vous, puisque nous sommes en mai. Les asperges à la béarnaise me paraissent très bien. Et peut-être une tranche d'ananas.

— Vous avez tout noté, Porterfield ? demanda « M ». Alors, demandez à Grimley de venir nous voir.

— Le voici, monsieur, dit le maître d'hôtel en faisant une place au sommelier.

— Ah ! Grimley ! De la vodka, s'il vous plaît. (Il se tourna vers Bond.)

Pas comme celle de votre cocktail. De la Wolfsmidt d'avant-guerre, de Riga. Ça vous dirait, avec votre saumon ?

— Certainement.

— Et ensuite ? s'enquit « M ». Du Champagne ? Pour moi, ce sera une demi-bouteille de bordeaux. Mouton Rothschild 34, Grimley.

— Ma foi ! Je crois en effet que j'aimerais assez boire du Champagne ce soir, dit Bond en souriant, pour de multiples raisons. Je m'en rapporte à Grimley pour le choix.

Grimley se retira.

— Quelles sont donc vos « raisons » de boire du Champagne ? demanda « M ».

— Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, j'ai l'intention de me griser un peu, ce soir, expliqua Bond. Il faudra même que je paraisse tout à fait saoul quand le moment viendra. Ce n'est pas facile, il faut jouer avec conviction. J'espère que vous ne vous inquiétez pas de me voir éméché.

« M » haussa les épaules.

— Vous avez la tête solide, James. Buvez tant que vous voudrez si c'est utile. Ah ! Voici notre vodka.

Un éclat de rire strident leur parvint d'une table située à l'autre extrémité de la salle. « M » tourna la tête puis se remit à manger son caviar.

— Que pensez-vous de Drax ? demanda-t-il entre deux bouchées.

— On ne peut guère aimer ses manières. J'ai d'abord été surpris qu'on le tolère ici. Mais ce n'est pas mon affaire, et les clubs seraient plutôt tristes si l'on n'y trouvait pas quelques excentriques. De toute façon, c'est un héros national, un millionnaire et un bon joueur de bridge. Même quand il ne donne pas le coup de pouce à la chance. Mais c'est bien l'homme que j'imaginai. Plein de vie, impitoyable, rusé. Je ne suis pas surpris qu'il soit arrivé où il en est. Ce que je ne comprends pas, c'est le plaisir qu'il peut trouver à tout gâcher, en trichant. C'est vraiment incroyable. Qu'est-ce qu'il essaie de démontrer ? Qu'il est capable de battre tout le monde à tous les jeux ? Il apporte tellement de passion aux cartes ! A le voir, on croirait que ce n'est pas un jeu, mais une sorte d'épreuve de force. Il n'y a qu'à regarder ses ongles : rongés jusqu'au sang. Sans compter qu'il transpire trop. Il doit être terriblement préoccupé par je ne sais quoi... On dirait qu'il a envie d'écraser Basildon comme une mouche. J'espère que je parviendrai à ne pas me mettre en colère. Il a des façons plutôt agaçantes. Il traite même son partenaire plus bas que terre. Je ne serais pas fâché de l'asticoter un bon coup, ce Drax. (Il sourit à « M ».) Si ma tentative réussit, naturellement.

— Je vois ce que vous voulez dire. Mais vous êtes peut-être un peu dur pour lui. Après tout, il a fait un sacré chemin depuis les docks de Liverpool ! Je suppose que les autres dockers devaient déjà trouver que c'était une grande gueule, tout comme on le juge ici, aux Blades. Quant à tricher, il y a sans doute un rien de malhonnêteté en lui. J'oserais dire qu'il n'y est pas allé par quatre chemins pour réaliser cette prodigieuse ascension. Quelqu'un a dit que, pour devenir très riche, il faut profiter à la fois d'un concours de circonstances exceptionnelles et d'une chance qui ne se démente jamais. Ce n'est pas uniquement à cause de ses qualités qu'on devient riche. C'est du moins ce que j'ai pu observer. Au début, pour réunir les dix mille ou les cent mille premières livres, il faut que les choses consentent à s'arranger fichtrement bien. Au cours de l'après-guerre, quand il y avait encore toute cette réglementation, et toutes ces restrictions, je suppose que, dans les transactions portant sur les matières premières, pour arriver à s'en tirer, il fallait souvent savoir glisser mille livres au bon endroit. Savoir arroser les bureaucrates, ceux qui savent uniquement additionner, diviser et... se taire. Ceux qui sont utiles, quoi !

« M » s'interrompt pendant qu'on servait le plat suivant. Le Champagne arriva en même temps, dans un seau d'argent, ainsi que la demi-bouteille de bordeaux destinée à « M ».

Un chasseur s'approcha de la table.

— Commandant Bond ? demanda-t-il.

Bond prit l'enveloppe qu'on lui tendait et la déchira. Il en tira un mince sachet en papier qu'il prit soin d'ouvrir avec précaution, sous la table. Il y avait dedans une poudre blanche. Il prit un couteau à fruits et s'en servit pour puiser, dans le sachet, à peu près la moitié de la poudre, puis la versa dans sa coupe de Champagne.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? fit « M » légèrement interloqué.

Bond ne s'excusa pas. Ce n'était pas « M » qui avait le boulot à

exécuter. Bond savait ce qu'il faisait. Pour la moindre mission, il se donnait une peine infinie à la préparer et se fiait le moins possible à la chance. Si quelque chose n'allait pas, c'était l'imprévisible. Et dans ce cas, il n'en prenait pas la responsabilité.

— De la benzédrine, dit-il. J'ai téléphoné à ma secrétaire avant le dîner et je lui ai demandé de s'en procurer à l'infirmerie du Q. G. J'en ai besoin pour garder la tête claire. Ça risque de me donner une confiance en moi excessive, mais je crois que ça vaut mieux. (Il agita le Champagne, puis vida la coupe d'un trait.) Elle n'a aucun goût, et le

Champagne est excellent.

« M » lui adressa un sourire indulgent.

— Ça, c'est votre affaire ! Et maintenant, continuons à manger. Comment avez-vous trouvé les côtelettes ?

— Magnifiques. On les aurait coupées à la fourchette. Au fait, quels seront les enjeux, ce soir ? Ce n'est pas que je m'en soucie, nous devrions sortir gagnants, mais j'aimerais me faire une idée de ce que ça va coûter à Drax.

— Drax aime jouer pour ce qu'il appelle « un et un », dit « M » en attaquant ses fraises. Cela paraît assez modeste quand on ne sait pas de quoi il s'agit. En réalité, c'est un billet de dix livres par cent points, et un de cent livres pour la manche.

— Oh ! je vois, fit Bond, d'un ton respectueux.

— Mais il est tout prêt à jouer « deux et deux » ou même « trois et trois ». Ça grimpe vite, de cette façon. La manche moyenne aux Blades est d'environ dix points. Cela fait deux cents livres à « un et un ». Nous avons des joueurs de toutes sortes, les uns comptent parmi les meilleurs d'Angleterre, d'autres sont un peu fous et ne se préoccupent pas de leurs pertes.

Bond vida sa dernière coupe. Puis il examina la salle. Déjà, certains des groupes se levaient et se dirigeaient vers la porte, en échangeant force défis et encouragements. Sir Hugo Drax, le visage illuminé à la perspective du plaisir qu'il allait prendre à jouer, s'approcha de la table, suivi de Meyer.

— Eh bien, messieurs, fit-il d'un ton jovial, est-ce que les agneaux sont prêts à se faire couper le cou et les pigeons à se faire plumer ? (Il sourit et feignit de se trancher la gorge avec le doigt.) Nous allons devant, préparer la hache et le panier. Vous avez fait vos testaments ?

— Nous vous rejoignons dans un instant, répliqua un peu sèchement « M ». Allez préparer les cartes.

Drax éclata de rire.

— Nous n'aurons pas besoin de forcer la chance, riposta-t-il. Mais ne tardez pas trop !

Il partit. Meyer leur adressa un vague sourire et le suivit.

— Nous allons prendre le café et la fine dans la salle de jeux, grommela « M ». On ne peut pas fumer, ici. Bon. Vous avez des plans

bien établis ?

— Il va falloir que je l'engraisse avant de le tuer ; aussi, je vous prie de ne pas vous en faire si je mise gros. Nous jouerons simplement un jeu normal jusqu'au moment voulu. Quand il aura la donne, il faudra faire attention. Naturellement, il ne peut pas transformer les cartes et il n'y a pas de raison qu'il ne nous en distribue pas de bonnes, mais il réussira, sans aucun doute, des coups sensationnels. Cela ne vous fait rien que je me place à sa gauche ?

— Non. C'est tout ?

Bond réfléchit un instant.

— Encore un détail : le moment venu, je tirerai un mouchoir blanc de la poche de ma veste. Cela voudra dire que vous aurez en mains un *yarborough*. Voudriez-vous me laisser le soin de faire la déclaration initiale pour cette main-là ?

## CHAPITRE VI

Drax et Meyer les attendaient. Bien calés au fond de leurs sièges, ils fumaient des havanes. On leur avait servi du café et des fines dans des verres à dégustation, sur de petites tables. A l'arrivée de « M » et de Bond, Drax était en train de déchirer le papier qui enveloppait un jeu de cartes neuf. Le second jeu était déjà étalé en éventail sur le tapis vert, devant lui.

— Ah ! vous voilà, fit Drax.

Il se pencha en avant et coupa. Ils en firent tous autant. Drax gagna ; il préféra rester où il était et jouer avec les cartes à dos rouge.

Bond s'assit à la gauche de Drax. « M » fit signe à un garçon.

— Café, et la fine du club, commanda-t-il.

Il tira un mince cigare noir de sa poche et en offrit un à Bond. Puis il ramassa les cartes à dos rouge et commença à les battre.

— Quels enjeux ? demanda Drax en regardant « M ». Un et un ? Ou plus ? Je me ferai un plaisir de vous suivre jusqu'à cinq et cinq.

— Un et un suffira pour moi, déclara « M ». Et vous, James ?

Sans attendre la réponse de Bond, Drax lança brusquement :

— J'espère que votre invité sait ce qui l'attend ?

— Oui, répondit Bond laconiquement en adressant un sourire à Drax. D'ailleurs, reprit-il après une légère pause, je me sens assez généreux, ce soir. Combien aimeriez-vous me prendre ?

— Jusqu'à votre dernier Sou, fit Drax avec entrain. Combien pouvez-vous perdre ?

— Quand il ne me restera plus rien, je vous préviendrai. (Bond résolut soudain de se montrer impitoyable.) Il paraît que cinq et cinq est votre limite, si j'ai bien compris. Alors, jouons à ce tarif.

Les mots étaient à peine lâchés qu'il les regrettait. Cinquante livres les cent points ! Cinq cents livres à la manche ! En quatre manches perdues, il aurait à payer le double de ses revenus d'un an. Et s'il avait

la moindre anicroche, il aurait l'air d'un bel imbécile !

Drax le regardait d'un air sarcastique et incrédule. Il se tourna vers « M » qui battait les cartes d'un air indifférent.

— J'espère que votre invité est en mesure de tenir ses engagements ? fit-il.

Impardonnable, une question pareille !

Bond vit le sang monter au visage de « M » qui s'arrêta un instant de battre. Quand il recommença, ses mains étaient parfaitement calmes. « M » leva la tête et ôta très lentement son cigare de la bouche. D'une voix parfaitement contenue, il répliqua :

— Vous voulez peut-être savoir si je suis prêt à honorer les engagements de mon invité ? Dans ce cas, c'est : oui.

Il coupa de la main gauche vers Drax. Ce dernier le regarda de côté, puis ramassa les cartes.

— Bien sûr, bien sûr, se hâta-t-il de dire. Je ne voulais nullement... (Il n'acheva pas sa phrase et se tourna vers Bond.) Alors, d'accord, ajouta-t-il en regardant Bond d'un air intrigué, nous jouons cinq et cinq. (Il s'adressa à son partenaire.) Quelle part voulez-vous ? Il y a six et six qu'on peut partager.

— Un et un me suffit, dit Meyer d'un ton d'excuse. A moins que vous ne teniez à ce que je prenne davantage.

Il lança à Drax un regard inquiet.

— Bien sûr que non. J'aime jouer gros jeu. D'habitude, ce n'est jamais assez haut. Bon. (Il se mit à donner.) Allons-y.

Et, brusquement, l'importance des enjeux fut, pour Bond, le dernier des soucis. Il n'avait plus qu'une idée en tête : donner à ce singe velu une bonne leçon, lui infliger un tel coup qu'il n'oublierait jamais cette soirée-là, qu'il se souviendrait éternellement de Bond, de « M » et de la dernière fois qu'il aurait triché aux Blades, y compris du temps qu'il faisait ce soir-là et du menu qu'il avait choisi au dîner.

La fusée de Drax avait beau être d'une importance capitale, Bond n'y pensait plus du tout. Désormais, il n'y avait plus, pour lui, qu'une affaire personnelle à régler entre hommes.

Drax, de temps à autre, jetait de brefs coups d'œil à soti étui à cigarettes disposé sur la table, entre ses mains, pour enregistrer dans sa mémoire chaque carte reflétée par le métal poli. Tout en surveillant

le manège du tricheur, Bond résolut de se libérer de tout regret, de s'absoudre de tout reproche pour ce qui allait se passer. Il s'installa, tout au jeu, et prit sa tasse de café. Il était très fort. Bond l'avala, saisit le verre de fine qu'il but également en adressant un petit sourire à « M ». Puis, il ramassa ses cartes. C'était un jeu moyen. Deux plis et demi, à peine, les couleurs à peu près également réparties. Il éteignit son cigare dans le cendrier.

— Trois trèfles, déclara Drax.

Parole chez Bond.

Quatre trèfles pour Meyer.

Parole chez « M ».

« Hum ! songea Bond, il n'a pas tout à fait le jeu voulu pour abattre d'un coup. Il sait que son partenaire a, à peine, de quoi le soutenir. "M" a peut-être une demande valable. Nous avons peut-être tous les cœurs à nous deux, par exemple. Mais il n'a pas eu l'occasion de faire sa déclaration. Meyer a tous les autres trèfles... En tout cas, conclut Bond en distribuant la main suivante, nous avons eu de la chance de nous en tirer ainsi. »

Leur veine continua. Bond déclara un sans-atout que « M » porta à trois, et ils le firent avec un pli de mieux. Après la distribution par Meyer, ils chutèrent, l'un sur cinq carreaux, mais, à la main suivante, « M » ouvrit avec quatre piques et Bond, avec trois petits atouts et un roi et reine à côté, lui permit de remplir le contrat.

Première manche à « M » et Bond. Drax paraissait contrarié. Il avait perdu neuf cents livres en une manche et les cartes semblaient le défavoriser.

— On continue ? demanda-t-il. Inutile de couper.

« M » sourit à Bond. Ils avaient tous les deux la même pensée. Ainsi, Drax voulait conserver la donne. Bond haussa les épaules.

— Pas d'objection, déclara « M ». Nos places me semblent bonnes.

— Jusqu'à présent, rectifia Drax, l'air un peu rasséréné.

A juste titre, d'ailleurs. A la main suivante, lui et Meyer déclarèrent petit schelem à pique et le réussirent, après deux finesses à vous faire dresser les cheveux sur la tête, finesses que Drax, après toute une comédie de tousotements et de grognements, exécuta habilement en se félicitant bruyamment de sa veine.



— Hugo, vous êtes formidable ! dit Meyer. Comment diable faites-vous ?

Bond estima qu'il était temps de semer un léger doute dans l'esprit de Drax.

— Affaire de mémoire, dit-il.

Drax lui lança un regard aigu.

— Qu'est-ce que vous voulez dire par « affaire de mémoire » ? Qu'est-ce que ça vient faire dans une astuce ?

— J'allais ajouter « et sens des cartes », répondit Bond sans s'émouvoir. Ce sont ces deux qualités-là qui font les grands joueurs.

— Oh ! je vois, fit lentement Drax.

Il coupa pour Bond, qui se mit à dbnner, tout en sentant peser sur lui le regard de l'autre.

Le jeu se poursuivit à une cadence normale, sans s'animer outre mesure ; personne ne paraissait vouloir courir de risques. « M » contra Meyer sur un quatre piques imprudent et le fit chuter de deux en position vulnérable mais, au tour suivant, Drax fit trois sans-atout, cartes sur table. Le gain de Bond à la première manche était lessivé, et même un peu plus.

— Est-ce que quelqu'un prendrait bien un verre ? demanda « M » en coupant vers Drax pour la troisième manche. James, un peu plus de Champagne ? La seconde bouteille est toujours la meilleure.

— Certainement. Avec grand plaisir.

Le garçon vint. Les autres commandèrent des whisky-sodas. Drax se tourna vers Bond.

— Le jeu aurait besoin d'être un peu stimulé, observa-t-il ; je vous parie cent livres que nous gagnons cette main.

Il avait terminé la donne et les cartes étaient rangées en petits tas bien alignés au milieu de la table.

Bond se tourna vers lui. L'œil abîmé brillait d'un éclat rougeâtre et lui lançait des regards furibonds. L'autre œil était dur, froid, méprisant. Des gouttelettes de sueur perlaient de part et d'autre du grand nez en bec d'aigle.

— Sur votre donne ? demanda Bond, en souriant. Eh bien !... oui... d'accord. (Il parut avoir subitement une idée.) Et la même chose au

prochain tour, si vous voulez, ajouta-t-il.

— Bon, bon, fit Drax d'un air agacé. Si vous tenez à jeter votre argent par les fenêtres...

— Vous paraissez très sûr de cette main, déclara Bond en ramassant négligemment ses cartes.

Elles n'étaient pas fameuses et il ne put répondre à la déclaration d'ouverture de Drax, un sans-atout, sauf en contrant. Ce bluff n'eut aucun effet sur Meyer, qui monta à deux sans-atout. Bond se sentit soulagé lorsque « M », qui n'avait pas de séquence importante, passa. Drax se tint à deux sans-atout et réussit son contrat.

— Merci, fit-il avec satisfaction, en notant soigneusement la marque. Voyons maintenant si vous pouvez me les reprendre.

A sa grande contrariété, Bond n'y parvint pas. Les cartes étaient toujours favorables à Drax et Meyer, qui firent trois cœurs et la partie.

Drax paraissait fort satisfait. Il avala une longue rasade de whisky et s'épongea la figure avec son mouchoir à carreaux.

— Dieu favorise les gros effectifs, dit-il jovialement. Il faut avoir des cartes, même si on joue bien. Vous continuez ou vous en avez assez ?

Le Champagne de Bond avait été servi. Il prit sa coupe et la vida, comme pour se donner du courage. Puis il la remplit.

— Bon, dit-il d'une voix pâteuse, cent livres sur les tours suivants.

Il les perdit rapidement, ainsi que la manche.

Bond se rendit soudain compte qu'il perdait mille cinq cents livres. Il but encore une coupe de Champagne.

— Ce serait plus simple, si nous doublions les enjeux pour cette manche, dit-il assez témérairement. Vous êtes d'accord ?

Drax avait distribué et examinait ses cartes. Il en avait les lèvres humides. Il regarda Bond qui paraissait éprouver de la difficulté à allumer sa cigarette.

— Tenu, dit-il vivement. Cent livres par cent points et mille à la manche. (Il pensa pouvoir se montrer bon joueur. Il était trop tard pour que Bond annule le pari.) Mais j'ai l'impression d'être bien servi, ajouta-t-il, vous marchez quand même ?

— Bien sûr, bien sûr, dit Bond en ramassant maladroitement son jeu. C'est moi qui ai parié, non ?

— Très bien, dans ce cas. Trois sans-atout, pour moi.

Il en réussit quatre.

Puis, au grand soulagement de Bond, la veine tourna. Bond déclara petit schelem à cœur et le réussit ; au tour suivant, « M » fit trois sans-atout.

Bond adressa un sourire radieux au visage en sueur de Drax.

— Les gros effectifs, marmonna Bond, pour marquer le coup.

Drax grogna quelque chose et s'affaira à marquer le score.

Bond regarda « M » qui allumait d'un air satisfait son second cigare de la soirée, luxe qu'il ne s'était encore jamais permis.

— J'crains bien que ce soit ma dernière manche, bredouilla Bond ; faut que je me lève tôt. J'espère que vous m'excuserez.

« M » consulta sa montre.

— Il est plus de minuit. Qu'est-ce que vous en pensez, Meyer ?

Meyer, qui était resté silencieux pendant la majeure partie de la soirée,

et qui avait l'air d'un homme enfermé dans une cage entre deux tigres, parut soulagé de se voir offrir une porte de sortie.

— Entièrement d'accord, amiral, se hâta-t-il de répondre. Et vous, Hugo ? Prêt à aller dormir ?

Drax ne lui répondit pas. Il leva les yeux sur Bond et remarqua tous les signes d'ivresse : le front moite, la mèche de cheveux noirs qui lui pendait sur le sourcil droit et l'éclat inquiétant que l'alcool donnait à ses yeux gris bleu.

— Une différence assez lamentable jusqu'à présent, dit-il. D'après mes calculs, vous gagnez à peu près deux cents livres. Bien sûr, si vous désirez abandonner la partie, vous le pouvez. Mais que diriez-vous d'un beau feu d'artifice pour le bouquet ? On triple les enjeux pour la dernière manche ? Quinze et quinze ? Une partie historique. Tenu ?

Bond le contempla. Il prit le temps de la réflexion. Il voulait que Drax se rappelle tous les détails de cette dernière manche, chaque mot prononcé, chaque geste.

— Alors, s'impatienta Drax, qu'en dites-vous ?

— Cent cinquante livres par cent points, et quinze cents livres à la

manche ! articula Bond très distinctement. Tenu.

## CHAPITRE VII

Il y eut un moment de silence qui fut rompu par la voix émue de Meyer. — Dites, fit-il d'un ton inquiet, ne me mettez pas dans ce coup, hein, Hugo ?

Il savait qu'il s'agissait d'un pari personnel entre Drax et Bond, mais il voulait montrer à Drax à quel point toute cette histoire l'inquiétait. Il se voyait déjà en train de commettre une bourde énorme susceptible de faire perdre un argent fou à son partenaire.

— Ne soyez pas ridicule, Max, fit durement Drax. Jouez votre jeu. Vous n'avez rien à y voir. Un simple petit pari amusant avec notre téméraire ami. Allons, allons. A moi de donner, amiral.

« M » coupa, et la partie commença.

Bond alluma une cigarette et, tout à coup, ses mains ne tremblèrent plus. Il était heureux que l'instant décisif fut arrivé.

Il ramassa ses cartes, les yeux étincelants. Pour une fois, sur la donne de Drax, il avait une main imbattable : sept piques, dont les quatre honneurs les plus élevés, l'as de cœur et le roi de carreau. Il regarda Drax. Avait-il tous les trèfles avec Meyer ? Même dans ce cas, Bond pouvait monter plus haut. Drax le forcerait-il à monter pour risquer le contre ? Bond attendit.

— Parole, dit Drax sans pouvoir dissimuler l'amertume qu'il venait d'éprouver en découvrant — clandestinement — le jeu de Bond.

— Quatre piques, annonça Bond.

Parole de Meyer et de « M » et parole, à regret, de Drax.

Le jeu de « M » l'aida : ils firent cinq piques.

Cent cinquante points à la marque. Cent d'honneur.

— Hum ! fit une voix près de Bond.

C'était Basildon qui avait terminé sa partie et était venu voir ce qui se passait sur ce champ de bataille isolé.

Il prit la feuille de marque de Bond et l'examina.

— Partie serrée, dit-il. On dirait que vous vous défendez bien contre

les champions. Quels sont les enjeux ?

Bond laissa Drax répondre. Il était heureux de cette diversion. Elle venait on ne peut plus à point. Drax avait coupé le jeu de cartes à dos bleu. Il replaça les deux paquets l'un sur l'autre et mit le jeu juste devant lui, au bord de la table.

— Quinze et quinze, à ma gauche, fit Drax.

Basildon en eut visiblement le souffle coupé.

— Le gars a eu l'air de vouloir jouer, alors j'ai accepté. Et maintenant, il ramasse toutes les bonnes cartes...

Drax continua à grommeler.

« M », de l'autre côté de la table, vit un mouchoir blanc apparaître dans la main droite de Bond. « M » cligna des paupières. Bond paraissait s'éponger le visage. « M » le vit lancer un coup d'œil à Drax et à Meyer, puis le mouchoir rentra dans sa poche.

Bond tenait un jeu de cartes bleues et avait commencé à les distribuer.

— Ça fait un sacré jeu, remarqua Basildon. Nous avons vu une fois un pari de mille livres sur une partie de bridge. Mais c'était avant la guerre de 14, lors du boom sur les caoutchoucs. J'espère que ça ne va faire d'ennui à personne.

Il alla se planter entre « M » et Drax.

Bond acheva la donne, puis ramassa ses cartes avec un peu d'inquiétude.

Il n'avait que cinq trèfles dont l'as, la reine et le dix, et huit petits carreaux, avec la reine.

C'était parfait. Le piège était tendu.

Il vit Drax se redresser en examinant son jeu, puis, sans y croire, le regarder de nouveau. Bond savait que Drax avait un jeu incroyablement riche. Dix plis assurés, l'as et le roi de carreau, les quatre honneurs supérieurs à pique, les quatre honneurs supérieurs à cœur, et le roi, le valet et le neuf de trèfle.

C'était Bond qui les lui avait attribués... dans le bureau du secrétaire, avant le dîner.

Bond attendit, se demandant comment Drax allait réagir. Il prenait un intérêt presque cruel à observer le gros poisson qui reniflait l'appât.

Drax dépassa toutes ses espérances.

Il referma négligemment son jeu et le posa sur la table. Il prit nonchalamment la boîte plate dans sa poche et y choisit une cigarette qu'il alluma. Puis il ramassa ses cartes et lança un regard rusé à Bond.

— Je dois vous avouer que j'ai quelques bonnes cartes, dit-il. Cependant, il se peut que vous en ayez, vous aussi, autant que je sache. (Peu probable, espèce de sale requin ! songea Bond ; avec trois combinaisons as-roi dans ta main !) Voudriez-vous faire un petit pari complémentaire, rien que sur ce tour ?

Bond fit semblant d'examiner son jeu avec la minutie d'un ivrogne.

— J'suis pas mal partagé non plus, dit-il d'une voix pâteuse. Si mon partenaire me soutient et que les cartes s'arrangent, je risque de faire pas mal de levées, moi aussi. Qu'est-ce que vous proposez ?

— On dirait que nous sommes à peu près à égalité, mentit Drax. Que diriez-vous de cent livres par levée, en supplément ? A vous entendre, ce ne devrait pas être trop cher.

Bond parut pensif et embarrassé. Il examina encore avec soin son jeu, carte par carte.

— D'accord, dit-il. Tenu ! Et franchement, vous m'avez poussé au risque. De toute évidence, vous devez avoir un très bon jeu ; alors, il faut que j'essaie quand même.

Bond lança un coup d'œil tout embrumé à « M ».

— Remboursez-vous de vos pertes sur ce tour, mon cher partenaire, dit-il. On y va. Euh !... sept trèfles.

Dans le silence de mort qui suivit, Basildon, qui avait vu le jeu de Drax, fut si surpris qu'il en laissa tomber son whisky-soda sur le plancher. Il contempla le verre brisé, l'air ahuri, sans bouger.

Drax fit : « Comment ? » d'une voix étranglée, et examina une fois de plus son jeu, pour se rassurer.

— Vous avez bien déclaré grand schelem à trèfle ? demanda-t-il en lorgnant curieusement son adversaire, ivre de toute évidence. Ma foi ! ça vous regarde, après tout ! Qu'est-ce que vous annoncez, Max ?

— Parole, dit Meyer.

Il sentait venir la catastrophe qu'il avait précisément cherché à éviter. Pourquoi diable n'était-il pas rentré chez lui avant cette fichue

manche ? En son for intérieur, il se mit à gémir.

— Parole, fit « M », apparemment impassible.

— Je contre.

Drax avait lancé sa réplique avec méchanceté. Il posa son jeu et gratifia d'un regard cruel et méprisant cet ivrogne qui venait enfin, inexplicablement, de se livrer à sa merci.

— Vous voulez dire que vous contre également les paris supplémentaires ? demanda alors Bond.

— Mais oui, bien sûr ! répliqua Drax d'un air avide. Oui, c'est bien ce que je veux dire.

— Parfait, dit Bond. (Il s'interrompit pour regarder Drax, au lieu de son propre jeu.) Je surcontre. Le contrat et les paris. Quatre cents livres par levée, en supplément.

Ce fut à ce moment qu'un léger doute, incroyable, se fit dans l'esprit de Drax. Mais la vue de son jeu le rassura de nouveau. Au pis, il ne pouvait manquer de faire au moins deux plis.

— Parole, murmura faiblement Meyer.

— Parole, souffla « M » d'une voix étranglée.

Drax fit un signe de tête agacé.

Basildon, le visage très pâle, regardait intensément Bond.

Puis il fit lentement le tour de la table en examinant tous les jeux. Voici ce qu'il vit :



## BOND

♦ Reine, 8, 7, 6, 5, 4, 3, 2.

♣ As, reine, 10, 8, 4.

## DRAX

♣ As, roi, reine, valet.

♥ As, roi, reine, valet.

♦ As, roi.

♣ Roi, valet, 9.

## MEYER

♣ 6, 5, 4, 3, 2.

♥ 10, 9, 8, 7, 2.

♦ Valet, 10, 9.

## « M »

♣ 10, 9, 8, 7.

♥ 6, 5, 4, 3.

♣ 7, 6, 5, 3, 2.

Soudain, Basildon comprit. C'était un grand schelem sur la table pour Bond, contre toute défense. Quelle que soit l'attaque de Meyer, Bond interviendrait avec un atout de sa main ou du mort. Puis, tout en ramassant les atouts, et en finissant contre Drax, il jouerait deux carreaux, les couperait au mort et prendrait ainsi l'as et le roi de Drax. Après cinq plis, il lui resterait les atouts maîtres et six carreaux maîtres. Les as et les rois de Drax étaient sans aucune valeur.

C'était un vrai massacre.

— Allons, allons ! fit impatiemment Drax, attaquez, Meyer. On ne va pas passer toute la nuit ici.

« Pauvre imbécile, se dit Basildon. Dans dix minutes, tu souhaiteras que Meyer soit mort dans son fauteuil avant d'avoir abattu sa première carte. »

En fait, Meyer paraissait sur le point d'avoir une attaque. Il était d'une pâleur mortelle et la sueur lui dégoulinait du menton sur le devant de sa chemise. Sa première carte pouvait déclencher un désastre.

Finalement, après avoir réfléchi que Bond pouvait ne pas avoir de cartes dans ses propres longues, à pique et à cœur, il attaqua du valet de carreau.

Peu importait comment il attaquait, mais quand la carte de Bond s'abattit, dévoilant l'impasse à carreau, Drax gronda à l'adresse de son partenaire :

— Vous n'avez pas autre chose, espèce d'idiot ? Vous voulez lui donner la partie sur un plateau ? Avec qui jouez-vous, hein ?

Meyer se fit tout petit.

— C'est ce que j'ai pu faire de mieux, Hugo.

Il s'essuya la figure avec son mouchoir.

Mais Drax avait à présent ses propres difficultés.

Bond coupa sur la table, prenant le roi de carreau de Drax, puis il attaqua d'un trèfle. Drax lâcha son neuf. Bond le prit du dix et abattit un carreau, qu'il coupa au mort. L'as de Drax tomba. Encore un trèfle du mort, qui prit le valet de Drax.

Puis le dix de trèfle.

En abandonnant son roi, Drax comprit, pour la première fois, ce qui risquait de se passer. Il braqua les yeux sur Bond, en attendant curieusement la carte suivante. Bond avait-il des carreaux ? Ceux de Meyer n'étaient-ils pas protégés ? Après tout, il avait attaqué carreau. Drax attendait, les mains moites.

Bond leva la tête et regarda Drax droit dans les yeux. Puis il posa lentement la reine de carreau sur la table. Sans attendre que Meyer ait joué, il abattit posément les huit, sept, six, cinq, quatre de carreau, suivis des deux trèfles maîtres.

Alors, il parla :

— C'est tout, Drax, dit-il simplement, en se calant au fond de son fauteuil.

La première réaction de Drax fut de se précipiter pour arracher les cartes de Meyer. Il les mit sur la table, face en dessus, en y fouillant éperdument à la recherche d'une carte gagnante possible.

Puis il les rejeta sur le tapis.

Il avait le visage livide, mais ses yeux lançaient des éclairs rougeâtres à Bond. Il leva soudain un poing massif et l'abattit sur la table au beau milieu du tas d'innocents as, rois et reines qui gisaient devant lui. Tourné vers Bond, il éructa, tout bas :

— Vous êtes un tri...

— Suffit, Drax. (La voix de Basildon claqua comme un fouet.) Pas de mots ici. J'ai suivi tout le jeu. Réglez. Si vous avez à vous plaindre, faites-le par écrit, au comité.

Drax se leva lentement. Il s'écarta de son fauteuil et se passa la main dans les cheveux. Son teint se colora de nouveau et son visage prit une expression rusée. Il regarda Bond avec une lueur de triomphe méprisant dans son œil valide. Bond en fut curieusement troublé. Il se tourna vers la table.

— Bonne nuit, messieurs ! dit-il en les regardant tous du même air méprisant et étrange. Je dois environ quinze mille livres. J'accepterai le chiffre que me dira Meyer.

Il se pencha pour ramasser son étui à cigarettes et son briquet. Puis il regarda de nouveau Bond et articula posément, tandis que sa moustache rousse découvrait lentement ses grandes dents écartées :

— Moi, à votre place, je me dépêcherais de dépenser cet argent, commandant Bond ! Il pivota alors et sortit rapidement de la salle de jeux.

## CHAPITRE VIII

Bien qu'il ne se fût pas couché cette nuit-là avant deux heures, Bond arriva au quartier général dès dix heures du matin. Il se sentait dans un état lamentable.

Tandis que l'ascenseur l'amenait vers une nouvelle journée de travail pareille, sans doute, à tant d'autres, il gardait encore dans la bouche le goût amer des heures nocturnes passées au club. Après la partie de bridge, Iasildon avait insisté pour que Bond acceptât l'argent gagné à Drax. Le chèque lui serait envoyé le samedi suivant.

Quand il referma la porte de son bureau, Loelia Ponsonby détailla avec curiosité les cernes qu'il avait aux yeux. Il le remarqua, comme elle y comptait.

— C'est dû au travail tout autant qu'au plaisir, expliqua-t-il en souriant. D'ailleurs, uniquement entre hommes... Et merci infiniment pour la benzédrine. J'en avais rudement besoin. J'espère que je ne vous ai pas trop dérangée avec ça, hier soir ?

— Bien sûr que non, dit-elle en songeant à son dîner et au livre qu'elle avait dû abandonner, quand Bond avait téléphoné.

Elle consulta son bloc sténo.

— Le chef d'état-major a téléphoné, il y a une demi-heure. Il a dit que « M » désirait vous voir aujourd'hui. Il n'a pas spécifié à quelle heure. Je lui ai répondu que vous aviez une séance de combat à mains nues à trois heures, mais il a dit de la décommander. C'est tout, à part les dossiers qui restent d'hier.

— Heureusement ! Je n'aurais pas pu supporter de me faire expédier au tapis par cet ex-commando, aujourd'hui. Des nouvelles de « 008 » ?

— Oui. Il paraît qu'il va bien. On l'a transporté à l'hôpital militaire de Wahnerheide. Apparemment, il a été tout simplement « shocké ».

Bond savait ce que cette formule médicale pouvait signifier dans sa partie.

— Bon, dit-il sans conviction.

Il lui sourit, passa dans son bureau et tira la porte derrière lui.

Il s'assit et, d'un geste décidé, saisit le dossier qui se trouvait sur le haut du tas. C'était mardi. Un jour tout neuf. Il alluma une cigarette et ouvrit la chemise marquée de l'étoile rouge *Ultra-secret*. C'était un rapport du Bureau des douanes américaines intitulé : *L'inspectoscope*.

*L'inspectoscope, lut-il, est un appareil qui utilise les principes de la fluoroscopie pour la détection de la contrebande...*

Bond sauta aux conclusions et en déduisit, avec un rien d'agacement, qu'il devrait porter son Beretta calibre 25 ailleurs que sous l'aisselle, la prochaine fois qu'il irait à l'étranger. Il se promit de discuter la question avec la section des recherches techniques.

Il signa la feuille d'émargement et prit automatiquement le dossier suivant. C'était : *Le Philopon, la drogue japonaise qui pousse au meurtre*.

Soudain, Bond se révolta. A quoi bon lire tout cela ? Quel besoin avait-il d'être au courant d'une drogue japonaise appelée Philopon ?

Il parcourut négligemment les feuillets, émargea et jeta le dossier dans la corbeille *Départ*.

Il avait toujours mal à la tête, autour de l'œil droit. Il ouvrit un tiroir et y prit un tube de Phensic. Il mâcha deux comprimés d'un air dégoûté et les avala sans boire.

Puis il alluma une cigarette et alla se planter devant la fenêtre. Il contempla l'étendue de verdure au-dessous de lui et, sans le voir, promena les yeux sur l'horizon tout déchiqueté de Londres, tandis que son attention se concentrait sur les étranges événements de la veille.

Plus il y pensait, plus ils lui paraissaient bizarres.

Pourquoi Drax, millionnaire, héros national, occupant une position considérable dans le pays, pourquoi un homme aussi remarquable trichait-il aux cartes ? A quoi cela l'avancait-il ? Que cherchait-il à se prouver ? Est-ce qu'il se figurait au-dessus des lois ? Se croyait-il si supérieur au commun des mortels et à la mesquine morale de tout le monde au point de pouvoir cracher ainsi à la face de l'opinion publique ?

Drax, sans aucun doute, devait adorer le jeu. Cela devait sans doute calmer les préoccupations, les angoisses que trahissaient sa voix stridente, sa manie de se ronger les ongles, sa transpiration incessante. Mais il ne fallait pas qu'il perde. C'était indigne de lui, de perdre contre tous ces minables. Alors, à tout prix, il lui fallait tricher pour gagner. Quant au risque de se faire prendre, il croyait probablement pouvoir se tirer de n'importe quel mauvais pas.

Mais quelle pouvait bien être l'obsession qui le rongait ? D'où lui venait ce besoin impérieux de se précipiter dans l'abîme ?

Tous les symptômes indiquaient un paranoïaque. Folie des grandeurs et, en même temps, délire de la persécution. Le mépris sur son visage. Son ton brutal. Cet air de triomphe intime avec lequel il avait accueilli sa défaite, après un instant d'amer abattement. Le triomphe du fou qui sait que, quels que soient les événements, c'est toujours lui qui a raison. Pour lui, du fait de son pouvoir occulte, il ne peut y avoir de défaite. Il est tout puissant... l'homme qui, de sa cellule capitonnée, se prend pour Dieu.

Tel était le motif essentiel-du don à l'Angleterre de cette fusée géante qui devait annihiler tous les ennemis du pays. C'était grâce au tout-puissant Dit.x.

« Mais, se demandait Bond, qui peut dire à quel moment cet homme va s'effondrer ? Qui a essayé de percer à jour toutes ses rodomontades, de découvrir, sous ces touffes de moustache rousse, quelque chose de plus que les effets d'une humble origine ou d'une susceptibilité malade résultant de blessures de guerre ?

« Personne, apparemment. Alors, est-ce que mon analyse est juste ? Sur quoi se fonde-t-elle ? Ce bref coup d'œil dans l'âme d'un homme constitue-t-il une preuve suffisante ? D'autres aussi se sont peut-être rendu compte... »

Bond sourit. Pourquoi dramatiser ? Qu'est-ce que cet homme lui avait fait ? Un cadeau de quinze mille livres. Bond haussa les épaules. Après tout, cela ne le regardait pas. Cependant, l'ultime recommandation de Drax : « Dépêchez-vous de les dépenser, commandant », qu'est-ce que cela voulait dire ? Cette phrase-là avait dû lui rester dans un recoin de la mémoire et c'est probablement ce qui l'avait incité à se pencher aussi minutieusement sur le caractère de Drax.

Il se détourna brusquement de la fenêtre. « Et puis zut ! songea-t-il, j'en deviens obsédé, moi aussi. Voyons. Quinze mille livres. C'est une chance miraculeuse. » Très bien, il allait les dépenser, et rapidement. Il s'assit et prit un crayon pour noter soigneusement sur un bloc :

*1° Décapotable Rolls-Bentley, soit 5 000 livres ;*

*2° Trois clips de diamant à 250 livres, soit 750 livres.*

Il s'interrompit. Il lui restait encore près de dix mille livres. Il lui faudrait aussi acheter quelques vêtements, faire repeindre l'appartement, se payer une nouvelle série de clubs de golf et quelques

caisses de Champagne Taittinger. Mais cela pouvait attendre. Dans l'après-midi, il irait acheter les clips et faire un tour chez Bentley. Avec le reste, il s'achèterait des valeurs de mines d'or. Ça monterait, ce serait la fortune et il pourrait prendre sa retraite.

Le téléphone rouge rompit brutalement le silence.

— Vous pouvez monter ? « M » vous demande.

C'était le chef d'état-major qui par lait d'un ton pressant.

— J'arrive, fit Bond, soudain en alerte. Vous avez une idée ?

— Rien. Il n'a pas encore ouvert son courrier. Il a passé toute la matinée au Yard et au ministère de l'Armement.

Il raccrocha.

## CHAPITRE IX

« M » lui lança un coup d'œil perçant et dit :

— Vous avez l'air plutôt sinistre, « 007 ». Asseyez-vous.

« C'est pour le boulot, songea Bond, dont le pouls s'accéléra subitement. Ce n'est pas un jour où l'on vous appelle par votre petit nom... » > Il prit un siège. « M • » examinait des notes au crayon sur un bloc.

— Il y a eu des histoires à la base de lancement de la fusée, hier soir, reprit-il. Un double meurtre. La police a cherché à joindre Drax. Elle n'a pas pensé aux Blades. Elle ne l'a retrouvé que vers une heure et demie du matin, quand il rentrait au Ritz. Deux des types qui travaillaient à la fusée ont été abattus dans un bistrot, près de l'usine. Drax a déclaré à la police

J.B.VOL.I-17 qu'il s'en fichait et il a raccroché. C'est bien son genre. Il est là-bas, à présent. Je pense qu'il va prendre maintenant la chose un peu plus au sérieux.

— Curieuse coïncidence, fit pensivement Bond. Mais qu'est-ce que nous avons à y faire, nous autres ? N'est-ce pas du ressort de la police ?

— En partie, mais il se trouve que nous sommes chargés de la protection des principaux collaborateurs de la maison. Des Allemands. Mais je veux tout vous expliquer. (Il consulta ses notes.) C'est un établissement de la R.A.F. Pour camoufler ses activités véritables, on dit que c'est un élément du vaste réseau radar de la côte est. C'est la R.A.F. qui est chargée de la surveillance du secteur. Il n'y a que la base proprement dite, où s'effectue le montage de la fusée, qui soit sous la coupe du ministère de l'Armement. Elle est située au bord de la falaise, entre Douvres et Deal. Le secteur s'étend sur cinq cents hectares environ, mais l'établissement proprement dit n'en compte que deux cents. Il n'y reste plus que Drax et cinquante-deux collaborateurs. Le personnel qui a édifié la base a vidé les lieux, dans sa totalité.

« Cinquante collaborateurs de Drax sont Allemands, poursuivit "M". A peu près tous les spécialistes d'engins téléguidés que les Russes n'ont pas embarqués. Drax les a payés pour qu'ils viennent ici travailler au *Vise-Lune*. Personne n'était très satisfait de ces dispositions, mais il n'y



avait pas d'autre solution. Le ministère de l'Armement ne pouvait prélever aucun de ses spécialistes à Woomera. Drax a été obligé de recruter ses gars où il l'a pu. Pour renforcer le personnel de sécurité de la R.A.F., le ministère avait chargé un officier de sécurité, à lui, de s'installer sur place. Un certain commandant Talion. »

« M » se tut et contempla le plafond.

— Or, ce commandant Talion est l'un des deux types qui ont été tués hier soir. Il a été abattu par l'un des Allemands qui s'est ensuite suicidé.

« M » baissa alors les yeux pour dévisager Bond.

— Cela s'est passé dans un café voisin, devant des tas de témoins. Il semble que le personnel soit autorisé à fréquenter ce café. Il faut bien que les hommes aillent quelque part. Voyons..., vous m'avez demandé comment nous nous y trouvions mêlés. C'est parce que nous avons enquêté sur le cas de cet Allemand, ainsi que de tous les autres, avant de leur donner l'autorisation de venir travailler en Angleterre. Nous avons leur dossier à tous. Alors, quand cet accident s'est produit, la sécurité de la R.A.F. et Scotland Yard nous ont immédiatement demandé le dossier du défunt. L'officier qui était de service hier soir a trouvé les papiers demandés dans les archives et les a transmis au Yard. Simple formalité d'usage. Il en a pris note sur mon agenda. En arrivant ce matin, cette indication a attiré mon attention et je me suis senti intéressé tout d'un coup. (La voix de « M » baissa de ton.) Après avoir passé la soirée en compagnie de Drax, c'était, comme vous l'avez dit vous-même, une curieuse coïncidence !

— Tout à fait curieuse, en effet, assura Bond qui attendait la suite.

— Nous arrivons maintenant à la véritable raison pour laquelle je me suis laissé mêler à l'affaire, conclut « M ». Elle doit avoir la priorité sur tout le reste, car cette fusée va être lancée vendredi. Dans moins de quatre jours. Ce sera le premier essai de lancement.

« M » prit sa pipe et s'affaira à l'allumer. Bond ne dit rien. Il ne voyait toujours pas en quoi cela intéressait le Service qui ne s'occupait que des interventions à l'étranger. Ce travail relevait de la section spéciale de Scotland Yard ou, peut-être, de « M.1.5 ». Il consulta sa montre. Il était midi.

« M » reprit alors la parole.

— Mais, à part ça, si je m'en suis mêlé, c'est parce que, la nuit dernière, je me suis intéressé à Drax.

— Moi aussi, monsieur.

— Alors, quand j'ai lu le procès-verbal, j'ai téléphoné à Vallance, au Yard, pour essayer de savoir le fin mot de l'affaire. Il était assez ennuyé et m'a demandé de passer. Je lui ai dit que je ne tenais pas à piétiner les plates-bandes de « M. 1. 5 », mais il les avait déjà prévenus. Ils prétendent que c'est une affaire à régler entre mon service et la police, puisque c'est nous qui avons admis l'Allemand qui a tiré. Alors, je suis allé là-bas.

« M » consulta de nouveau ses notes.

— C'est sur la côte, à cinq kilomètres au nord de Douvres. L'auberge est tout près, sur la grand-route côtière. Elle s'appelle : *A rien n'y manque*. C'est là que le personnel de la base se rend après la journée de travail, le soir. Hier, vers sept heures, l'officier de sécurité du ministère, le nommé Talion, est donc allé à l'auberge. Il était en train de prendre un whisky and soda tout en bavardant avec des Allemands quand le meurtrier est entré et s'est dirigé droit sur lui. Il a tiré de sa chemise un Luger — sans numéro de série — et lui a déclaré : « J'aime Gala Brand. Vous ne l'aurez pas. » Puis il a expédié à Talion une balle en plein coeur. Il s'est fourré le canon encore fumant dans la bouche et a appuyé sur la détente.

— Sombre histoire ! observa Bond. (Il imaginait tous les détails du remue-ménage que ce drame avait dû déchaîner dans l'estaminet d'un bistrot typiquement anglais.) Qui c'est, la fille en question ?

— Une complication de plus. C'est une femme appartenant à la section spéciale du Yard. Bilingue, anglais-allemand. Une des meilleures collaboratrices de Vallance. Elle et Talion étaient les seuls, là-bas, à ne pas être de nationalité allemande. Vallance est méfiant de nature. Il le faut bien. Cette histoire de *Vise-Lune* est évidemment l'événement le plus important de l'heure en Angleterre. Sans rien dire à personne, en se fiant seulement à son instinct, il a introduit cette fille Brand auprès de Drax et s'est arrangé pour qu'il la prenne comme secrétaire particulière. Elle y est depuis le début. Elle n'a absolument rien trouvé à signaler. Elle dit que Drax est un chef excellent, à part ses manières, et qu'il mène ses hommes tambour battant. Il a commencé, semble-t-il, par lui faire du plat ; elle lui avait pourtant raconté, comme elle fait d'habitude, qu'elle était fiancée, mais, lorsqu'elle lui eut prouvé qu'elle était de taille à se défendre — ce qui est naturellement exact — il lui a fichu la paix et ils sont maintenant très bons amis. Évidemment, elle connaissait Talion ; mais il aurait pu être son père, sans compter qu'il était marié et père de quatre enfants ; elle a dit à l'homme de Vallance, qui l'a interrogée ce matin, qu'il

l'avait emmenée au cinéma, tout à fait en bon papa — deux fois en tout en dix-huit mois. Quant au meurtrier, un nommé Egon Bartsch, c'était un expert en électronique qu'elle connaissait à peine de vue.

— Qu'en disent les amis de ce Bartsch ?

— Son camarade de chambre confirme les faits. Selon lui, Bartsch était follement amoureux de la jeune Brand et attribuait son échec total à « l'Anglais ». Il dit que Bartsch était devenu très sombre et renfermé ces derniers temps, et qu'il n'a pas été du tout surpris en apprenant le drame.

— Cela me paraît assez concluant. Je me représente assez bien le principal protagoniste du drame : un de ces types extrêmement nerveux et orgueilleux, comme le sont les Allemands. Qu'en pense Vallance ?

— Il ne sait pas trop. Il cherche avant tout à empêcher que les journaux ne révèlent la véritable mission de Gala Brand. Naturellement, tous les journaux sont sur l'affaire. Elle paraîtra dans les éditions de midi. Tous les journaux réclament des photos de la fille. Vallance en fait préparer une plus ou moins ressemblante et la lui fera parvenir. Elle la communiquera ce soir. Heureusement, les reporters ne peuvent pas approcher de l'établissement. L'enquête a lieu aujourd'hui. Vallance espère que l'affaire sera officiellement classée ce soir et que les journaux devront laisser tomber, faute d'informations.

— Et cet essai de lancement ? s'enquit Bond.

— On respectera l'horaire fixé. Vendredi, à midi. On va faire partir un cône de guerre à blanc braqué à la verticale, avec les réservoirs aux trois quarts pleins. On va faire évacuer environ cent cinquante kilomètres carrés dans la mer du Nord à partir de la latitude cinquante-deux, c'est-à-dire au nord d'une ligne allant de La Haye à la Wash. Tous les détails seront donnés par le Premier ministre, jeudi soir.

« M » se tut. Bond entendit sonner au loin une heure. Est-ce qu'il allait encore rater son déjeuner ? Si « M » voulait bien cesser de se mêler des affaires des autres services, Bond pourrait déjeuner en vitesse et passer ensuite chez Bentley. Il s'agita un peu dans son fauteuil.

— Ce sont les gens de l'Armement qui se font surtout des cheveux, reprit « M ». Talion était un de leurs meilleurs agents. Tous ses rapports étaient restés totalement négatifs jusqu'à présent. Hier après-midi, il a brusquement téléphoné au sous-secrétaire adjoint pour lui

dire qu'il se passait quelque chose de bizarre, là-bas. Il avait également demandé une audience au ministre pour ce matin, dix heures. Il n'a rien voulu dire de plus au téléphone. Et, quelques heures après, il se fait descendre. Encore une drôle de coïncidence, n'est-ce pas ?

— Très curieuse, acquiesça Bond. Mais pourquoi ne pas fermer l'établissement pour faire une enquête approfondie ? Après tout, c'est une affaire trop importante, cette histoire de fusée, pour que rien ne soit laissé au hasard.

— Le Cabinet s'est réuni de bonne heure, ce matin. Dans la conjoncture mondiale actuelle, il a été décidé que, plus vite le *Vise-Lune* nous donnerait une certaine indépendance dans les affaires mondiales, mieux cela vaudrait pour nous (« M » haussa les épaules) et peut-être aussi pour le monde entier. Le ministre de l'Armement a dû acquiescer, mais il sait aussi bien que vous et moi que ce serait une victoire colossale pour les Russes s'ils réussissaient à saboter le *Vise-Lune* à la veille d'un essai. En s'y prenant habilement, ils pourraient facilement faire annuler tout le projet. Il y a cinquante Allemands qui travaillent dessus. Dans le tas, il peut fort bien y en avoir qui aient, en Russie, des parents dont la vie pourrait servir de moyen de pression.

« M » s'interrompt pour adresser à Bond un regard pensif.

— Le ministre m'a demandé de passer le voir après la réunion du Cabinet. Le moins qu'il puisse faire, m'a-t-il dit, c'est de remplacer immédiatement Talion. Il faut que son remplaçant parle l'allemand aussi bien que l'anglais, s'y connaisse en matière de sabotage et soit tout à fait versé dans les habitudes de nos amis russes. Le bureau M.1.5 a présenté trois candidats. Ils sont tous en mission pour le moment, mais on pourrait les récupérer en quelques heures. Seulement, le ministre m'a demandé mon avis et je le lui ai donné. Il en a alors parlé au Premier ministre, ce qui a permis de simplifier les choses et d'éluder des tas de formalités administratives.

Bond lança un coup d'oeil pénétrant et rancunier aux yeux gris, intraitables, qui le considéraient fixement.

— Donc, poursuivit « M » d'une voix terne, Sir Hugo Drax a été informé de votre nomination. Il vous attend chez lui pour dîner, ce soir même.

## CHAPITRE X

En ce mardi de mai, au volant de sa grosse Bentley, James Bond fonçait, vers six heures du soir, sur la route de Douvres ; il se trouvait alors dans la ligne droite qui aboutit à Maidstone. Il avait beau conduire vite et en faisant très attention, il se remémorait tous ses faits et gestes depuis le moment où il était sorti du bureau de « M », quatre heures et demie plus tôt.

Après avoir brièvement exposé l'affaire à sa secrétaire et avalé un lunch rapide, tout seul à la cantine, il avait demandé au garage de conduire immédiatement sa voiture, avec le plein, à son appartement. Puis il était allé en taxi à Scotland Yard où il avait rendez-vous avec le commissaire adjoint Vallance, à trois heures moins le quart.

Bond se sentait abattu. Il se trouvait embringué avec des organisations qui lui étaient tout à fait étrangères. Il fallait être coupé de son propre service et arraché de ses petites habitudes.

Finalement, une employée d'un certain âge vint le chercher pour le conduire dans le bureau de Vallance.

Il lui fallut cinq bonnes minutes pour se débarrasser de son impression pénible et se rendre compte que Ronnie Vallance était soulagé de le voir, qu'il ne s'intéressait nullement aux jalousies entre services et qu'il comptait sur Bond pour protéger la fusée et tirer une de ses meilleures collaboratrices d'une horrible mélasse.

Vallance avait beaucoup de tact. Pendant les cinq premières minutes, il n'avait parlé que de « M » avec beaucoup de sincérité. Sans même faire allusion à l'affaire en cours, il avait su s'acquérir la sympathie et la coopération de Bond.

Quand Bond le quitta, au bout d'un quart d'heure de conversation animée, chacun d'eux savait qu'il s'était fait de l'autre un allié. Vallance avait jugé Bond et savait qu'il donnerait à Gala Brand toute l'assistance et toute la protection dont elle aurait besoin. Quant à Bond, il était rempli d'admiration pour ce qu'il avait appris de la collaboratrice de Vallance et il sentait qu'il aurait l'appui de tout Scotland Yard.

Sa visite au ministère de l'Armement n'avait rien ajouté à la connaissance des faits. Il avait examiné le dossier de Talion et les

rapports que celui-ci avait établis. Le dossier était tout à fait simple : une vie passée dans le service des renseignements de l'Armée. Quant aux rapports de Talion, ils dépeignaient un établissement technique très animé et très bien dirigé. Un ou deux cas d'ivresse, un vol sans importance, quelques petites vengeance personnelles qui avaient donné lieu à des pugilats, mais, dans l'ensemble, une équipe fidèle et pleine d'ardeur au travail.

Ensuite, il avait passé une demi-heure — sans grand profit — dans la salle de démonstration du ministère avec le professeur Train, personnage pas très distingué d'allure, gras, l'air négligé. Il avait failli obtenir le prix Nobel de physique, l'année d'avant ; c'était l'un des grands experts mondiaux en engins téléguidés.

Le professeur Train s'était rapproché d'une rangée de vastes cartes murales et tira le cordon de l'une d'entre elles. Bond se trouva alors en présence d'un schéma de trois ou quatre mètres de long représentant une espèce de V. 2 pourvu de grands ailerons.

— Voyons, dit le professeur Train, vous ignorez tout des fusées, je vais donc vous parler en termes simples. Le *Vise-Lune*, comme Drax l'appelle, est une fusée à élément unique. Il utilise tout son carburant pour prendre de l'altitude puis il se dirige droit sur l'objectif. La trajectoire du V. 2 ressemblait davantage à celle d'un obus. Au sommet de son vol de trois cents kilomètres, il atteignait une altitude d'environ cent vingt kilomètres. Son carburant était un mélange extrêmement combustible d'alcool et d'oxygène liquide, auxquels on ajoutait de l'eau pour éviter de brûler l'acier doux, seul métal dont l'emploi était permis pour le moteur. Or, maintenant, nous disposons de carburants beaucoup plus puissants, mais, jusqu'à présent, nous n'avions pas pu en faire grand-chose pour la même raison : leur température de combustion est si élevée qu'ils feraient griller le moteur le plus résistant.

Le professeur s'interrompit et frappa du doigt la poitrine de Bond.

— Mon cher monsieur, tout ce que vous avez à vous rappeler, au sujet de cette fusée c'est que, grâce à la columbite de Drax dont le point de fusion est d'environ trois mille cinq cents degrés centigrades au lieu de mille trois cents pour les moteurs de V. 2, nous pouvons utiliser un des supercarburants d'un mélange de fluorine et d'hydrogène.

— Vraiment ? fit Bond d'un ton respectueux.

Le professeur lui lança un regard perçant.

— Nous espérons donc atteindre une vitesse avoisinant vingt cinq mille kilomètres à l'heure et une portée verticale d'environ mille six cents kilomètres. Cela devrait nous donner une portée d'environ sept mille kilomètres, ce qui permettrait à l'Angleterre de toucher toutes les capitales européennes. Extrêmement utile en certaines circonstances, ajouta-t-il sèchement, mais, du point de vue scientifique, intéressant principalement en tant que première étape pour s'évader du globe terrestre. Vous avez des questions à me poser ?

— Comment fonctionne l'engin ?

Le professeur montra le schéma d'un geste brusque.

— Commençons par l'extrémité supérieure, dit-il. Nous trouvons tout d'abord la tête de la fusée. Pour le tir d'essai, elle renfermera des instruments destinés à l'étude des couches supérieures de l'atmosphère, radar, etc. Puis nous avons les gyrocompas qui permettent à la fusée de voler droit... Ensuite, divers petits instruments, servo-moteurs, dynamos, etc. Enfin, les grands réservoirs à carburant : quinze mille kilos de mélange.

« Dans la partie inférieure, vous avez deux petits réservoirs pour alimenter la turbine. Deux cents kilos d'oxyde d'hydrogène se mélangent à vingt kilos de permanganate de potasse pour produire la vapeur qui actionne les turbines. Ces dernières entraînent un jeu de pompes centrifuges qui injectent le carburant principal dans le réacteur de la fusée. A une pression formidable. Vous me suivez ? »

— Cela ressemble assez au principe d'un avion à réaction, observa Bond.

Le professeur parut satisfait.

— Plus ou moins, dit-il, mais la fusée transporte tout son carburant à l'intérieur, au lieu d'aspirer l'oxygène du dehors comme l'avion Comet. Ensuite, le carburant s'enflamme dans le moteur et jaillit de la tuyère en un souffle constant. Un peu comme le recul continu d'un canon. C'est ce souffle qui propulse la fusée en l'air, tout comme une vulgaire fusée de feu d'artifice. Bien entendu, c'est à la base dans la partie inférieure, que nous trouvons la columbite. C'est elle qui nous a permis de fabriquer un moteur qui ne fondra pas malgré cette chaleur fantastique. Enfin, voici les ailerons de queue qui maintiennent la fusée en direction au début de son vol. Ils sont également en alliage de columbite, autrement ils se briseraient sous la pression colossale de l'air. Désirez-vous savoir autre chose ?

— Comment pouvez-vous être sûr qu'elle redescendra à l'endroit

exact où vous voulez ? Qu'est-ce qui l'empêchera de tomber sur La Haye, lundi prochain ?

— Les gyroscopes s'en chargent. Mais, en fait, nous ne voulons pas courir de risques lundi, aussi utiliserons-nous, pour diriger le tir de la l'usée, un radar de guidage installé sur un radeau au milieu de la mer. L'ogive de la fusée contiendra un émetteur radar qui percevra un écho lancé sur notre appareil en mer, et l'engin foncera automatiquement dessus. Bien entendu, fit le professeur en souriant, si nous devons utiliser cette arme en temps de guerre, cela nous aiderait grandement d'avoir un appareil de guidage installé au beau milieu de Moscou, de Varsovie, de Prague ou de Monte-Carlo, ou de tout autre point visé. C'est probablement les gars de votre service qui seront chargés de nous en placer un. Et je leur souhaite bonne chance.

Bond esquaissa un vague sourire.

— Encore une question, fit-il. Si on désirait saboter la fusée, quel serait le moyen le plus facile ?

— Il y en a des quantités, dit le professeur d'un ton jovial. Du sable dans le carburant. De la limaille dans les pompes. Un petit trou n'importe où dans le fuselage ou les ailerons. Avec une puissance et à des vitesses pareilles, la moindre imperfection, le moindre vice de construction la réduirait en poussière.

— Je vous remercie beaucoup, dit Bond. J'ai l'impression que vous vous faites moins de bile pour cette fusée que moi-même.

— C'est une machine merveilleuse. Elle volera parfaitement si personne ne la détraque. Drax a fait du bon boulot. Un organisateur extraordinaire qui a réuni une équipe brillante. Ses hommes feraient n'importe quoi pour lui. Nous lui devons beaucoup de gratitude.

Bond changea brusquement de vitesse et vira à gauche, à la bifurcation de Charing, préférant la route bien dégagée, par Chilham et Canterbury, aux embouteillages d'Ashford et de Folkestone.

Tout en écoutant avec satisfaction le grondement aisé de l'échappement, il pensait à Drax. Comment allait-il être reçu ? Selon « M », quand on avait proposé le nom de Bond au téléphone, Drax s'était tu un moment, puis avait dit : « Ah ! oui, je connais le type. J'savais pas qu'il était dans ce truc-là. Envoyez-le. Je l'attendrai pour dîner. » Puis il avait raccroché.

Les gens du ministère avaient leur opinion particulière sur Drax. Ils n'aimaient pas ses manières autoritaires, mais ils le respectaient pour ses connaissances, pour son énergie et pour son dévouement. Et,



comme tout le monde en Angleterre, ils voyaient en lui le sauveur possible du pays.

Eh bien, songeait Bond, s'il devait travailler avec cet homme, il lui fallait, lui aussi, s'habituer à le considérer comme un héros. Si Drax y mettait du sien, Bond oublierait totalement l'affaire du club des Blades pour concentrer toute son attention sur la protection de Drax et de son extraordinaire entreprise pour la défense du pays. Il ne restait plus que trois jours. Les mesures de sécurité étaient déjà minutieuses ; Drax pourrait mal accueillir toute suggestion en vue de les renforcer. Ce ne serait pas facile et il y faudrait beaucoup de tact. Or, Bond le savait, le tact n'était pas son fort ni celui de Drax, tel qu'il le connaissait.

Bond prit le raccourci, à la sortie de Canterbury, par la vieille route de Douvres. Il était six heures et demie. Encore un quart d'heure jusqu'à Douvres et dix minutes sur la route de Deal. Y avait-il d'autres combinaisons à mettre sur pied ? Fort heureusement pour lui, il n'avait pas à s'occuper du double-drame. Le verdict du coroner avait été : « Meurtre et suicide consécutifs à un accès de folie. » La jeune femme n'avait même pas été convoquée. Il s'arrêterait pour boire un verre *A rien n'y manque* et échangerait quelques mots avec le patron. Le lendemain, il faudrait qu'il cherche à élucider ce « quelque chose de pas catholique » dont Talion avait voulu entretenir le ministre. Aucun indice à ce sujet.

On n'avait rien trouvé dans la chambre de Talion, qui allait sans doute devenir celle de Bond. En tout cas, cela lui laisserait tout le temps de fouiller dans les papiers de Talion.

Bond porta toute son attention sur la route. Des nuages s'étaient accumulés au sommet de la côte ; déjà, il aperçut quelques gouttes de pluie sur son pare-brise. Une aigre bise soufflait de la mer. La visibilité était mauvaise et il dut allumer ses phares tout en roulant lentement sur la route côtière.

La jeune femme ? Il faudrait veiller à ne pas trop l'impressionner quand il se mettrait en relation avec elle. Est-ce qu'elle lui serait utile ? Après avoir travaillé un an sur place en qualité de secrétaire particulière du chef, elle devait avoir eu toutes les occasions de se tuyauteur sur l'établissement et sur Drax. On l'avait exercée à ce genre de travail, qui était le même que celui de Bond. Mais il devait s'attendre à la trouver soupçonneuse envers le remplaçant ; peut-être même hostile. Il se demanda comment elle était, en réalité. Sur la photo de son dossier, au Yard, elle avait l'air plaisant, mais assez sévère ; d'ailleurs, la sobre veste de son uniforme de policewoman excluait toute idée de séduction.

Cheveux : auburn. Yeux : bleus. Taille : un mètre soixante-sept. Poids : soixante kilos. Tour de hanches : quatre-vingt quinze centimètres. Tour de taille : soixante-cinq centimètres. Tour de poitrine : quatre-vingt-quinze centimètres. Signes particuliers : grain de beauté à la courbe supérieure du sein droit.

Hum ! songea Bond.

Il chassa ces nombres de son esprit en arrivant au virage à droite. Un poteau indicateur annonçait Kingsdown. Les lumières d'une petite auberge brillaient.

Il freina et arrêta son moteur. Au-dessus de sa tête, il aperçut l'enseigne annonçant : *A rien n'y manque*, en lettres d'or ternies. Elle grinçait dans la brise marine qui franchissait la falaise à cinq cents mètres de là. Il descendit, s'étira et s'approcha de la porte du pub. Elle était fermée à clé. Pour nettoyage ? Il essaya la porte voisine, qui s'ouvrit, lui donnant accès au bar privé. Au comptoir, un homme d'allures flegmatiques, en manches de chemise, lisait un journal du soir.

Il leva les yeux à l'entrée de Bond et abandonna son journal.

— Bonsoir, monsieur, dit-il, heureux de voir un client.

— Bonsoir, dit Bond. Un grand whisky and soda, s'il vous plaît.

Il s'assit au bar et attendit, pendant que l'homme lui versait une double mesure de Black and White et posait le verre devant lui avec un siphon.

Bond emplit son verre d'eau de Seltz et but.

— Sale histoire pour vous, hier soir, hein ? fit-il en reposant son verre.

— Affreuse, monsieur, dit le cabaretier. Et désastreuse pour le commerce. Vous êtes dans la presse, monsieur ? Je n'ai vu que des reporters et des policiers dans la maison, d'un bout à l'autre de la journée.

— Non. Je viens remplacer le type qui a été tué, le commandant Talion. Est-ce que c'était un de vos clients habituels ?

— Il n'est venu que cette fois-là, monsieur. Et ça ne lui a guère réussi ! Maintenant, ma maison est interdite pour une semaine et il faut que je repeigne complètement la salle. Mais je dois dire que Sir Hugo a été très gentil. Il m'a envoyé cinquante livres pour payer les dégâts. Ce doit être un vrai gentleman, et un mot aimable pour

chacun.

— Oui. Un homme remarquable, dit Bond. Avez-vous assisté à toute la scène ?

— Je n'ai pas vu le premier coup de feu, monsieur. J'étais en train de servir à ce moment-là. Naturellement, j'ai levé tout de suite la tête. Et j'ai laissé tomber ce sacré demi sur le plancher.

— Et qu'est-ce qui s'est passé ?

— Eh bien ! tout le monde s'est écarté, bien entendu. Rien que des Allemands dans la salle. A peu près une douzaine. Voilà le cadavre sur le plancher et le type au pistolet qui le regarde. Et tout d'un coup, il se met au garde-à-vous et lève le bras gauche en l'air. « Heil ! » qu'il crie, comme ces idiots, pendant la guerre. Là-dessus, il s'enfonce la canon du pétard dans la bouche. Aussitôt après (l'homme fit la grimace) il y a eu plein de sang sur mon plafond.

— C'est tout ce qu'il a dit, après avoir tiré ? demanda Bond. Tout simplement « Heil » ?

— Oui, c'est tout, monsieur. On dirait qu'ils ne sont pas fichus d'oublier cette saloperie de mot, n'est-ce pas ?

— Non, fit pensivement Bond, ils ne l'oublient pas.

## CHAPITRE XI

Cinq minutes après, Bond montrait son laissez-passer du ministère au gardien en uniforme, devant la grille ménagée dans la haute clôture métallique.

Le sergent de la R.A.F. le lui rendit en le saluant.

— Sir Hugo vous attend, monsieur. C'est cette grande maison, là-bas, dans le bois.

Il montra quelques lumières, à une centaine de mètres, en direction de la falaise.

Bond l'entendit téléphoner au poste de garde suivant. Sa voiture roula lentement sur la route macadamisée qu'on venait d'établir à travers champs, derrière Kingsdown. Il entendit le grondement lointain de la mer au pied des hautes falaises et, plus près, la plainte aiguë d'une machine qui s'amplifiait au fur et à mesure qu'il approchait des arbres.

Il fut de nouveau arrêté par un garde en civil à une seconde clôture en fil de fer, où une grille à cinq barreaux donnait accès à l'intérieur du bois. Quand il entra, il entendit les aboiements éloignés de chiens policiers, ce qui indiquait une ronde nocturne. Toutes ces précautions semblaient efficaces. Bond se dit qu'il n'aurait pas à se soucier des questions de sécurité extérieure.

Une fois les arbres dépassés, il se trouva sur une aire cimentée dont il ne put distinguer les limites malgré la portée des phares. A cent mètres à sa gauche, en bordure des arbres, on devinait les lumières d'une grande maison à demi cachée par une muraille de près de deux mètres d'épaisseur.

qui s'élevait presque jusqu'à la hauteur du toit. Bond ralentit et braqua en direction de la mer, vers une forme sombre qui s'illumina soudain, toute blanche, dans le faisceau tournant du bateau-phare de South Goodwin, au loin dans la Manche. Les phares de la voiture creusèrent un tunnel lumineux jusqu'à cinq cents mètres de là, où une grosse coupole s'élevait à seize ou dix-sept mètres au-dessus de l'aire cimentée. On eût dit la partie supérieure d'un observatoire. Bond distingua même la saillie d'une interstice qui coupait toute la surface de la coupole d'est en ouest.

Il fit demi-tour et revint lentement entre le mur — qui devait servir de protection contre la déflagration — et la maison. Comme il s'arrêtait devant le perron, la porte s'ouvrit et un domestique en veste blanche s'avança pour ouvrir la portière de la voiture.

— Bonsoir, monsieur. Par ici, s'il vous plaît.

Il parlait d'un ton compassé, avec un léger accent. Bond le suivit, traversa un vestibule spacieux et s'arrêta devant une porte à laquelle le maître d'hôtel frappa.

— Entrez !

Bond sourit en reconnaissant, dans ce simple mot, la voix stridente et le ton impérieux de Drax.

Au bout du vaste living-room brillamment illuminé, Drax se tenait debout, le dos à la cheminée, vêtu d'une veste de velours prune qui jurait avec sa barbe rousse. Trois autres personnes se tenaient près de lui, deux hommes et une femme.

— Ah ! cher ami, fit Drax avec exubérance, en s'avançant pour lui serrer cordialement la main. Nous voilà de nouveau réunis ! Et si vite ! Je ne me doutais pas que vous étiez un de ces diables d'espions de mon ministère, sinon, je me serais méfié davantage en jouant aux cartes avec vous. Vous avez déjà dépensé l'argent ? demanda-t-il en l'entraînant vers le feu.

— Pas encore, répondit Bond en souriant, je n'en ai même pas vu la couleur.

— Naturellement. Le règlement se fera samedi. Vous toucherez sans doute le chèque juste à temps pour fêter notre petit feu d'artifice, hein ? Voyons... (Il conduisit Bond devant la femme.) Je vous présente ma secrétaire, Miss Brand.

Bond vit deux yeux bleus très calmes.

— Bonsoir.

Il lui adressa un sourire amical, mais elle n'y répondit pas. Pas plus qu'à la légère pression de sa main.

— Enchantée, fit-elle d'une voix indifférente, et même un peu hostile.

Il pensa qu'on l'avait bien choisie. C'était une autre Loelia Ponsonby.

Réservée, capable, fidèle, virginale. Dieu merci ! songea-t-il, elle est

du métier.

— Mon bras droit, le docteur Walter.

L'homme d'un certain âge, maigre; aux yeux coléreux sous sa tignasse de cheveux noirs, ne parut pas remarquer la main que lui tendait Bond. Il se mit au garde-à-vous, et fit un petit salut de la tête.

— Valter, énonça sa bouche mince, au-dessus d'une barbiche noire, pour rectifier la prononciation de Drax.

— Et voici..., comment dirais-je ?... mon chien de garde. Ou, si vous préférez, mon aide de camp, Willy Krebs.

Bond toucha une main légèrement moite.

— Très heureux de faire votre connaissance, dit une voix obséquieuse.

Bond vit un visage rond, d'une pâleur malade, que fendait un sourire

de commande, presque aussitôt effacé. Bond le regarda dans les yeux. On eût dit deux petits boutons noirs, qui se détournèrent rapidement sous le regard de Bond.

Les deux hommes portaient des combinaisons blanches impeccables, munies de fermetures Éclair en plastique aux manches, aux chevilles et dans le dos. ils avaient les cheveux tondus si ras qu'on voyait leur cuir chevelu. On aurait pu les prendre pour des êtres d'une autre planète, sans la moustache et la barbiche noires du docteur Walter et le pâle brin de moustache de Krebs. Ils ressemblaient à deux caricatures.

La personnalité haute en couleurs de Drax faisait un contraste plaisant avec cette compagnie un peu réfrigérante, et Bond lui sut gré de son accueil rude mais jovial, ainsi que de son désir apparent de faire la paix et de s'accommoder au mieux de son nouvel officier de sécurité.

Drax se frotta les mains.

— Et maintenant, Willy, dit-il, si vous nous faisiez un de vos fameux dry Martini ? Sauf pour le docteur, bien entendu. Il ne boit ni ne fume, expliqua-t-il à Bond, en reprenant sa place devant la cheminée. C'est à peine s'il respire. (Il éclata d'un rire bref.) Il ne pense qu'à la fusée. N'est-ce pas, cher ami ?

— Vous adorez plaisanter ! répondit le docteur, le regard fixé droit

devant lui.

— Allons, allons, dit Drax, comme on parle à un enfant. Nous reviendrons à vos bords d'attaque un peu plus tard. Tout le monde en est satisfait, sauf vous. (Il se tourna vers Bond.) Notre brave docteur cherche continuellement à nous effrayer, expliqua-t-il d'un ton indulgent. Il a toujours des cauchemars au sujet d'une chose ou d'une autre ; pour le moment, ce sont les bords d'attaque des ailerons. Ils sont déjà acérés comme des lames de rasoir... Pratiquement, aucune résistance au vent. Et voilà qu'il s'est mis dans la tête qu'ils vont fondre. Par le frottement de l'atmosphère. Bien sûr, tout est possible, mais on a fait des essais à plus de trois mille degrés et, comme je le lui dis, s'ils doivent fondre, alors c'est toute la fusée qui fondra. Et cela n'arrivera pas, ajouta-t-il avec un sourire sombre.

Krebs arriva, portant un plateau d'argent avec quatre verres pleins et un shaker couvert de gouttelettes. Le Martini était excellent, et Bond lui en fit compliment.

— Vous êtes bien bon, dit Krebs avec une grimace satisfaite. Sir Hugo est très exigeant.

— Remplissez-lui son verre, dit Drax. Notre ami aimerait peut-être faire un brin de toilette. Nous dînons à huit heures précises.

Pendant qu'il parlait, le gémissement étouffé d'une sirène se fit entendre, suivi presque immédiatement du piétinement d'une troupe courant en cadence sur l'aire cimentée, à l'extérieur.

— C'est la première équipe de nuit, expliqua Drax. Les dortoirs sont justes derrière la maison. Il doit être huit heures. Tout se fait au pas gymnastique, ici, ajouta-t-il avec une lueur de contentement dans l'œil. La précision. Nous avons beaucoup de savants dans le personnel, mais nous essayons de faire marcher l'établissement d'une façon toute militaire. Willy, occupez-vous du commandant. Nous partons devant. Venez, ma chère.

Tandis que Bond suivait Krebs jusqu'à la porte par laquelle il était entré, il vit les deux autres, précédés de Drax, se diriger vers la porte à double battant qui s'était ouverte à l'autre bout de la pièce dès que Drax eut fini de parler. Le domestique en veste blanche se tenait dans l'entrée. Bond passa dans le vestibule en se disant que Drax pénétrerait sûrement dans la salle à manger en précédant Miss Brand. Une personnalité pleine d'allant et d'autorité. Il traitait son personnel comme des enfants. C'était visiblement un chef. D'où lui venait ce don du commandement ? De l'armée ? Ou est-ce que ce don s'était développé en même temps que sa fortune ? Bond suivit Krebs.

Le dîner fut excellent. Drax était un hôte agréable et, à sa propre table, il se tenait d'une façon impeccable. Il consacra la plus grande part de ses efforts à faire parler le docteur Walter, pour l'édification de Bond, sur de multiples questions techniques que Drax prit encore la peine d'expliquer brièvement, une fois que chaque sujet était épuisé. Bond fut impressionné par la confiance avec laquelle Drax traitait les problèmes les plus obscurs, au fur et à mesure qu'ils se présentaient, ainsi que de la facilité avec laquelle il se rappelait les moindres détails. Une admiration sincère pour Drax se développa progressivement chez Bond, effaçant en grande partie son manque de sympathie initial. Il se sentit de plus en plus enclin à oublier l'affaire du club, maintenant qu'il se trouvait devant l'autre Drax, le créateur et le chef inspiré d'une entreprise remarquable.

Bond était assis entre son hôte et Miss Brand. Il s'efforça, à plusieurs reprises, d'engager la conversation avec elle, mais sans y réussir. Elle lui répondait par monosyllabes polis et détournait toujours les yeux quand il la regardait. Bond s'en irrita un peu. Il la trouvait physiquement très séduisante. Aussi était-il passablement contrarié de la voir si indifférente.

Elle était beaucoup plus agréable que sa photo ne l'aurait laissé croire. Il était difficile d'imaginer que cette jolie fille pût être de la police. Son profil net avait de l'autorité, mais les longs cils noirs qui soulignaient ses yeux bleu foncé, et sa bouche assez grande auraient été dignes du pinceau de Marie Laurencin. Elle avait un peu trop d'assurance et d'autorité dans les gestes et le port de tête pour jouer les secrétaires de façon convaincante. En fait, elle paraissait presque faire partie de l'équipe de Drax ; Bond remarqua que les hommes l'écoutaient avec attention lorsqu'elle répondait aux questions de Drax. Elle ne portait pas de bijoux, à l'exception de sa bague de fiançailles, ornée de petits diamants. En dehors du rouge chaud de ses lèvres, elle n'était pas fardée, et ses ongles étaient coupés carré et simplement vernis.

Dans l'ensemble, conclut Bond, c'était une très jolie fille, et, sous sa réserve apparente, un être passionné. En outre, réfléchit-il, c'est peut-être une policière et une experte en judo, mais elle a également un grain de beauté sur le sein droit.

Après cette pensée réconfortante, Bond reporta toute son attention sur la conversation entre Drax et Walter, sans plus s'efforcer de faire des avances à la jeune femme.

Le dîner prit fin à neuf heures.



— Maintenant, nous allons vous présenter le *Vise-Lune*, dit Drax, en se levant brusquement de table. Walter va nous accompagner. Il a beaucoup à faire. Venez, mon cher Bond.

Sans un mot à l'adresse de Krebs ou de la jeune femme, il quitta la pièce, suivi de Bond et de Walter.

Ils sortirent de la maison et s'engagèrent sur le ciment, dans la direction de la forme qui se dessinait en bordure de la falaise. La lune s'était levée et éclairait faiblement la grosse et lourde coupole.

A une centaine de mètres de l'emplacement, Drax s'arrêta.

— Je vais vous expliquer la topographie des lieux, dit-il. Walter, passez devant. On doit vous attendre pour vérifier les ailerons. Et ne vous tourmentez pas, cher ami. Les gens qui ont fabriqué nos alliages connaissent leur boulot. Bon. (Il se tourna vers Bond et fit un geste dans la direction de la coupole d'un blanc laiteux.) C'est là-dedans que se trouve la fusée. Ce que vous voyez là, c'est en quelque sorte le couvercle d'un vaste puits, de treize mètres environ de profondeur, qu'on a creusé dans la craie. Les deux moitiés de la coupole se séparent sous l'effet d'un mécanisme hydraulique et se rabattent sans faire saillie. Si elle était ouverte en ce moment, vous verriez tout juste le nez de la fusée dépasser au-dessus du mur. Là-bas (il montra du doigt une silhouette carrée, à peine perceptible, dans la direction de Deal), c'est le poste de mise à feu. Un blockhaus en ciment. Rempli de radars... Radar Doppler, ultra-rapide, et radar de repérage, par exemple. Les renseignements sont fournis à ces appareils par vingt faisceaux télémétriques disposés dans le nez de la fusée. Il y a également dans le blockhaus un grand écran de télévision qui permet d'observer le comportement de la fusée dans son puits de lancement après le déclenchement des pompes. Un autre appareil de télévision est réglé pour suivre le début de l'ascension. Tout contre le blockhaus, se trouve une grue qui surplombe la falaise. On a amené quantité de matériel par la mer, et c'est avec la grue qu'on l'a hissé jusqu'ici. Ce ronflement que vous entendez provient de la centrale qui se trouve par là. (Il montra vaguement la direction de Douvres.) Les logements des hommes et la maison sont protégés par le mur contre la déflagration, mais lorsque nous procéderons au lancement, il n'y aura personne dans un rayon de deux kilomètres, à l'exception des spécialistes du ministère et de l'équipe de la B.B.C., qui se tiendront dans le blockhaus. J'espère qu'il résistera au choc. Walter prétend que l'emplacement de la fusée, et même toute une partie de l'aire cimentée, fondront sous l'effet de la chaleur. C'est à peu près tout. Vous n'avez pas besoin d'en savoir davantage avant que nous descendions. Suivez-moi.

Bond remarqua de nouveau son ton autoritaire, un peu rogue. Au clair de lune, il suivit Drax en silence, devant le mur qui portait la coupole.

Une ampoule nue, rouge, brillait au-dessus d'une porte d'acier blindé. Elle éclairait une pancarte qui annonçait, en anglais et en allemand :

*Danger de mort.*

*Défense d'entrer quand la lampe rouge est allumée.*

*Sonnez et attendez.*

Drax appuya sur un bouton, au-dessus de la pancarte. Une sonnerie d'alarme, assourdie, retentit.

— Il peut y avoir quelqu'un qui travaille au chalumeau oxhydrique, ou se livre à toute autre opération délicate, expliqua-t-il. Une seconde d'inattention à l'entrée de quelqu'un, et cela suffit à causer une bourde onéreuse. Tout le monde dépose les outils quand la sonnette retentit et on ne recommence à travailler que lorsqu'on sait de quoi il s'agit. (Drax s'écarta de la porte et montra une grille d'un mètre quatre-vingt-cinq de large, immédiatement au-dessous du sommet du mur). Les conduits d'aération, expliqua-t-il. L'atmosphère intérieure est climatisée à vingt-cinq degrés.

La porte fut ouverte par un gardien qui tenait une matraque à la main et portait un revolver au côté. Bond suivit Drax dans une petite antichambre où il n'y avait qu'un banc et une rangée de pantoufles de feutre.

— Il est nécessaire de mettre des pantoufles, dit Drax en s'asseyant et en se déchaussant. Autrement, on pourrait glisser et heurter quelqu'un. Laissez également votre veston. Vingt-cinq degrés, ça fait chaud.

— Non, merci, dit Bond en pensant au Beretta qu'il portait sous l'aisselle. En fait, je n'ai pas très chaud.

Bond, qui avait un peu l'impression de visiter une salle d'opérations, suivit Drax. Ils franchirent une porte aboutissant à une passerelle en fer, sous l'éclat de nombreux projecteurs qui forcèrent Bond à porter la main devant ses yeux, tandis qu'il se cramponnait au garde-fou devant lui.

Quand il baissa le bras, il contempla une scène d'une telle splendeur qu'il en resta bouche bée quelques minutes, les yeux éblouis par la

beauté terrifiante de l'arme la plus puissante du monde.

## CHAPITRE XII

Bond avait l'impression de se trouver à l'intérieur du tube poli d'un énorme canon. Du sol, treize mètres plus bas, s'élevait une muraille circulaire de métal poli au sommet de laquelle Drax et lui se trouvaient accrochés comme des mouches. Au milieu du puits, qui avait près d'une dizaine de mètres de diamètre, se dressait une sorte de crayon de chrome étincelant dont la pointe, aiguë comme une aiguille, semblait effleurer la coupole à six ou sept mètres au-dessus de leur tête.

Le projectile miroitant reposait sur un cône tronqué d'acier évidé qui s'élevait du sol entre les pointes de trois ailerons en delta, au profil net, qui paraissaient aussi tranchants que des scalpels de chirurgien. Rien d'autre ne troublait l'éclat soyeux des seize mètres cinquante d'acier chromé bien poli, à l'exception des poutrelles arachnéennes de deux légers ponts volants qui, partant des murs, enserraient la taille de la fusée entre d'épais tampons de mousse de caoutchouc.

A la hauteur des ponts volants, de petites portes d'accès étaient ouvertes dans la coque de la fusée ; baissant les yeux, Bond vit un homme sortir par une de ces ouvertures et refermer la porte derrière lui, de sa main gantée. L'homme s'avança prudemment, sur l'étroite passerelle jusqu'à la muraille, et tourna un volant. Il y eut un gémissement aigu de machinerie. Le pont roulant se replia sur lui-même à la façon d'un télescope. Puis, il se déploya de nouveau pour saisir la fusée, trois mètres plus bas. L'opérateur traversa de nouveau la passerelle, ouvrit une autre petite porte et disparut à l'intérieur de la fusée.

— Il doit sans doute vérifier le dispositif d'alimentation en carburant par les réservoirs arrière, dit Drax. Ce sont des réservoirs en charge. Une conception tout à fait ingénieuse. Que pensez-vous de la fusée ?

L'air extasié de Bond paraissait faire grand plaisir à Drax.

— C'est une des plus belles choses que j'aie jamais vues, affirma Bond.

Il était facile de parler. Il n'y avait guère de bruit dans le grand puits d'acier et la voix des hommes réunis sous la tuyère de la fusée leur

parvenait à peine en un murmure.

Drax leva le bras.

— Le cône supérieur, expliqua-t-il. Pour l'instant, c'est un cône d'essai. Bourré d'instruments. Télémètres et autres. Ensuite, les gyroscopes juste en face de nous, ici. Et puis, en majeure partie, des réservoirs de carburant jusqu'aux turbines, près de la queue. L'énergie leur est fournie par la vapeur surchauffée obtenue en décomposant de l'oxyde d'hydrogène. Le carburant, fluorine et hydrogène (il lança un coup d'oeil à Bond) — à propos, ça, c'est ultra-secret —, descend par gravité dans les conduits d'alimentation et s'enflamme dès qu'il est injecté dans le moteur. C'est une sorte d'explosion dirigée qui projette la fusée dans l'atmosphère. Le plancher d'acier que vous voyez sous la queue s'écarte en glissant. Au-dessous, on a creusé un grand puits d'échappement qui s'ouvre à la base de la falaise. Vous le verrez demain. On dirait une grande caverne. L'autre jour, nous avons fait un essai statique, et la craie a fondu, pour s'écouler dans la mer, comme de l'eau. J'espère que nous ne brûlerons pas entièrement nos fameuses falaises blanches quand on fera l'essai définitif. Voulez-vous venir voir les ateliers ?

Bond suivit silencieusement Drax, et descendit l'abrupte échelle d'acier qui s'incurvait contre la paroi. Il éprouvait de l'admiration et presque de la vénération envers cet homme et son oeuvre majestueuse. Comment avait-il pu se laisser influencer par la conduite puérile de Drax à la table de jeu ? Les hommes les plus éminents ont aussi leurs faiblesses. Qui donc, songea Bond, ne transpirerait pas et ne se rongerait pas les ongles pour mener à bien une tentative aussi hardie, dont l'enjeu est si considérable ?

Quand ils parvinrent au plancher d'acier du puits, Drax s'immobilisa et leva les yeux. Bond en fit autant. Sous cet angle, ils avaient l'impression de contempler un doigt de lumière mince et rectiligne qui s'élevait jusqu'au firmament éblouissant des projecteurs, un doigt de lumière qui n'était pas d'un blanc pur, mais satiné comme de la nacre. Des scintillements rouges provenaient des réservoirs écarlates d'un extincteur d'incendie gigantesque, posé près d'eux. La lance de cet extincteur était braquée vers la base de la fusée par un homme vêtu d'une combinaison en amiante. On apercevait aussi une tache violette provenant d'une ampoule qui éclairait un tableau de bord placé contre la paroi, lequel commandait le fonctionnement du couvercle d'acier du puits d'échappement. Enfin, une faible lueur d'émeraude émanait d'une lampe à abat-jour, au-dessus d'une table en bois blanc, où un homme notait les chiffres que lui communiquait le groupe rassemblé juste sous la queue du *Vise-Lune*.

A contempler cette colonne aux tons pastels, si incroyablement mince et gracieuse, il semblait impossible qu'un objet aussi délicat pût supporter les pressions qui lui seraient appliquées le vendredi suivant : le flux tonitruant de la plus forte explosion dirigée qu'on eût encore jamais tentée ; l'impact de la barrière du son ; les pressions inconnues de l'atmosphère à vingt-cinq mille kilomètres à l'heure ; le choc terrible du retour à l'atmosphère terrestre, après une ascension à mille cinq cents kilomètres...

Drax parut deviner ses pensées.

— Ce sera comme si on commettait un meurtre, dit-il. (Alors, chose curieuse, il éclata d'un rire strident). Walter, cria-t-il en se tournant vers le groupe, venez ici. (Walter s'approcha). Walter, je disais à notre ami, le commandant, que, lorsque nous lancerions le *Vise-Lune*, ce serait comme si on commettait un meurtre.

Bond ne fut pas surpris de voir l'expression incrédule et intriguée qui se peignit sur le visage du docteur.

— Le meurtre d'un enfant, fit Drax avec mauvaise humeur. De notre enfant. (Il montra la fusée). Allons, réveillez-vous, réveillez-vous ! Qu'est-ce qui vous prend ?

Le visage de Walter s'illumina. Il esquissa un sourire réfrigérant pour montrer qu'il avait compris la comparaison.

— Un meurtre, oui, c'est bien cela. Ha ! ha ! Maintenant, Sir Hugo, que je vous dise. Les plaques de graphite du conduit d'échappement. Est-ce que les gens du ministère sont tout à fait satisfaits de leur point de fusion ? N'ont-ils pas l'impression que...

Sans cesser de parler, Walter entraîna Drax sous la queue de la fusée. Bond les suivit.

Dix hommes se tournèrent vers eux. Drax présenta Bond d'un geste de la main :

— Le commandant Bond, dit-il, notre nouvel officier de sécurité.

Le groupe regarda silencieusement Bond. Il n'y eut pas de mouvement

d'accueil, et les dix paires d'yeux ne manifestèrent pas la moindre curiosité.

— Voyons, qu'est-ce que c'est que cette histoire de graphite ?...

Le groupe se referma autour de Drax et de Walter, laissant Bond à

l'écart.

Il n'était nullement surpris de la froideur de cette réception. Il comprenait l'attitude de ces techniciens sélectionnés qui, après avoir vécu pendant des mois dans les plus hautes sphères de l'astronautique, se trouvaient maintenant à la veille de l'épreuve finale. Et pourtant, se dit-il, ceux qui, parmi eux, étaient innocents devaient savoir que Bond avait, lui aussi, sa propre tâche à accomplir, une tâche d'importance vitale pour la réussite de cette tentative. Peut-être qu'en ce moment même, l'une de ces paires d'yeux froids dissimulait un ennemi qui se réjouissait à la pensée que le graphite dont Walter paraissait se méfier était vraiment insuffisant...

Bond se promenait d'un air détaché à l'intérieur du triangle formé par les pointes des trois ailerons qui reposaient dans des cavités caoutchoutées du plancher d'acier. Il s'intéressait à tout ce qui l'entourait, mais, de temps à autre, il examinait le groupe d'hommes à un autre point de vue.

A l'exception de Drax, ils arboraient tous la même combinaison collante en nylon, avec des fermetures Éclair en plastique. Il n'y avait sur eux rien de métallique et aucun d'eux ne portait de lunettes. Comme Walter et Krebs, ils avaient tous le crâne tondu, « probablement pour éviter qu'un cheveu tombe dans le mécanisme », se dit Bond. Et pourtant — Bond en fut frappé comme de la caractéristique la plus bizarre de l'équipe —, ils portaient tous des moustaches extrêmement fournies qu'ils entretenaient avec le plus grand soin. Il y en avait de toutes les formes et de toutes les nuances : blondes, poivre et sel, noires ; en guidon de course, à la gauloise, en crocs, à la Chariot... Chaque visage était nanti de son propre insigne poilu dont le plus beau, l'exubérante moustache rousse de Drax, resplendissait comme l'insigne officiel de leur chef suprême.

« Pourquoi diable, se demanda Bond, tous les hommes qui travaillent ici portent-ils la moustache ? » Il n'avait jamais aimé les moustaches, mais, avec tous ces crânes passés au papier de verre, cela faisait un ensemble presque obscène.

A part ça, rien de bien remarquable ; les hommes étaient de taille moyenne et tous plutôt minces... « Sans doute en raison des exigences de leur travail », pensa Bond. Il fallait de l'agilité sur les passerelles volantes et de la minceur pour se faufiler dans les sas exigus et les compartiments minuscules de la fusée. Leurs mains paraissaient calmes et d'une propreté absolue et leurs pieds, chaussés de feutre, ne bronchaient pas, tant ils étaient attentifs. « Une cinquantaine d'hommes », songea-t-il. Puis il se rappela qu'ils n'étaient plus que

quarante-neuf. Un de ces robots s'était fait sauter le caisson. Et toutes ses pensées secrètes ne s'étaient traduites, en définitive, que par sa passion pour une femme et par un : « Heil Hitler ! » « Me tromperais-je beaucoup, se demandait Bond, en supposant que — toute question de *Vise-Lune* mise à part — c'étaient aussi les mêmes pensées qui prévalaient sous les quarante-neuf autres crânes ? »

— C'est un ordre, docteur Walter ! (La voix de Drax, pleine de colère contenue, vint rompre le cours des pensées de Bond qui tâta du doigt le bord d'attaque acéré d'un des ailerons en columbite). Remettez-vous au travail. Nous avons perdu assez de temps.

Les hommes se hâtèrent d'aller reprendre de côté et d'autre leurs occupations, et Drax revint près de Bond, laissant Walter dans une attitude hésitante au-dessous de la tuyère de la fusée.

Le visage de Drax était sombre.

— Quel espèce d'idiot ! Il faut toujours qu'il voie partout des difficultés, marmonna-t-il. Venez dans mon bureau. Je vais vous montrer le plan de vol ; ensuite, nous pourrons aller nous coucher.

Bond le suivit. Drax fit tourner une petite poignée insérée dans la paroi d'acier, et une porte étroite s'ouvrit avec un léger sifflement. A un mètre à l'intérieur se trouvait une seconde porte d'acier. Bond remarqua qu'elles étaient, l'une et l'autre, bordées de caoutchouc. Un sas étanche. Avant de refermer la porte extérieure, Drax s'arrêta sur le seuil et montra, tout au long de la paroi circulaire, quantité de petites poignées plates, peu visibles.

— Les ateliers, dit-il, les monteurs-électriciens, les dynamos, le ravitaillement en carburant, les toilettes, les approvisionnements... (Il montra la porte voisine.) Et, ici, la pièce de ma secrétaire.

Il referma la porte extérieure avant d'ouvrir la seconde et pénétra dans son bureau.

C'était une pièce sévère, peinte en gris pâle, meublée d'une vaste table et de plusieurs chaises en tubes métalliques garnis de toile bleu foncé. Le plancher était couvert d'un tapis gris. Il y avait deux classeurs verts et un grand récepteur radio en métal. Une porte entrouverte laissait voir le coin d'une salle de bains carrelée. Le bureau faisait face à un large mur blanc qui paraissait fait d'un verre opaque. Drax s'approcha du mur et abaissa deux commutateurs placés à l'extrême droite. Le mur tout entier s'illumina et Bond vit deux cartes d'environ deux mètres carrées chacune, dessinées sur la partie postérieure de la vitre.



La carte de gauche montrait la partie est de l'Angleterre, de Portsmouth à Hull, ainsi que les eaux avoisinantes, entre le cinquantième et le cinquante-cinquième parallèle. Du point rouge voisin de Douvres, qui marquait l'emplacement du *Vise-Lune*, des arcs de cercle concentriques indiquaient les portées, à intervalles de quinze kilomètres. A un point situé à cent trente kilomètres du point de départ, entre les îles de la Frise et Hull, un losange rouge était dessiné au milieu de la mer.

Drax montra du doigt les tableaux de chiffres serrés et les colonnes de relevés qui emplissaient la partie droite de la carte.

— Vitesse des vents, pression atmosphérique, point fixe pour le réglage des gyroscopes, dit-il. Tout cela est calculé en prenant comme constantes la vitesse de la fusée et sa portée. Le ministère de l'Air nous communique chaque jour les données météorologiques, et nous recevons des renseignements sur les couches supérieures de l'atmosphère, chaque fois qu'un avion à réaction de la R.A.F. peut y monter. Quand il a atteint son altitude maximum, il lâche des ballons à l'hélium, qui montent encore plus haut. L'atmosphère terrestre a une épaisseur d'à peu près quatre-vingts kilomètres. Mais après les trente premiers, la densité est si faible qu'elle n'a pour ainsi dire plus d'effet sur le *Vise-Lune*. L'engin continue à monter comme s'il était dans le vide: La difficulté consiste à franchir les trente premiers kilomètres. Quant à l'attraction terrestre, c'est un autre problème. Walter vous expliquera tout cela, si cela vous intéresse. Nous recevrons des renseignements météorologiques ininterrompus pendant les dernières heures, vendredi. Et nous réglerons les gyroscopes juste avant l'envol. En attendant, c'est Miss Brand qui fait la synthèse des données tous les matins et qui tient un tableau des réglages gyroscopiques au cas où nous en aurions besoin.

Drax désigna la seconde carte. C'était un diagramme représentant l'ellipse de la trajectoire de la fusée, du point de lancement jusqu'au but. Il portait également des colonnes de chiffres.

— La vitesse de la Terre et son effet sur la trajectoire, expliqua Drax. La Terre continuera à tourner vers l'est pendant que la fusée volera. Nous devons combiner ce facteur avec les chiffres de l'autre carte. C'est une histoire compliquée. Heureusement, vous n'êtes pas obligé de comprendre. Faites confiance à Miss Brand. Et maintenant (il éteignit les lumières et le mur redevint opaque), avez-vous des questions spéciales concernant votre travail ? Vous n'aurez pas beaucoup à faire. Vous avez pu voir que le terrain est déjà bourré de personnel de sécurité. Le ministère y a tenu énormément, dès le début.

— Tout me paraît parfait, déclara Bond. (Il examina le visage de Drax dont l'œil valide le jugeait.) Pensez-vous qu'il y ait eu une intrigue entre votre secrétaire et le commandant Talion ? demanda-t-il.

C'était une question qui s'imposait, autant la régler immédiatement.

— C'est possible, dit Drax d'un ton naturel. Jolie fille. Ils étaient souvent ensemble, ici. En tout cas, il paraît que Bartsch l'avait dans la peau.

— On m'a dit que Bartsch avait salué et crié : « Heil Hitler ! » avant de se tirer une balle dans la bouche, dit Bond.

— C'est ce qu'on m'a raconté également, fit Drax sans s'émouvoir. Et alors ? "

— Pourquoi tous vos hommes portent-ils la moustache ? demanda Bond, sans répondre.

Il eut de nouveau l'impression que sa question contrariait Drax.

Ce dernier lâcha un de ses éclats de rire strident.

— C'est une idée à moi, expliqua-t-il. Il est difficile de les reconnaître, avec leur combinaison blanche et leur crâne rasé. Alors, je leur ai dit à tous de se laisser pousser la moustache. Pour eux, c'est devenu un véritable fétiche. Comme dans la R.A.F., pendant la guerre. Vous y trouvez à redire ?

— Bien sûr que non. C'est assez surprenant au début. Moi, j'aurais pensé que de grands numéros sur leurs combinaisons, avec une couleur différente pour chaque équipe, auraient pu rendre encore plus de service.

— Eh bien ! dit Drax, en se tournant vers la porte, comme pour mettre fin à la conversation, moi, j'ai opté pour les moustaches.

## CHAPITRE XIII

Le mercredi matin, Bond s'éveilla de bonne heure dans le lit du mort. Il avait peu dormi. Drax ne lui avait plus adressé la parole pendant qu'ils regagnaient la maison et, au pied de l'escalier, il lui avait souhaité : « Bonne nuit » d'un ton sec. Bond avait longé le couloir jusqu'à un

endroit où se répandait de la lumière par une porte ouverte. Il avait trouvé ses affaires disposées en bon ordre dans une chambre confortable. La pièce était meublée avec autant de goût et de luxe que le rez-de-chaussée. Il y avait des biscuits et une bouteille d'eau de Vichy sur la table de chevet.

Il ne restait pas trace du précédent occupant, sauf un étui de cuir renfermant des jumelles sur la table de toilette et un classeur en métal, fermé à clé. Bond s'y connaissait en classeurs. Il l'inclina contre le mur, tâtonna au-dessous et découvrit l'extrémité de la barre de blocage qui dépasse lorsqu'on ferme le tiroir supérieur. Une pression vers le haut ouvrit les tiroirs un à un et il reposa doucement le bord du meuble sur le plancher, en réfléchissant que le commandant Talion n'aurait pas pu se maintenir bien longtemps dans le Service secret.

Le premier tiroir renfermait des cartes de l'établissement et de ses environs, ainsi que des planches des bâtiments existants et la carte marine numéro mille huit cent quatre-vingt-quinze du détroit du Pas de Calais, établie par l'amirauté. Bond posa les documents sur le lit et les examina minutieusement, un à un. Il y avait un peu de cendre de cigarette dans les plis de la carte marine.

Bond prit sa trousse à outils — une mallette de cuir carrée posée près de la table. Il examina les chiffres du cadenas et, sûr qu'on n'y avait pas louché, les amena à la combinaison voulue. La trousse était garnie d'instruments et d'appareils de toutes sortes. Bond choisit un pulvérisateur pour poudre à empreintes et une grande loupe. Il souffla la fine poudre grise, carré par carré, sur toute la surface de la carte. Une nuée d'empreintes se révéla. En les examinant à la loupe, il vit qu'elles appartenaient à deux personnes différentes. Il isola les deux jeux les plus nets, prit dans sa mallette un Leica avec un flash et les photographia. Il étudia ensuite soigneusement à la loupe deux sillons minuscules que la poudre avait rendus apparents dans le papier.

On eût dit deux lignes tracées à partir de la côte de façon à se couper pour indiquer une position en mer. C'était un recouplement très serré ; les deux lignes paraissaient tracées à partir de la maison où se trouvait Bond. I n fait, songea-t-il, elles auraient pu indiquer la position d'un objet sur la mer, observé des deux ailes opposées de la maison.

Les deux lignes n'avaient pas été tracées au crayon, mais, sans doute pour qu'on ne les remarquât point, avec un stylet qui avait à peine creusé le papier.

A l'endroit où elles se rencontraient, on distinguait la trace d'un point d'interrogation. Il correspondait à la limite des douze brasses de fond, à une cinquantaine de mètres de la falaise, sur une ligne droite allant de la maison au bateau-phare de South Goodwin.

La carte ne fournissait pas d'autres renseignements. Bond regarda l'heure. Une heure moins vingt. Il entendit des pas lointains dans le couloir ci le bruit d'un commutateur<sup>1</sup>. D'instinct, il se leva et éteignit doucement les lumières de sa chambre, en ne laissant que la faible lampe de chevet.

Il perçut alors les pas lourds de Drax qui montait les marches. Puis un nouveau déclic, et enfin le silence. Bond se représentait le gros visage hirsute tourné vers le couloir, aux écoutes, aux aguets. Puis il y eut un craquement et le bruit d'une porte qu'on ouvre et qu'on referme doucement. Bond attendit, imaginant les mouvements de l'homme qui se préparait à se coucher. Le bruit étouffé d'une fenêtre qu'on ouvre et le coup de trompette d'un nez qu'on mouche lui parvinrent. Puis de nouveau le silence.

Bond accorda encore cinq minutes à Drax, puis se rendit au classeur et tira précautionneusement les autres tiroirs. Il n'y avait rien dans le second et le troisième, mais celui du bas était bourré de dossiers rangés par ordre alphabétique. C'étaient ceux de tous les hommes travaillant dans l'établissement. Bond prit le compartiment A, puis alla s'allonger et se mit à lire.

Pour chaque cas, la formule était la même : le nom, l'adresse, la date de naissance, le signalement, les marques particulières, la profession ou le métier depuis la guerre, les renseignements militaires et politiques, les sympathies actuelles, le casier judiciaire, l'état de santé, la liste des parents. Certains collaborateurs avaient des femmes et des enfants, et leurs dossiers contenaient des renseignements les concernant, ainsi que la photographie de l'intéressé, de face et de profil, et les empreintes digitales pour les deux mains.

Deux heures plus tard, après avoir fumé dix cigarettes, il avait parcouru tous les dossiers et y avait découvert deux éléments d'intérêt général. Tout d'abord, chacun des cinquante hommes paraissait avoir mené une vie sans reproche, sans la moindre tache d'ordre politique ou criminel. C'était si peu probable qu'il résolut de soumettre chaque dossier au service « D » pour vérification approfondie, à la première occasion.

Ensuite, aucun des visages photographiés ne portait la moustache. En dépit de l'explication de Drax, cela fit naître un second point d'interrogation dans l'esprit de Bond.

Il se leva pour arranger tous les dossiers, sauf la carte de l'amirauté et l'un des dossiers qu'il rangea dans sa mallette de cuir. Il brouilla la combinaison et repoussa la mallette sous son lit, juste sous son oreiller, contre le mur. Puis il fit tranquillement sa toilette dans la salle de bains voisine et ouvrit doucement la fenêtre.

La lune brillait encore : comme elle avait dû briller, songea-t-il, lorsque, sans doute alerté par un bruit bizarre. Talion s'était hissé sur le toit, peut-être deux nuits auparavant, et avait aperçu au large ce qui l'avait intrigué. Il devait avoir ses jumelles, et Bond, à cette idée, retourna les prendre. C'étaient des jumelles allemandes puissantes, butin de guerre sans doute. L'indication 7 x 50 portée dessus donna à penser à Bond qu'il s'agissait de jumelles de nuit. Ensuite, le méticuleux Talion avait dû se rendre tout doucement (mais peut-être pas assez ?) à l'autre bout du toit et porter ses jumelles aux yeux, pour évaluer la distance entre le bord de la falaise et l'objectif en mer, puis de l'objectif au bateau-phare de Goodwin. Ensuite, il avait dû revenir par le même chemin et rentrer sans bruit dans sa chambre.

Bond s'imaginait Talion refermant sa porte soigneusement à clé, pour la première fois peut-être depuis qu'il habitait là ; il le voyait s'approcher du classeur, y prendre la carte qu'il avait à peine regardée jusque-là et y porter doucement les lignes de son relèvement approximatif. Peut-être les avait-il contemplées longuement avant d'ajouter, à côté, ce minuscule point d'interrogation.

Et quel était cet objectif inconnu ? Impossible de le dire. Un bateau ? Une lumière ? Un bruit ?

Peu importe ce que c'était. En tout cas, Talion n'avait pas dû s'en rendre compte. Or, quelqu'un l'avait entendu. Quelqu'un avait deviné que Talion avait vu l'objectif en question et avait attendu qu'il quittât sa chambre le lendemain matin. Puis, cet homme avait pénétré dans la chambre et l'avait fouillée. La carte ne lui avait probablement rien

révéle, mais il avait vu les jumelles de nuit près de la fenêtre.

Cela avait suffi. Le soir même, Talion était tué.

Bond essaya de freiner ses pensées. Il allait trop vite et échafaudait toute une hypothèse sur les indices les plus fragiles. C'était Bartsch qui avait tué Talion, mais ce n'était pas Bartsch qui avait entendu le bruit et qui avait laissé ses empreintes sur la carte. Ce n'était pas Bartsch dont Bond venait de ranger le dossier dans sa mallette de cuir.

Cet homme, c'était l'obséquieux aide de camp Krebs, c'étaient ses empreintes qui figuraient sur la carte. Bond avait comparé, pendant un quart d'heure, les impressions laissées sur la carte avec les empreintes qui figuraient au dossier de Krebs. Mais pourquoi imaginer que Krebs avait entendu un bruit ou que, si c'était exact, il était ensuite intervenu ? Eh bien ! pour commencer, il avait une tête d'espion et les yeux d'un cambrioleur de bas étage. Et ses empreintes avaient clairement été déposées sur la carte marine que Talion venait de cocher. Les empreintes de Krebs recouvraient celles de Talion en plusieurs points.

Toutefois, comment Krebs aurait-il pu être impliqué dans l'affaire, puisqu'il était continuellement sous la surveillance de Drax ? Puisqu'il était son homme de confiance ?

Bond frissonna. Il se rendit soudain compte qu'il était planté depuis un long moment devant la fenêtre ouverte et qu'il était temps de dormir.

Avant de se coucher, il prit son Beretta à crosse évidée et le glissa sous son oreiller. Pour se défendre contre qui ? Bond ne le savait pas, mais il avait la nette intuition qu'il y avait du danger. En réalité, il savait que ce sentiment se fondait sur une quantité d'impressions infimes éprouvées au cours des dernières vingt-quatre heures ; l'énigme de Drax ; le « Heil Hitler ! » de Bartsch ; la bizarrerie des moustaches ; les cinquante dignes Allemands ; la carte, les jumelles de nuit ; Krebs.

Il devait tout d'abord faire part de ses soupçons à Vallance. Puis examiner le cas de Krebs. Ensuite, s'occuper de la protection du *Vise-Lune*

du côté de la mer, par exemple. Et, enfin, entrer en relations avec Miss Illand et se mettre d'accord avec elle sur un plan pour les deux jours à venir. Il n'y avait plus beaucoup de temps à perdre.

Tout en faisant un effort pour s'endormir, Bond se grava dans l'esprit le chiffre sept d'un cadran, confiant aux cellules subconscientes

de sa mémoire le soin de l'éveiller. Il voulait sortir pour téléphoner à Vallance le plus tôt possible. Si ses initiatives devaient éveiller les soupçons, il n'y avait pas lieu de s'inquiéter. L'un de ses objectifs consistait à attirer dans son orbite les mêmes forces qui s'étaient intéressées à Talion, car il se sentait raisonnablement sûr d'au moins une chose : le commandant Talion n'avait pas été tué parce qu'il était amoureux de Gala Brand.

Il ne manqua pas de s'éveiller ponctuellement à sept heures. Il se contraignit aussitôt à se lever et à prendre un bain froid. Il se rase, se gargarisa avec une eau acidulée, puis, vêtu d'un vieux costume à pied de poule noir et blanc, d'une chemise en coton bleu foncé avec une cravate noire en tricot, il longea sans bruit le couloir jusqu'en haut de l'escalier, sa malette à la main.

Il trouva le garage derrière la maison ; le moteur de la Bentley répondit au premier appel du démarreur. Il roula lentement sur l'aire cimentée, sous le regard indifférent des fenêtres aux rideaux tirés, et s'arrêta en bordure des arbres, en laissant le moteur tourner au ralenti. Il regarda de nouveau la maison, ce qui confirma son hypothèse qu'un homme debout, sur le toit, pourrait voir, par-dessus le mur de protection, le haut de la falaise avec la mer derrière.

Il n'y avait pas le moindre signe de vie autour de la coupole du *Vise-Lune*. En mer, dans le brouillard matinal qui promettait une chaude journée, le feu de South Goodwin se distinguait à peine.

Toutes les trente secondes, le phare lançait sa plainte dans le brouillard, une double note prolongée de trompette, sur une intonation descendante. Il se demandait comment les sept hommes de l'équipage du bateau-phare pouvaient supporter ce bruit, en bouffant leur porc aux haricots.

Il se promit d'essayer de savoir si ces sept hommes avaient vu ou entendu la chose que Talion avait marquée sur la carte, puis il franchit rapidement le poste de garde.

A Douvres, Bond s'arrêta au café Royal, restaurant modeste, à la cuisine simple mais plaisante, qu'il connaissait de longue date.

Il déjeuna rapidement de poisson et d'oeufs. Puis il se rendit au poste de police et passa un appel à Vallance par le standard de Scotland Yard. Vallance était chez lui, en train de déjeuner. Il écouta sans rien dire l'exposé prudent que lui fit Bond, mais il exprima sa surprise que ce dernier n'eût pas encore trouvé l'occasion de prendre contact avec Gala Brand.

— C'est une fille intelligente, dit-il ; si M. K. complotait quelque chose, elle a sûrement une idée à ce sujet. Et si T. a entendu un bruit dimanche soir, elle l'aura peut-être entendu également. Je dois reconnaître toutefois qu'elle n'en a absolument pas parlé.

Bond ne dit rien de l'accueil qu'elle lui avait réservé.

— Je lui parlerai dans la matinée, dit-il ; je vous envoie aussi la carte et le film du Leica pour que vous y jetiez un coup d'œil. Je vais les remettre à l'inspecteur. Une de ses patrouilles routières pourra peut-être vous les porter. A propos, d'où T. a-t-il téléphoné, lorsqu'il a parlé à son patron, lundi ?

— Je vais faire des recherches et je vous en informerai, dit Vallance. Et je demanderai à Trinity House de voir si les gardiens du bateau-phare et les garde-côtes savent quelque chose. Rien d'autre ?

— Non, dit Bond.

La ligne téléphonique passait par trop de standards. Il en aurait peut-être dit davantage s'il avait eu affaire à « M », mais il lui parut ridicule de parler à Vallance des moustaches et de l'impression de danger qu'il avait éprouvée pendant la nuit, impression qui s'était d'ailleurs dissipée avec le jour. Ces policiers voulaient des faits tangibles. Ils réussissaient mieux à trouver la solution des crimes qu'à les prévenir.

— Non, c'est tout, dit-il.

Puis il raccrocha.

Il se sentait un peu plus allègre après son excellent déjeuner. Il lut *Y Express* et le *Times*, où il ne trouva qu'un sec compte rendu de l'enquête sur la mort de Talion. *L'Express* avait publié en bonne page la photo de la jeune fille, et Bond fut amusé de voir combien la photo fournie par Vallance était vague au point de vue ressemblance. Il se dit qu'il fallait absolument essayer de travailler avec elle. Il lui ferait totalement confiance, qu'elle se montrât accueillante ou non. Peut-être avait-elle également des intuitions et des soupçons, mais si confus qu'elle préférerait les garder pour elle seule.

Sur ces entrefaites, Bond reprit sa voiture et se hâta de regagner la base de lancement.



## CHAPITRE XIV

Une demi-heure plus tôt, Gala Brand avait éteint sa cigarette et bu le reste de son café, puis elle était sortie de sa chambre pour se rendre sur le chantier. Elle faisait vraiment très secrétaire particulière, avec son corsage blanc et sa jupe plissée bleu marine.

A huit heures trente exactement, elle était dans son bureau. Il y avait, sur sa table, une liasse de messages du ministère de l'Air, et son premier geste fut de transcrire le résumé de leur contenu sur une carte météorologique, puis de franchir la porte de communication donnant dans le bureau de Drax pour accrocher la carte au tableau installé à côté de la paroi de verre opaque. Elle abaissa ensuite le commutateur qui éclairait la carte murale, fit quelques calculs, en se basant sur les colonnes de chiffres éclairés, et nota les résultats sur le diagramme qu'elle venait d'établir.

Elle se livrait à cette besogne tous les jours en tablant sur les données du ministère de l'Air qui devenaient de plus en plus précises, au fur et à mesure que l'heure des essais approchait. Elle le faisait depuis que l'on avait entamé la construction de la fusée à l'intérieur. Elle en avait si bien pris l'habitude qu'elle gardait à présent en mémoire les réglages Kyroscopiques applicables à la plupart des variations météorologiques aux diverses altitudes.

Elle s'irritait donc d'autant plus que Drax ne parut pas accepter ses chiffres. Chaque jour lorsque, à neuf heures exactement, les sonneries d'alerte retentissaient et qu'il descendait l'escalier de fer pour se rendre dans son bureau, son premier geste était d'appeler l'insupportable docteur Walter. Ils refaisaient ensemble tous les calculs de Gala Brand et en notaient les résultats dans le petit carnet noir que Drax portait toujours dans la poche revolver de son pantalon. Elle savait que c'était une manie sacro-sainte et elle en avait par-dessus la tête de voir Drax s'y livrer, par un trou discret qu'elle avait percé dans la cloison, de façon à pouvoir faire parvenir à Vallance un rapport hebdomadaire sur les visiteurs de Drax. Elle s'en irritait pour deux raisons. Cela signifiait que Drax n'avait pas confiance dans ses chiffres, et cela lui ôtait toute chance de jouer un rôle, si modeste fût-il, dans le lancement de la fusée.

Ses fonctions de secrétaire particulière de Drax étaient d'une insupportable monotonie. Tous les jours, le ministère faisait suivre à

Drax le courrier important qui lui était adressé à Londres. Ce matin-là, elle avait trouvé la cinquantaine de lettres habituelles sur son bureau. Il y en aurait de trois sortes. Des lettres de quémandeurs, des lettres de fanatiques des fusées et des lettres d'affaires. Drax lui dicterait de courtes réponses à ces dernières, et le reste de la journée se passerait pour elle à taper à la machine et à classer des documents.

Cependant, Drax n'avait jamais contesté l'exactitude des cartes météorologiques qu'elle établissait ou des réglages gyroscopiques qu'elle calculait. Et lorsqu'un jour elle lui avait demandé franchement si ses chiffres étaient exacts, il lui avait répondu avec une sincérité évidente :

— Parfaitement, ma chère. Ils sont fort utiles. Je ne pourrais pas m'en tirer sans cela.

Gala Brand retourna donc dans son bureau personnel et se mit à ouvrir le courrier. Plus que deux plans de vol, pour jeudi et vendredi, puis, d'après ses chiffres ou d'après ceux que Drax gardait dans sa poche, on réglerait définitivement les gyroscopes et on abaisserait la manette dans le poste de mise à feu.

Elle contemplait d'un air absent ses mains et ses ongles. Combien de fois, pendant qu'on l'entraînait au collège de la police, avait-elle été envoyée au milieu des autres élèves, avec l'ordre de ne pas revenir sans un portefeuille, une minaudière, un stylo ou même une montre-bracelet ! Combien de fois la main de son instructeur s'était-elle refermée sur son poignet, tandis qu'il lui disait :

— Voyons, voyons, Miss. Ça ne va pas du tout. On dirait un éléphant qui cherche du sucre dans la poche de son gardien. Essayez encore une fois.

Elle plia et déplia les doigts, puis, ayant pris une décision, elle s'attaqua à la pile de lettres.

Quelques minutes avant neuf heures, les sonneries d'alarme retentirent et elle entendit Drax entrer dans le bureau. Un instant après, il ouvrit les doubles portes et appela Walter. Ensuite, vint le murmure habituel de leurs voix, rendues indistinctes par le doux ronflement des ventilateurs.

Elle disposa les lettres en trois petits tas et, légèrement rassérénée, s'assit, les coudes sur la table, le menton dans la main gauche.

Le commandant Bond. James Bond. Évidemment, un jeune fat comme il y en a tellement dans les services secrets. Il était sans doute capable de tirer juste et de parler des langues étrangères, et il

connaissait un tas de tours qui pouvaient être utiles en pays inconnu. Mais à quoi pouvait-il servir ici, où il n'y avait pas de belles espionnes à courtiser ? Car cela ne faisait aucun doute, c'était un beau garçon. (Gala Brand fouilla automatiquement dans son sac pour y prendre son poudrier. Elle s'examina dans le petit miroir et se repoudra le nez.) Mais il y avait quelque chose de cruel dans sa bouche, et son regard était froid. Avait-il les yeux gris ou bleus ? Elle n'avait pu se le préciser la veille au soir. En tout cas, elle l'avait remis à sa place en lui montrant qu'elle ne se laissait pas impressionner par les jeunes effrontés du Service secret, si séduisants qu'ils pussent paraître. Il y avait des hommes tout aussi bien à la Section spéciale ; mais c'étaient de vrais détectives, pas de ces types sortis de l'imagination de Philipps Oppenheim, avec des voitures rapides, des cigarettes spéciales, ornées d'anneaux dorés, et des étuis à revolver sous le bras. Oh ! oui, elle avait tout de suite repéré qu'il était armé et elle s'en était même assurée en l'effleurant au passage. Enfin, il faudrait tout de même qu'elle fasse semblant de collaborer avec lui, bien qu'elle ne vît pas en quel sens. Puisqu'elle était ici depuis la construction des installations et qu'elle n'avait rien remarqué, qu'est-ce que ce Bond pouvait bien espérer découvrir en deux jours ? Bien sûr, il y avait une ou deux choses qu'elle n'arrivait pas à comprendre. Par exemple, devait-elle lui parler de Krebs ? Le premier point était de s'arranger pour qu'il ne dévoile pas, en se livrant à quelque stupidité, le rôle qu'elle jouait en réalité dans l'établissement. Elle serait donc froide, ferme et très prudente. Ce qui ne voulait pas dire, conclut-elle, quand le vibreur résonna et qu'elle ramassa les lettres et son bloc sténo, qu'elle se sentait incapable d'être gentille. Mais uniquement à sa façon à elle, bien entendu.

Ayant pris sa seconde décision, elle ouvrit la porte de communication et entra dans le bureau de Sir Hugo Drax. Quand elle revint au bout d'une demi-heure, elle trouva Bond installé dans son fauteuil à elle, avec l'almanach de Whitaker ouvert devant lui. Elle pinça les lèvres quand Bond se leva pour lui souhaiter joyeusement le bonjour. Elle fit un bref signe de tête, contourna son bureau et s'assit. Elle repoussa soigneusement le Whitaker, pour le remplacer par ses lettres et son bloc.

— Vous devriez bien avoir un fauteuil de plus pour les visiteurs, observa Bond avec un sourire qu'elle jugea impertinent, et quelque chose de plus drôle à lire que des ouvrages de documentation !

Elle feignit de ne pas avoir entendu et annonça :

— Sir Hugo désire vous parler. J'étais sur le point d'aller voir si vous étiez déjà levé.

— Menteuse ! dit Bond. Vous m'avez entendu partir à sept heures et demie. Et je vous ai vue regarder entre les rideaux !

Elle protesta avec indignation :

— Mais pas du tout. Je n'ai pas fait ça. Pourquoi m'intéresserais-je à une voiture qui passe ?

— Je vous l'ai bien dit que vous aviez entendu la voiture, reprit Bond. (Il profita de son avantage.) Et, soit dit en passant, vous ne devriez pas vous gratter le crâne avec le bout de votre crayon quand vous prenez sous dictée. Ça ne se fait pas du tout quand on est secrétaire particulière.

Bond lança un regard significatif vers la porte de communication. Puis il haussa les épaules.

Gala se sentit quelque peu désarmée. « Diable d'homme ! » songea-t-elle. Elle lui accorda à regret un sourire.

— Oh ! très bien, dit-elle. Allons. Je ne peux pas passer toute la matinée à jouer aux devinettes. Il désire nous voir tous les deux et il n'aime pas qu'on le fasse attendre.

Elle alla ouvrir la porte de communication. Bond la suivit et referma la porte derrière lui.

Drax était en train d'examiner la carte lumineuse. Il se retourna à leur entrée.

— Ah ! vous voilà ! dit-il en lançant à Bond un regard perçant. Je croyais que vous nous aviez abandonnés. Les gardes vont ont signalé sortant à sept heures trente, ce matin.

— J'avais un coup de fil à passer, dit Bond. J'espère n'avoir dérangé personne.

— Il y a un téléphone dans mon studio, dit sèchement Drax. Talion s'en accommodait, lui.

— Ah ! ce pauvre Talion ! dit Bond d'un ton indifférent.

Il y avait, dans la voix de Drax, une nuance autoritaire qu'il détestait particulièrement et qui le poussait, d'instinct, à contrarier cet homme. Cette fois, il avait bien réussi.

Drax lui lança un coup d'œil haineux qu'il chercha à déguiser par un bref ricanement et un haussement d'épaules.

— Ce sera comme vous voudrez, dit-il. Vous avez votre boulot. Du

moment que vous ne bouleversez pas nos petites habitudes. Il faut vous rappeler, ajouta-t-il d'un ton plus calme, que tous les hommes sont nerveux comme des chats pour le moment et que je ne peux pas permettre qu'on les inquiète par des allées et venues mystérieuses. J'espère que vous ne comptez pas leur poser des tas de questions, aujourd'hui. Je préfère ne pas ajouter à leur anxiété. Ils ne se sont pas encore remis du drame de lundi. Miss Brand pourra vous donner tous les renseignements sur eux et je crois que tous leurs dossiers sont dans la chambre de Talion. Est-ce que vous les avez examinés ?

— Je n'ai pas la clé du classeur, assura Bond, d'un ton sincère.

— Excusez-moi. C'est ma faute, dit Drax. (Il s'approcha de son bureau et prit dans un tiroir un petit trousseau de clés qu'il tendit à Bond.) J'aurais dû vous les remettre hier soir. L'inspecteur qui s'est occupé de l'affaire m'avait dit de vous les donner. Navré.

— Merci infiniment, dit Bond. A propos, depuis combien de temps Krebs est-il avec vous ?

Il avait posé la question sur une impulsion subite. Il y eut un instant de silence dans la pièce.

— Krebs ? répéta Drax d'un ton pensif.

Il alla s'asseoir à son bureau. Il tira de sa poche un paquet de cigarettes à bout de liège et en alluma une.

Bond en fut surpris.

— Je ne pensais pas qu'on pouvait fumer ici, dit-il, en prenant son propre étui.

— C'est tout à fait sans danger ici. Ces pièces sont étanches. Les portes sont doublées de caoutchouc. Ventilation séparée. Il faut que les ateliers et les générateurs soit isolés du puits, et, de toute façon (il sourit), il faut que je puisse fumer.

Drax ôta la cigarette de sa bouche et parut se décider.

— Vous me parliez de Krebs, dit-il. Eh bien ! entre nous, je n'ai pas totalement confiance dans ce gaillard. Rien de bien précis, naturellement, ou je l'aurais fait enfermer, mais je l'ai trouvé en train de fureter dans la maison et je l'ai surpris une fois dans mon studio en train de fouiller dans mes papiers personnels. Il m'a donné une explication parfaitement valable et je me suis contenté de lui adresser un avertissement. Mais, en toute honnêteté, j'ai quelques doutes à son sujet. Bien entendu, il ne peut causer aucun mal. Il fait partie des

domestiques et aucun d'entre eux n'a le droit de pénétrer ici ; mais (il regarda franchement Bond dans les yeux) je pense que vous devriez concentrer vos efforts sur lui. Vous êtes très fort de l'avoir repéré si vite, ajouta-t-il d'un ton empreint de respect. Qu'est-ce qui vous mis en éveil ?

— Oh ! pas grand-chose. Il a l'air sournois. Mais ce que vous dites m'intéresse et j'aurai certainement l'œil sur lui.

Il se tourna vers Gala Brand, qui se taisait depuis leur entrée dans la pièce.

— Et vous, Miss Brand, que pensez-vous de Krebs ? demanda-t-il poliment.

Ce fut à Drax que la jeune fille répondit.

— Je ne suis pas très au courant de toutes ces choses, Sir Hugo, dit-elle avec une modestie nuancée de spontanéité qui fit l'admiration de Bond. Mais je n'ai pas du tout confiance dans cet homme. Je n'ai pas voulu vous en parler, mais il a fouillé dans ma chambre, ouvert ma correspondance et ainsi de suite. Je le sais.

Drax parut choqué.

— Vraiment ? fit-il. (Il écrasa sa cigarette dans le cendrier.) Et voilà pour Krebs ! dit-il sans lever les yeux.

## CHAPITRE XV

Il y eut un moment de silence. « C'est curieux, se dit Bond, que tous les soupçons soient tombés aussi soudainement et à l'unanimité sur un seul homme. Est-ce que ça blanchit automatiquement les autres ? Est-ce que Krebs ne serait pas l'espion d'une bande de malfaiteurs ? Et s'il travaille seul, pour quel but ? Et qu'est-ce que son espionnage aurait à voir avec la mort de Talion et de Bartsch ? » Drax rompit le silence.

— Eh bien ! ça me paraît réglé, dit-il en regardant Bond. Je suis obligé de vous l'abandonner. En tout cas, il faut veiller à ce qu'il n'approche pas du chantier. D'ailleurs, je l'emmène à Londres demain. J'ai encore quelques détails à régler avec le ministère, et Walter ne peut pas être distrait de son travail. Krebs est le seul qui puisse me servir d'aide de camp. De cette façon-là, il ne pourra pas nous jouer de sale tour. Jusqu'à ce moment-là, nous allons le surveiller... A moins que vous ne teniez à le boucler immédiatement. Mais j'aime mieux pas. Je ne veux pas entamer davantage le moral de l'équipe.

— Ça ne devrait pas être nécessaire, répliqua Bond. Est-ce qu'il est

intime avec des gens de l'équipe ?

— Je ne l'ai jamais vu parler qu'à Walter et aux domestiques. Je crois qu'il se juge supérieur aux autres. Personnellement, je ne le crois pas très dangereux ; autrement, je ne l'aurais pas gardé. Il passe toutes ses journées à l'intérieur de la maison. Ce doit être de ces gens qui aiment à jouer au détective et à se mêler des affaires des autres. Qu'en pensez-vous ? Peut-être pourrions-nous laisser les choses dans cet état ?

Bond acquiesça mais se garda bien de dire ce qu'il pensait.

— Eh bien ! dans ce cas, reprit Drax, visiblement soulagé d'abandonner un sujet pénible et de revenir aux questions sérieuses, nous avons à examiner d'autres choses. Il ne nous reste plus que deux jours. Vous serez peut-être intéressés d'apprendre, poursuivit-il en se frottant les mains avec un plaisir presque enfantin, qu'un envoyé du Premier ministre m'a apporté la très bonne nouvelle que, non seulement le Cabinet se réunira spécialement pour écouter l'émission radio du lancement, mais que le palais lui-même sera à l'écoute.

— C'est magnifique ! dit Bond, content pour Drax.

— Je vous remercie. Mais je veux être tout à fait sûr que mon dispositif de sécurité sur les lieux vous donne satisfaction. Je ne pense pas que nous ayons à nous inquiéter de l'extérieur. La R.A.F. et la police paraissent travailler très consciencieusement.

— Tout me paraît réglé, dit Bond. Je n'ai pas l'impression de pouvoir faire grand-chose pendant le temps qu'il nous reste.

— Je ne vois rien non plus, convint Drax, à part notre ami Krebs. Cet après-midi, il sera dans le camion de la télévision, en train de prendre des notes ; par conséquent, il ne nous causera pas d'ennuis. Pourquoi n'iriez-vous pas examiner la plage et le bas de la falaise pendant ce temps-là ? C'est le seul point faible que je puisse envisager. J'ai souvent pensé que, si quelqu'un cherchait à pénétrer sur le chantier, il essaierait par le puits d'échappement. Emmenez Miss Brand avec vous. Deux paires d'yeux valent mieux qu'une ; de toute façon, elle ne pourra pas se servir de son bureau avant demain matin.

— Très bien, dit Bond. Je désire certes examiner le côté mer après déjeuner, et si Miss Brand n'a rien de mieux à faire...

Il se tourna vers elle, les sourcils levés.

Gala Brand prit un air hautain.

— Certainement, si Sir Hugo le désire, dit-elle sans enthousiasme.

— Eh bien ! voilà une question réglée, observa Drax en se frottant les mains. Maintenant, je vais au travail. Miss Brand, voudriez-vous demander au docteur Walter de venir me rejoindre s'il est libre. Je vous reverrai pour déjeuner, dit-rl à Bond, pour lui donner congé.

— Je crois que je vais aller faire un tour maintenant à la mise à feu, déclara Bond, sans trop savoir pourquoi il mentait.

Il suivit Gala Brand par la double porte ménagée à la base du puits.

Un énorme serpent noir de caoutchouc rampait sur le plancher d'acier poli. Bond regarda la jeune femme enjamber les méandres du câble pour s'approcher de Walter, qui se tenait à l'écart. Il regardait en l'air, vers l'extrémité du tuyau à carburant qu'on hissait jusqu'à un pont roulant appuyé contre le seuil d'une porte d'accès, à mi-hauteur de la fusée, au niveau des réservoirs principaux.

Elle dit quelques mots à Walter, puis leva à son tour les yeux, tandis que le tuyau s'enfonçait lentement à l'intérieur de la fusée.

Bond songea qu'elle avait l'air très innocent, avec ses cheveux bruns rejetés en arrière et la courbe de sa gorge ivoirine qui se perdait dans son chemisier blanc. Les mains derrière le dos, le regard fixé sur les seize mètres cinquante étincelants du *Vise-Lune*, elle aurait pu passer pour une écolière en train de contempler un arbre de Noël, sans l'orgueilleuse et impudique saillie de ses seins mis en valeur par son attitude.

Bond sourit en lui-même et se mit à escalader l'escalier de fer. « Cette fille innocente et désirable, se dit-il, est pourtant une policière de premier ordre. Elle sait comment décocher un coup de pied au bon endroit ; elle me casserait sans doute le bras plus facilement et plus vite que je ne pourrais le lui faire, et elle appartient, au moins pour moitié, à la Section spéciale de Scotland Yard. Bien sûr, réfléchit-il en baissant les yeux juste à temps pour la voir suivre le docteur Walter dans le bureau de Drax, il reste toujours l'autre moitié ! »

Au-dehors, l'éclatant soleil de mai paraissait d'autant plus doré, après la lumière d'un blanc bleuté des lampes à souder. Bond s'approcha de la maison sous le couvert du large mur de protection, puis franchit rapidement les quelques mètres qui le séparaient de la porte d'entrée, sans faire de bruit, grâce à ses semelles crêpe. Il ouvrit doucement la porte, la laissa entrouverte et s'avança précautionneusement dans le vestibule, l'oreille tendue. Il ne perçut que le bourdonnement d'une mouche qui se cognait à une vitre, et le



brouhaha lointain qui provenait des baraquements, derrière la maison.

Bond longea le vestibule et monta à l'étage, en posant les pieds bien à plat, tout au bord des marches, pour éviter de les faire grincer. Il n'y avait aucun signe de vie dans le couloir du premier, mais Bond vit qu'à l'autre bout, la porte de sa propre chambre était grande ouverte. Il empoigna le pistolet qu'il portait sous l'aisselle et s'avança rapidement sur la moquette du couloir.

Krebs lui tournait le dos. Il était agenouillé par terre et se penchait, appuyé sur les coudes. Ses mains manipulaient le cadenas à combinaison de la valise de cuir de Bond. Toute son attention se concentrait sur le cliquetis des gorges du cadenas.

La cible était tentante, Bond n'hésita pas. Montrant les dents en un rictus féroce, il fit deux pas dans la pièce et lança un coup de pied.

Il y avait mis toute sa force et le moment était particulièrement bien choisi. Avec un hurlement d'effroi, Krebs alla voltiger par-dessus la valise, pour atterrir contre la commode d'acajou qu'il heurta de la tête avec une telle violence que le meuble, pourtant lourd et massif, en fut tout ébranlé. Le hurlement s'interrompit subitement et Krebs retomba à plat ventre, les bras en croix, sur le parquet.

Bond le contempla, tout en tendant l'oreille ; mais le silence régnait toujours dans la maison. Il s'approcha de la silhouette étendue, se pencha et retourna Krebs sur le dos. Le visage entourant la petite moustache jaune était tout blême. Du sang avait coulé sur le front d'une coupure au sommet du crâne. Ses yeux étaient fermés ; il respirait avec difficulté.

Bond mit un genou à terre et fouilla soigneusement toutes les poches du costume gris de Krebs. Le contenu était décevant ; il l'étala sur le tapis, près du corps. Il n'y avait pas de portefeuille ni de papiers. Les seuls objets intéressants étaient un jeu de fausses clés, un couteau à cran d'arrêt à la lame bien aiguisée et une petite matraque de cuir noir. Bond empocha les deux derniers objets, puis alla prendre, sur la table de chevet, la bouteille d'eau de Vichy encore intacte.

Il lui fallut cinq minutes pour ranimer Krebs et l'asseoir, le dos contre la coiffeuse. Cinq minutes encore avant qu'il fût capable de parler. Les couleurs lui revinrent progressivement au visage, et ses yeux reprirent leur expression rusée.

— Je ne répondrai à aucune question, sauf si c'est Sir Hugo qui les pose, annonça-t-il quand Bond commença à l'interroger. Vous n'avez pas le droit de me cuisiner. Je ne faisais que mon devoir.

Il avait la voix aigre, mais assurée.

Bond prit la bouteille vide par le goulot.

— Réfléchissez, dit-il, ou je vous tabasse jusqu'à ce que cette bouteille se brise et je me servirai des morceaux pour pratiquer un peu de chirurgie esthétique. Qui vous a dit de fouiller ma chambre ?

Krebs lui répondit par une injure ordurière.

Bond se pencha et lui donna un coup sec dans les tibias.

Krebs se tassa, mais, quand Bond leva de nouveau le bras pour recommencer, il bondit soudain comme un ressort et plongea au-dessous de la bouteille qui s'abattait. Il reçut le coup sur l'épaule, mais son élan n'en fut pas ralenti. Il avait déjà passé la porte et parcouru la moitié du couloir quand Bond se lança à sa poursuite. Mais, à peine le seuil franchi, Bond s'arrêta et suivit des yeux la silhouette qui dégringolait l'escalier et disparut rapidement. Puis, entendant le crissement des semelles caoutchoutées de Krebs dans le vestibule, il éclata brusquement de rire, rentra dans sa chambre et ferma la porte à clé. Il avait bien l'impression que, sans un décervelage en règle, il n'aurait pas pu tirer grand-chose de ce lascar. Néanmoins, ça lui donnerait à réfléchir, à cette petite brute pleine d'astuce. En définitive, il ne devait pas avoir trop souffert. De toute façon, ce serait à Drax de le punir.

A moins, bien entendu, que Krebs n'eût été en train d'exécuter les ordres de Drax.

Bond repéra le désordre de la pièce, s'assit sur le lit et contempla le mur d'en face, sans le voir.

Ce n'avait pas été uniquement une sorte d'instinct qui l'avait poussé à dire à Drax qu'il se rendait au point de mise à feu et non pas à la maison. Il pensait vraiment que Krebs espionnait sur l'ordre de Drax et que ce dernier avait sa propre organisation de surveillance. Et pourtant, comment concilier pareille hypothèse avec la mort de Talion et de Bartsch ? A moins que ce double meurtre n'eût été qu'une coïncidence, sans aucun rapport avec les repères portés sur la carte et les empreintes de Krebs ?

On frappa à la porte et le maître d'hôtel entra. Il était suivi d'un sergent de police en uniforme qui salua Bond et lui tendit un télégramme. Bond s'approcha de la fenêtre. Le papier était signé Baxter, ce qui signifiait Vallance :

PRIMO, APPEL TÉLÉPHONIQUE PROVENAIT DE LA MAISON -  
SECUNDO, BROUILLARD EXIGEAIT FONCTIONNEMENT CORNE A  
BROUILLARD AUSSI BATEAU RIEN VU RIEN ENTENDU RIEN  
OBSERVÉ — TERTIO, VOTRE RELÈVEMENT GÉOGRAPHIQUE TROP  
PROCHE DE LA CÔTE DONC HORS DE VUE DES GARDE-CÔTES ET  
DE SAINT-MARGARET OU DEAL - FIN.

— Je vous remercie, dit Bond, il n'y a pas de réponse.

Aussitôt la porte refermée, il enflamma la dépêche avec son briquet et la laissa tomber dans le foyer, où il en réduisit les cendres en poussière sous la semelle de ses souliers.

Le message ne lui apprenait pas grand-chose de neuf, sauf que le coup de téléphone donné par Talion au ministère avait pu être entendu par quelqu'un de l'établissement, ce qui aurait pu avoir pour résultat la fouille de sa chambre et, par voie de conséquence, sa mort. Mais alors, que venait faire Bartsch là-dedans ? Si tout cela n'était qu'un élément d'un complot beaucoup plus vaste, comment le rattacher à une tentative de sabotage de la fusée ? N'était-ce pas beaucoup plus simple de conclure que Krebs était d'un naturel fouineur ou, plus vraisemblablement, qu'il opérait pour le compte de Drax ? Celui-ci semblait avoir un souci méticuleux de la sécurité ; il tenait peut-être à être certain du dévouement de sa secrétaire, de Talion et, étant donné leur match au club des Blades, de Bond ? N'agissait-il pas exactement comme le chef d'une entreprise extrêmement secrète qui, en temps de guerre, renforcerait les mesures de sécurité officielles par un système privé d'espionnage ?

Si cette hypothèse était exacte, il ne restait plus à expliquer que les deux morts violentes. Maintenant que Bond avait compris l'envoûtement mêlé d'angoisse qui émanait de la fusée, l'hypothèse d'un meurtre dû à un brusque accès de folie paraissait plus raisonnable. Quant à la marque portée sur la carte, elle pouvait remonter à n'importe quel jour de l'année écoulée ; les jumelles de nuit n'étaient jamais que des jumelles de nuit, et les moustaches des collaborateurs de Drax n'étaient, après tout, qu'un tas de moustaches.

Bond demeura assis dans la pièce silencieuse, à déplacer les pièces du puzzle jusqu'au moment où deux images totalement différentes se mirent à alterner dans son esprit. Dans l'une, le soleil brillait : tout était clair et innocent comme le jour. Dans l'autre, régnait une confusion de mobiles coupables, d'obscurs soupçons et de problèmes dignes d'un cauchemar.

Quand le gong du lunch retentit, il ne savait pas encore laquelle adopter. Pour éviter de prendre une décision, il tint à oublier tout de cette affaire, pour ne penser qu'à l'après-midi qu'il allait passer en tête à tête avec Gala Brand.

## CHAPITRE XVI

L'après-midi resplendissait de bleu, de vert et d'or. En quittant l'aire cimentée par la grille du poste de mise à feu désormais relié à la rampe de lancement par un gros câble, ils s'arrêtèrent un moment au bord de la haute falaise crayeuse pour contempler ce coin d'Angleterre où César avait débarqué, deux mille ans auparavant.

La mer était basse ; les îles Goodwin brillaient dans le bleu étincelant du Pas de Calais.

Entre les bancs de sable et la côte, dans le chenal profond de vingt-deux mètres, il y avait une douzaine de bâtiments qui se déplaçaient, et le bruit de leur machines était perceptible, tant la mer était calme. Entre les sables dangereux et la ligne bien nette des côtes de France, des navires battant tous les pavillons allaient et venaient. Aussi loin que portait le regard, les abords de l'Angleterre étaient parsemés de navires revenant de lointains horizons ou partant pour l'autre bout du monde. C'était un panorama exaltant, plein de pittoresque et de romanesque, que les deux jeunes gens contemplaient silencieusement du haut de la falaise.

Le calme fut rompu par deux coups de sirène provenant de l'établissement. Ils se retournèrent pour regarder cet affreux monde de ciment qu'ils avaient presque oublié. Sous leurs yeux, un pavillon rouge monta au-dessus de la coupole de lancement, et deux voitures de la R.A.F., marquées de croix rouges, quittèrent le couvert des arbres pour aller s'arrêter contre le mur de déflagration.

— On commence le ravitaillement en carburant, dit Bond. Poursuivons notre promenade, il n'y a rien à voir et, s'il se produisait un accident, nous ne nous en tirerions sûrement pas, même à cette distance.

— Oui, dit-elle en souriant, j'en ai mal au cœur, de voir tout ce ciment.

Ils descendirent la faible pente et disparurent bientôt, par-delà la haute

clôture métallique.

La réserve de Gala fondait rapidement au soleil.

La gaieté exotique de ses vêtements — un chemisier rayé de noir et de blanc pris dans une large ceinture de cuir au-dessus d'une jupe assez courte d'un rose éclatant — paraissait la gagner. Bond ne reconnaissait plus la femme glaciale de la soirée précédente. Elle se baissa pour ramasser une fleur.

— Donnez-la-moi, dit Bond.

Elle la lui tendit et leurs mains se touchèrent.

— Vous pourrez la planter dans le canon de votre revolver, lui dit-elle pour cacher son émoi.

Bond éclata de rire.

— Ainsi, vos yeux ne sont pas là uniquement pour faire joli dans le paysage, dit-il. De toute façon, c'est un automatique, et je l'ai laissé dans ma chambre. J'ai pensé que mon étui serait un peu trop visible, sans veston, et je ne crois pas qu'on puisse fouiller ma chambre cet après-midi.

Bond lui raconta alors qu'il avait trouvé Krebs dans sa chambre et ce qui s'était passé.

— Bien fait pour lui ! dit-elle. Il ne m'a jamais inspiré confiance. Mais qu'a dit Sir Hugo ?

— Je l'ai vu avant le lunch, dit Bond. Je lui ai remis le couteau et les clés de Krebs à titre de preuves. Il était furieux et a filé immédiatement trouver son gars, en marmonnant de rage. A son retour, il m'a dit que Krebs avait l'air assez mal en point et m'a demandé si je ne trouvais pas qu'il avait été assez châtié. Il m'a raconté qu'il ne voulait pas bouleverser l'équipe au dernier moment, et ainsi de suite. J'ai donc accepté que Krebs soit renvoyé en Allemagne la semaine prochaine et qu'en attendant il doive se considérer en état d'arrestation — il ne peut sortir de sa chambre que sous surveillance.

Un sentier escarpé, au flanc de la falaise, les amena sur la plage. Ils prirent à droite, en silence, jusqu'au moment où ils atteignirent le début des trois kilomètres de galets que découvre la marée basse au pied des blanches falaises vertigineuses, jusqu'à la baie de Saint-Margaret.

Tandis qu'ils avançaient lentement sur les galets, Bond lui raconta toutes ses pensées depuis la veille. Il ne lui cacha rien, lui fit part de toutes ses fausses pistes, de la façon dont elles avaient démarré, puis avaient fini par s'estomper, pour ne lui laisser qu'une vague traînée de soupçons dénués de motifs sérieux et un fouillis d'indices aboutissant

tous à la même question : « Est-ce que tout cela faisait partie d'un même plan ? » Et toujours la même réponse : de tout ce que Bond savait ou pressentait, rien ne pouvait avoir d'effet concevable sur la protection du *Vise-Lune* contre le sabotage. En définitive, c'était la seule question qui les intéressât, la jeune femme et lui. La mort de Talion et de Bartsch, les indiscretions de Krebs n'étaient nullement de leur ressort, et ils n'avaient pour mission que de protéger la fusée elle-même contre d'éventuels adversaires.

— Vous êtes bien de mon avis, n'est-ce pas ? conclut Bond.

Gala avait chaud et haletait après leur dure marche sur les galets. Elle se disait que ce serait bien agréable de se baigner. Elle lança un coup d'œil au visage impitoyable et brun de son compagnon. Désirait-il parfois aussi les choses les plus simples de la vie ? Bien sûr que non ? Il aimait Paris, New York, Berlin, les trains, les avions, les mets raffinés et, très certainement, les femmes de luxe.

— Alors ? fit Bond en se demandant si elle allait lui fournir un indice qu'il eût omis. Qu'en pensez-vous ?

— Excusez-moi, je rêvais. Je pense que vous avez raison. Je suis ici depuis le début et, bien qu'il y ait eu de petits faits étranges de temps à autre — sans compter, naturellement, la tuerie du café — je n'ai absolument rien relevé d'insolite. Toute l'équipe, de Sir Hugo jusqu'au dernier homme, se consacre corps et âme à la fusée. Ils ne vivent que pour ça. Ce fut absolument extraordinaire de suivre toute cette réalisation. Les Allemands sont des travailleurs formidables — et je suis toute prête à croire que Bartsch a dû perdre la tête sous l'effet de la fatigue. Ils adorent être menés par Sir Hugo qui adore les commander. Ils ont pour lui une véritable vénération. Quant à la sécurité, la place est bourrée de surveillants et je suis sûre que quiconque essaierait de s'approcher du *Vise-I une* serait réduit en chair à pâté. Je suis d'accord avec vous en ce qui concerne Krebs, mais je pense également qu'il opère sur l'ordre de Drax.

C'est parce que j'en étais convaincue que je ne me suis pas donné la peine de lui signaler quand il a fouillé mes affaires. Il n'y avait, bien entendu, rien d'intéressant pour lui, simplement ma correspondance personnelle. Mais ça ressemblerait assez à Sir Hugo d'avoir tenu à s'en assurer. Et je dois dire que j'éprouve de l'admiration pour lui. C'est un homme très dur ; il a des manières déplorables et son visage n'est pas très séduisant au milieu de cette broussaille rousse, mais j'aime travailler pour lui et je désire ardemment que le *Vise-Lune* soit une réussite.

Elle leva les yeux pour voir quelle tête il faisait.

— Même au bout d'une seule journée, je peux comprendre ça, dit-il. Et je suis d'accord avec vous. Mes soupçons n'ont d'autre fondement que mon intuition ; je suis bien résolu à la laisser se débrouiller toute seule, mon intuition. Le principal, c'est que le *Vise-Lune* ait l'air aussi bien protégé que les joyaux de la couronne, si ce n'est même davantage. (Il haussa les épaules, l'air agacé, mécontent de devoir désavouer ses intuitions si importantes, pourtant, dans son métier.) Venez, dit-il presque brutalement, nous perdons notre temps.

Elle devina ses pensées, sourit en son for intérieur et le suivit.

En contournant une saillie de la falaise, ils se trouvèrent soudain au pied de la grue, toute couverte d'algues et de coquillages. Cinquante mètres plus loin, ils parvinrent à la jetée, solide armature tubulaire en fer, garnie de plaques métalliques, qui enjambait les rochers et s'avancait dans la mer.

Entre la grue et la jetée, à six mètres au flanc de la falaise, béait le grand trou noir du tunnel d'échappement qui, à l'intérieur de la roche, montait jusqu'au plancher d'acier, au-dessous de la fusée. Sous la cavité, la craie fondue avait coulé comme de la lave. Il y en avait de grandes éclaboussures sur les galets et sur les rocs. Bond voyait en imagination la flamme blanche s'échapper en grondant de la falaise. Il croyait déjà entendre la mer siffler et bouillonner au contact de la craie liquéfiée.

Il leva les yeux vers la petite portion de la coupole de lancement qui dépassait au sommet de la falaise, près de soixante-dix mètres au-dessus de leur tête. Il imagina les quatre hommes, avec leur masque à gaz et leur combinaison d'amiante, en train d'observer les cadrans, tandis que le liquide terriblement explosif était pompé par le tuyau de caoutchouc noir dans le ventre de la fusée. Il se rendit soudain compte qu'ils étaient eux-mêmes très exposés s'il se produisait le moindre accident en cours de pompage.

— Éloignons-nous d'ici, dit-il à la jeune femme.

Quand ils se furent écartés d'une centaine de mètres, Bond s'immobilisa pour regarder en arrière. Il s'imagina en compagnie de six hommes décidés, avec tout l'équipement voulu, et il se demanda comment il s'y prendrait pour attaquer la rampe de lancement par mer ; ils iraient peut-être en kayak jusqu'à la jetée, à marée basse, puis se hisseraient, à l'aide d'une échelle, jusqu'à l'orifice du tunnel — et puis quoi ? Impossible d'escalader les parois d'acier poli du tunnel d'échappement. Il faudrait lancer un projectile anti-char à travers le



plancher d'acier, sous la fusée, et le faire suivre de quelque obus au phosphore dans l'espoir que quelque chose prendrait feu ; un boulot tout ce qu'il y a de pagailleux mais qui pourrait donner des résultats. Mais fuir ensuite serait difficile. Les hommes seraient des cibles parfaites, du sommet de la falaise. Mais cela ne troublerait nullement une escouade-suicide russe. C'était tout à fait réalisable.

Gala le regardait mesurer de l'œil les distances; évaluer les obstacles et se lancer dans toutes sortes de conjectures.

— Ce n'est pas si facile que vous pourriez le croire, dit-elle en le voyant froncer les sourcils. Même lorsque la mer est haute et démontée, il y a des gardiens en haut de la falaise, la nuit. Ils sont munis de projecteurs, de mitraillettes et de grenades, et ils ont l'ordre de tirer sans sommation. Naturellement, il vaudrait mieux inonder la falaise de lumière toute la nuit. Mais ce serait désigner l'emplacement. Je crois vraiment qu'on a pensé à tout.

— Appuyée par un tir de barrage d'un sous-marin ou d'un bateau de débarquement, une bonne équipe pourrait y arriver quand même, dit-il. Tant pis. Moi, je vais nager. La carte de l'amirauté dit qu'il y a par ici un chenal de vingt-deux mètres, mais j'aimerais bien y jeter un coup d'œil. Il doit y avoir beaucoup de fond, au bout de la jetée, mais je me sentirai plus heureux quand je m'en serai assuré moi-même. (Il lui sourit.) Pourquoi ne vous baignez-vous pas aussi ? L'eau est sans doute diablement froide, mais ça vous fera du bien, après toute une matinée dans l'air confiné de cette coupole de ciment.

Les yeux de Gala s'illuminèrent.

— Vous croyez que je peux ? J'ai terriblement chaud. Mais qu'est-ce nous allons porter ?

Elle rougit en songeant à son slip et à son soutien-gorge de nylon presque transparents.

— Qu'est-ce que ça fiche ! répliqua Bond d'un ton dégagé. Vous avez sûrement des petites choses en dessous, et moi, j'ai un caleçon. Nous serons tout à fait convenables. D'ailleurs, il n'y a personne. Et je vous promets de ne pas regarder, assura-t-il, bien décidé à ne pas tenir parole. (Il l'entraîna dans une autre anfruosité de la falaise.) Déshabillez-vous derrière ce rocher ; moi, je vais me cacher là-bas, derrière l'autre. Allons. Ne faites pas la bête. Cela fait partie de notre travail.

Sans attendre la réponse, il passa derrière un rocher élevé, tout en ôtant sa chemise.

— Entendu, fit Gala, soulagée de ne pas avoir eu de décision à prendre.

Elle se glissa derrière son rocher et se mit à déboutonner lentement sa jupe. Quand elle jeta un coup d'œil inquiet de l'autre côté, Bond était déjà loin sur le banc de gravier entrecoupé de flaques d'eau. Il était mince et brun. Son caleçon bleu avait quelque chose de rassurant.

Elle le suivit précautionneusement et, soudain, elle se trouva dans l'eau. Immédiatement, tout le reste s'estompa. Elle ne pensa plus qu'au velouté «lacé de la mer, à la beauté des bancs de sable entre les algues onduleuses qu'elle voyait dans les profondeurs vert clair quand elle plongeait la tête, en nageant un crawl rapide, parallèlement à la côte.

Arrivée à la hauteur de la jetée, elle s'arrêta un instant pour reprendre haleine. Elle ne voyait plus Bond qui, un instant auparavant, la précédait d'une centaine de mètres. Elle s'agita vigoureusement pour entretenir la circulation, puis elle revint, pensant à lui malgré elle, pensant à son corps brun et ferme qui se trouvait quelque part près d'elle, parmi les rochers peut-être, ou en train de plonger jusqu'au fond de la mer pour juger du tirant d'eau dont pourrait disposer un ennemi.

Elle se retourna encore une fois pour le chercher des yeux et, à ce moment précis, il remonta juste au-dessous d'elle. Elle sentit, à peine un instant, l'étreinte étroite de ses bras qui l'enlaçaient et le brusque contact de ses lèvres sur les siennes.

— Ah ! vous, alors ! fit-elle, furieuse.

Mais il avait déjà replongé et, quand elle eut recraché une gorgée d'eau de mer et repris son orientation, il nageait sans effort à vingt mètres d'elle.

Elle fit demi-tour et nagea vers le large. Elle se sentait assez ridicule, mais elle était décidée à lui donner une leçon. C'était bien ce qu'elle pensait. Ces types du Service secret paraissaient avoir toujours le temps voulu pour la bagatelle, malgré l'importance de leur mission.

Mais son corps s'obstinait à vibrer au souvenir de son baiser et cette belle journée semblait avoir acquis une nouvelle splendeur. Elle finit par se dire que tout était permis en un tel jour ; elle allait lui pardonner, mais pour cette fois seulement.

Une demi-heure plus tard, ils étaient étendus, à se sécher au soleil, au pied de la falaise, séparés l'un de l'autre par un bon mètre de plage.

Il n'avait pas été question du baiser de Bond, mais les efforts qu'avait faits Gala pour tenir ses distances avaient été complètement neutralisés par l'émoi qu'avait suscité la capture d'une langouste. Bond l'avait attrapée à la main, en plongeant. A regret, ils remirent le crustacé dans un trou de rocher et le regardèrent se réfugier à reculons sous les algues. Maintenant, fatigués et ragaillardis par leur bain glacé, ils espéraient que le soleil ne se cacherait pas derrière la falaise avant qu'ils ne fussent suffisamment séchés et réchauffés pour se rhabiller.

Mais ce n'était pas l'unique préoccupation de Bond. Le corps magnifique de la jeune femme, d'un érotisme extraordinaire, avec ses courbes que soulignaient le soutien-gorge et la culotte collés à la peau, l'empêchait de se soucier beaucoup du *Vise-Lune*. De toute façon, il ne pouvait rien faire pour la fusée avant une heure encore. Il était à peine cinq heures et l'approvisionnement en carburant ne s'achèverait pas avant six heures. A ce moment-là seulement, il pourrait joindre Drax et s'assurer que, pendant les deux nuits à venir, on renforcerait la garde sur la falaise et qu'on lui donnerait les armes voulues. Il avait en effet constaté par lui-même qu'il y avait bien assez d'eau, même à marée basse, pour un sous-marin.

Ils disposaient donc encore d'un quart d'heure avant de prendre le chemin du retour.

— Pourquoi vous appelle-t-on Gala ? lui demanda-t-il pour se détourner de ses pensées trop ardentes.

— On m'a taquinée à ce sujet pendant toutes mes années d'école, dit-elle en riant, aussi bien que dans les forces féminines auxiliaires et dans les forces de police de Londres. Mais mon vrai nom est encore pire : c'est Galatée. C'était le nom d'un croiseur à bord duquel servait mon père, lors de ma naissance. Je trouve que Gala n'est pas tellement mal. J'ai presque oublié mon nom. Il faut que j'en change continuellement maintenant que je suis à la Section spéciale...

« A la Section spéciale, à la Section spéciale, à la... »

Quand la bombe s'abat sur vous ; quand le pilote calcule mal son coup et que l'avion rate la piste d'atterrissage ; quand le cœur se vide de tout son sang et qu'on perd connaissance, des pensées, des mots, parfois même une phrase musicale surnagent dans l'esprit et continuent à résonner pendant quelques secondes, avant la mort, comme l'écho de plus en plus affaibli d'une cloche.

Bond n'était pas mort ; et ces mots continuèrent à le hanter, quelques secondes encore après l'événement.

Depuis le moment où ils s'étaient allongés sur le sable contre la falaise, alors que ses pensées tournaient autour de Gala, il suivait négligemment des yeux deux mouettes qui se disputaient un brin de paille dépassant de leur nid sur un petit entablement, trois ou quatre mètres au-dessous du sommet de la falaise. Elles allongeaient le cou, baissaient la tête en se caressant amoureusement. Bond ne voyait guère que leurs têtes qui se découpaient sur le blanc éclatant de la craie. Parfois, le mâle prenait son essor et s'éloignait un instant pour revenir se poser sur l'étroite plate-forme et reprendre ses jeux amoureux.

Bond les suivait des yeux et rêvassait, tout en écoutant la jeune femme, lorsque soudain les deux mouettes s'envolèrent de l'entablement en poussant de grands cris de frayeur. Au même moment s'éleva un nuage de fumée noire et une sourde explosion retentit au sommet de la falaise, f out le vaste pan de craie blanche qui surplombait Bond et Gala parut s'incliner vers la plage, tandis que des fissures en zigzag se mettaient à /ébrer la falaise.

Quand il revint à lui, Bond se trouvait couché sur Gala, joue contre joue ; l'air retentissait de grondements de tonnerre ; il étouffait. Le soleil avait disparu. Bond avait le dos tout engourdi et écrasé sous un poids énorme et, outre l'écho de ce tonnerre, son oreille gauche entendait la fin d'un cri étranglé.

Il avait à peine repris connaissance. Il lui fallut attendre encore que ses sens se fussent un peu plus rétablis.

La Section spéciale ? Qu'est-ce qu'elle était en train de raconter sur la Section spéciale ?

Il fit des efforts frénétiques pour se déplacer. Il n'y avait que son bras droit, le plus proche de la falaise, qui pouvait bouger un peu ; quand il remua brusquement l'épaule, son bras réussit à se dégager. Il essaya alors de se soulever sur le dos ; une bouffée d'air et un peu de lumière leur parvinrent. Tout hoquetant au milieu de la poussière crayeuse, il élargit le trou jusqu'au moment où il put soulager Gala du poids de sa tête. Il sentit le faible mouvement qu'elle fit en tournant le visage vers la lumière cl l'air. Une nouvelle avalanche de poussière et de pierres vint reboucher le trou qu'il avait ménagé. Il se mit de nouveau à creuser farouchement. Il élargit progressivement l'espace dont il disposait jusqu'au moment où il put s'appuyer sur le coude droit ; puis, toussant à se faire éclater les poumons, il leva violemment l'épaule droite et, soudain, son épaule et sa tête se trouvèrent libérées.

Sa première pensée : le *Vise-Lune* avait dû sauter. Il leva les yeux

vers la falaise, puis examina la côte. Non. Ils étaient à cent mètres de la base. Ce n'était que juste au-dessus d'eux, dans la ligne qui se découpait sur le ciel, qu'un grand pan de falaise avait été arraché.

Il songea alors au danger auquel ils se trouvaient eux-mêmes exposés. Gala gémissait et son cœur battait frénétiquement contre la poitrine de Bond. L'affreux masque blanc de son visage se trouvait maintenant à l'air libre ; à force de se tourner et de se retourner au-dessus d'elle, il parvint à soulager la pression qui s'exerçait sur les poumons et le ventre de la jeune femme.

Lentement, centimètre par centimètre, en bandant tous ses muscles à craquer, il parvint à se dégager un peu du tas de poussière et de débris et à se hisser vers la paroi proprement dite de la falaise où il y aurait sûrement moins de décombres.

Finalement, il eut la poitrine à l'air libre et put se mettre à genoux près de Gala. Il avait le dos et les bras tout ensanglantés. Le sang se mêlait à la poussière de craie qui se déversait continuellement dans le trou qu'il avait ménagé, mais il n'avait pas d'os brisé. Il était tellement absorbé par ce sauvetage qu'il ne sentait pas la douleur. Tout en grognant et en toussant à perdre haleine, il la souleva, l'assit et, de sa main ensanglantée essuya un peu la craie qui lui couvrait le visage. Puis il lui dégagea les jambes de ce tombeau de craie ; il réussit tant bien que mal à la tirer jusqu'au sommet du monticule de détritiques et à lui appuyer le dos contre la falaise.

Il s'agenouilla et regarda cette espèce d'épouvantail blanchâtre qui, quelques minutes auparavant, était l'une des filles les plus belles qu'il eût jamais vues. Tout en contemplant ce visage où son sang, à lui, avait laissé des traînées rouges, il pria le Ciel qu'elle ouvrît les yeux.

Et, lorsqu'elle le fit, quelques secondes plus tard, Bond éprouva un tel soulagement qu'il dut se détourner, pris d'une nausée épouvantable.

## CHAPITRE XVII

Une fois la crise passée, il sentit la main de Gala lui caresser les cheveux. Il tourna la tête et la vit faire une grimace à la vue de son visage. Elle lui tira alors les cheveux et lui montra le haut des falaises. Au même instant, une petite avalanche d'éclats et de fragments de craie dévala encore près d'eux.

Il se releva péniblement ; tous deux dégringolèrent maladroitement les flancs de la montagne de débris et s'éloignèrent de la brèche ouverte dans la falaise.

Sous leurs pieds, le gravier riche leur paraissait de velours. Ils se laissèrent tomber de toute leur longueur et se mirent à prendre du sable à pleines mains, comme pour se laver de cette blancheur atroce qui les enveloppait. Puis Gala se mit à vomir ; Bond rampa un peu plus loin pour la laisser en paix. Il finit par se relever en s'appuyant à un bloc de craie et put enfin, de ses yeux injectés de sang, regarder l'enfer qui avait failli les engloutir.

Jusqu'à la frange de rochers que la marée montante commençait à lécher, les débris de la falaise s'étaient répandus en une avalanche de blocs de toutes les formes. La poussière blanche couvrait presque la moitié d'un hectare. Plus haut, une brèche entamait le bord de la falaise et un coin de ciel bleu s'enfonçait dans le blanc, là où, précédemment, la ligne d'horizon était à peu près rectiligne. Il n'y avait plus d'oiseaux marins dans le voisinage. Bond se dit que, pendant longtemps, le souvenir de cette catastrophe leur ferait éviter cet endroit-là.

Ils n'avaient dû leur salut qu'à la proximité de la falaise ; ils avaient été protégés par le surplomb de roches sous lequel la mer avait creusé le pied de la falaise. Ils n'avaient été enterrés que sous un amas de petits débris. Les blocs plus lourds, dont un seul les eût aplatis, étaient tombés beaucoup plus vers le large ; les plus voisins les avaient manqués de plusieurs mètres. Et c'était aussi parce qu'ils étaient couchés tout près de la falaise que le bras de Bond était resté relativement dégagé et qu'il avait pu se creuser un passage dans le monticule où ils étaient en train d'étouffer. Bond se rendit compte que, si une sorte de réflexe ne l'avait pas précipité au-dessus de Gala au moment de l'avalanche, ils auraient été tués tous les deux.

Il sentit la main de la jeune femme sur son épaule. Sans la regarder, il la prit par la taille et ils descendirent ensemble dans la mer bienfaisante pour s'allonger avec soulagement tout au bord, dans l'eau peu profonde.

Dix minutes plus tard, c'étaient de nouveau deux êtres humains qui remontaient jusqu'aux rocs où étaient restés leurs vêtements, à quelques mètres des tas de débris. Ils étaient tous deux entièrement nus. Leurs sous-vêtements déchirés au cours des efforts qu'ils avaient dû faire pour se dégager, se trouvaient perdus sous le monticule de poussière blanche. Mais, tout comme pour les survivants d'un naufrage, leur nudité n'avait rien de provocant. Ils se sentaient encore faibles, mais, après s'être habillés et peignés avec le peigne de Gala, ils ne présentaient, pour ainsi dire aucune trace des épreuves qu'ils venaient de subir.

Ils s'assirent, adossés à un rocher, et Bond alluma une cigarette qu'il trouva délicieuse. Quand Gala eut fini de se repoudrer et de se mettre du louge, il lui en passa une et, pour la première fois, ils se regardèrent dans les yeux et se sourirent.

— Eh bien, fit Bond, il s'en est fallu de peu !

— Je ne sais pas encore ce qui est arrivé. Sauf que vous m'avez sauvé la vie.

Elle posa la main sur la sienne et la retira aussitôt.

— Oui, mais si vous n'aviez pas été là, je serais mort, riposta Bond. Si j'étais resté à l'endroit où j'étais...

Il haussa les épaules, puis se tourna vers elle.

— Je pense, reprit-il, que vous avez compris que quelqu'un a cherché à nous faire tomber la falaise sur le dos ? (Elle ouvrit de grands yeux.) Si nous fouillions dans tout cela (il montra l'éboulis), nous y trouverions les marques de deux ou trois trous de mines et des traces de dynamite. J'ai vu la fumée et j'ai entendu l'explosion, une fraction de seconde avant que tout s'écroule. Les mouettes aussi s'en étaient aperçues, ajouta-t-il.

« En outre, reprit-il, ce ne peut être qu'une initiative de Krebs. Ça s'est fait en pleine vue de la base. Ils s'y sont mis à plusieurs, chacun avec une tâche précise, avec des guetteurs chargés de suivre tous nos mouvements au pied de la falaise. »

Gala comprit enfin, et une lueur effrayée lui passa dans les yeux.

— Qu'est-ce qu'il faut faire ? demanda-t-elle. A quoi veulent-ils en venir ?

— On cherche à nous tuer, déclara Bond sans perdre son calme. Nous devons donc tâcher de rester en vie. Quant à savoir à quoi ça rime, c'est à nous de le trouver.

« Écoutez, poursuivit-il, je crains que Vallance lui-même ne puisse guère nous aider. Nous croyant dûment ensevelis, ils ont dû s'éloigner du bord de la falaise le plus vite possible. Ils savent que si quelqu'un a vu ou entendu l'avalanche, ça n'a pas dû l'impressionner beaucoup. Ces falaises s'étendent sur trente kilomètres et il n'y a que peu de monde par ici avant l'été. Si les garde-côtes ont entendu le bruit, ils l'ont simplement noté dans leur journal. J'imagine que, au printemps, il y a pas mal de glissements. Les gelées de l'hiver fondent dans des crevasses peut-être vieilles de centaines d'années. Nos amis vont donc attendre jusqu'au soir, puis, ne nous voyant pas rentrer, ils demanderont à la police et aux garde-côtes d'entreprendre des recherches. Bien entendu, ils attendront que la marée montante ait fait une belle mélasse de tout ça. (Il désigna les débris de craie.) Et, même si Vallance nous croit, nous n'avons pas assez de preuves pour que le ministère intervienne. Le *Vise-Lune* est bien trop important. Le monde entier est impatient de savoir s'il va réussir à s'envoler. D'ailleurs, que pouvons-nous raconter ? Il doit y en avoir, parmi ces salauds d'Allemands, qui tiennent à nous voir morts avant vendredi... Mais pourquoi ? A nous de tirer ça au clair, Gala. C'est une sale affaire, mais c'est à nous uniquement d'en trouver la solution. (Il la regarda dans les yeux.) Qu'en dites-vous ?

— Ne faites pas l'imbécile, mon vieux, s'exclama-t-elle avec un rire bref. Nous sommes payés pour ça. Bien sûr que nous allons nous en charger ! Et je suis d'accord : Londres ne nous serait d'aucune utilité. Nous aurions l'air idiot de téléphoner à Londres que la falaise nous est tombée sur le dos. D'abord, on nous demanderait ce que nous fabriquions là, à gambader à poil, au lieu de faire notre boulot.

— Nous ne nous sommes étendus qu'une dizaine de minutes pour nous sécher, protesta Bond en souriant. Comment vouliez-vous que nous passions l'après-midi ? A reprendre les empreintes digitales de tout le monde ? Vous, dans la police, vous ne pensez qu'à cela. (Il eut honte en la voyant se raidir. Il leva la main.) Non, ce n'est pas ça que je voulais dire. Mais vous ne comprenez donc pas ce que nous avons fait aujourd'hui ? Exactement ce qu'il fallait. Nous avons obligé l'ennemi à se manifester. Maintenant, à nous de prendre l'offensive, de découvrir qui est cet ennemi et pourquoi il cherche à nous faire disparaître. Alors, quand nous aurons des preuves suffisantes qu'on



cherche à saboter la fusée, nous ferons fouiller la base de fond en comble, reculer la date de l'essai, et au diable la politique !

— Oui, vous avez raison, dit-elle en se levant d'un bond. Mais je suis impatiente de faire quelque chose... Vous, vous venez d'arriver. Mais moi, je vis avec cette fusée depuis plus d'un an et je ne supporte pas la pensée qu'il puisse lui arriver quelque chose. Elle représente tellement pour nous tous ! Je veux rentrer immédiatement pour essayer de trouver qui est-ce qui a pu essayer de nous tuer. Cela n'a peut-être rien à voir avec le *Vise-Lune*, mais je veux m'en assurer.

Bond se leva, sans trahir la douleur que lui causaient les blessures et les meurtrissures de son dos et de ses bras.

— Allons, dit-il, il est près de six heures. La marée monte rapidement, mais nous pouvons arriver à Saint-Margaret avant qu'elle nous rejoigne. Nous ferons un brin de toilette au Granville, nous prendrons un verre et un peu de nourriture, et nous nous arrangerons pour rentrer à la base au beau milieu du dîner. Je suis curieux de voir l'accueil qu'on nous fera. Vous vous sentez de taille à aller à pied jusqu'à Saint-Margaret ?

— Pour qui me prenez-vous ? Pour une mauviette ?

A huit heures et demie, le taxi qu'ils avaient pris à Saint-Margaret les déposa au poste de garde numéro deux. Ils montrèrent leurs laissez-passer et s'avancèrent tranquillement sur l'aire cimentée. Ils étaient tous les deux gonflés à bloc. Un bain brûlant et une heure de repos à l'hôtel Granville avaient été suivis de deux brandy-sodas pour Gala et de trois pour Bond, puis de délicieuses soles frites, de *Welsh rarebits* et de café. Il aurait fallu vraiment être extra-lucide pour deviner qu'ils étaient complètement vannés, tout nus et couverts d'ecchymoses sous leurs vêtements de promenade.

Ils entrèrent sans bruit et s'immobilisèrent un instant dans le vestibule. Un murmure de voix animées leur parvint de la salle à manger. Il y eut un silence, suivi d'un éclat de rire général, dominé par les ricanements de Sir Hugo Drax.

Bond esquaissa un sourire rusé en s'avançant vers la porte de la salle à manger. Puis il prit une expression enjouée et ouvrit la porte pour laisser passer Gala.

Drax se tenait au bout de la table, vêtu d'une veste de velours prune. Sa fourchette s'immobilisa à mi-chemin de sa bouche à l'apparition des deux jeunes gens dans l'encadrement de la porte. La pomme de terre qui s'y trouvait tomba sur la table avec un « floc »

mou sans qu'il s'en aperçut.

Krebs, lui, était en train de boire un verre de vin rouge. Le verre, qui lui restait collé aux lèvres, laissait couler un filet de liquide sur son menton et, de là, sur sa cravate de satin marron et sur sa chemise jaune.

Le docteur Walter tournait le dos à la porte, et ce ne fut qu'à la vue du comportement insolite des autres, à leurs yeux exorbités, à leur bouche bée, à leur visage livide, qu'il se retourna. Bond pensa que ses réactions étaient plus lentes, ou qu'il avait les nerfs plus solides.

— *Ach so*, dit-il doucement, *Die Engländer*.

Drax se leva,

— Mon cher ami, mon cher ami, dit-il d'une voix épaisse. Nous étions vraiment très inquiets. Nous nous demandions si nous ne devions pas envoyer une équipe à votre recherche. Il y a quelques minutes, un garde est venu nous dire que tout un pan de la falaise avait dû s'écrouler.

Il s'approcha d'eux en contournant la table, la serviette d'une main et, de l'autre, tenant toujours sa fourchette.

— Vous auriez dû me tenir au courant, dit-il à la jeune femme, tandis que la colère montait en lui. Votre conduite est des plus surprenantes.

— C'est ma faute, dit Bond, en s'avançant dans la pièce de façon à les avoir tous sous les yeux ; la promenade a été plus longue que je ne le pensais. J'avais peur de nous laisser surprendre par la marée, aussi sommes-nous allés jusqu'à Saint-Margaret, où nous avons mangé et pris un taxi. Miss Brand voulait vous téléphoner, mais j'espérais que nous arriverions avant huit heures. C'est moi qui mérite des reproches. Mais je vous en prie, continuez de dîner. Je me joindrai peut-être à vous pour le café et le dessert. J'ai l'impression que Miss Brand préférerait se retirer. Elle doit être fatiguée, après cette longue journée...

Bond fit lentement le tour de la table et s'assit près de Krebs. Il remarqua que les yeux pâles de Krebs, une fois le premier choc passé, restaient fixés sur son assiette. En passant derrière lui, Bond fut enchanté de constater qu'il avait sur le crâne une grosse bosse couverte de sparadrap.

— Oui, allez vous coucher, Miss Brand. Je vous verrai demain matin, fit Drax d'une voix sèche.

Gala quitta la pièce tandis que Drax se rasseyait lourdement.

— Elles sont étonnantes ces falaises, dit Bond d'un ton léger. Tout à fait effrayantes, quand on se promène au pied ; on se demande vraiment si elles ne vont pas choisir précisément ce moment-là pour vous tomber dessus. Cela m'a rappelé la roulette russe. Et pourtant, on n'entend jamais parler de gens tués par l'écroulement d'un pan de falaise. (Il se tut un instant.) A propos, est-ce que vous ne parliez pas à l'instant d'un éboulement ?

Bond entendit alors un faible grognement à sa droite, suivi d'un bruit de verre et de vaisselle brisés. Krebs venait de s'abattre, la tête au beau milieu de la table.

Bond l'examina avec une curiosité polie.

— Walter, dit durement Drax, vous ne voyez pas que Krebs est malade ? Emmenez-le au lit. Et n'y allez pas mollo. Il boit trop. Faites vite.

Walter, le visage crispé de colère, fit le tour de la table et tira la tête de Krebs en arrière. Il l'empoigna par le col et l'obligea à quitter son siège et à se tenir debout.

— Espèce de salaud ! siffla Walter à l'adresse du visage empourpré et tout hébété. Allez ! File !

Il le fit pivoter et le poussa, par la porte battante, dans l'office. Il y eut des bruits de pas maladroits et des jurons, puis une porte claqua et le silence se rétablit.

— Il a dû passer une dure journée, dit Bond en regardant Drax.

Celui-ci transpirait abondamment. Il s'essuya le visage avec sa serviette.

— Pas du tout, fit-il sèchement. Il boit.

Le maître d'hôtel, rigide et nullement troublé par l'irruption de Krebs et de Walter dans son office, apporta le café. Bond en prit une tasse qu'il but lentement. Il attendit que la porte de l'office fût refermée. « Encore un Allemand, songea-t-il. Il a sûrement déjà communiqué la nouvelle à toute la boîte. Mais, peut-être qu'ils n'étaient pas tous dans le coup... Dans ce cas, est-ce que Drax est au courant ? » Son attitude, à l'entrée de Bond et de Gala, ne permettait pas de se faire une opinion. Son étonnement était peut-être dû, pour une part, à l'outrage commis à son égard, à la vanité blessée d'un chef dont l'emploi du temps s'était trouvé quelque peu chamboulé par une

petite secrétaire. En tout cas, il s'était bien repris. Il avait passé tout l'après-midi à la rampe de lancement, à surveiller l'approvisionnement en carburant. Bond résolut de tâter le terrain.

— Comment ça a marché, l'approvisionnement ? demanda-t-il, le regard fixé sur Drax.

— Extrêmement bien, répondit Drax en tirant sur son cigare. Tout est prêt, à présent. Les gardes sont en place. Encore une heure ou deux de nettoyage demain matin, et la base sera complètement bloquée. A propos, ajouta-t-il, j'emmène MisS Brand à Londres en voiture, demain après-midi. J'aurai besoin à la fois de ma secrétaire et de Krebs. Vous avez des projets ?

— Je dois également me rendre à Londres, dit Bond, pris d'une idée. Il faut que je fasse mon compte rendu de dernière heure au Ministère.

— Vraiment ? fit Drax d'un ton détaché. A quel sujet ? Je croyais que les dispositions prises vous donnaient toute satisfaction !

— Oui.

— Dans ce cas, tout va bien. Et maintenant, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, j'ai encore des paperasses qui m'attendent dans mon studio. Alors, je vous souhaite le bonsoir.

— Bonsoir ! fit Bond à l'autre qui lui tournait déjà le dos.

Bond acheva son café et monta dans sa chambre. Il était évident qu'on l'avait de nouveau fouillée, il haussa les épaules. Il n'y avait que l'étui de cuir. Son contenu pouvait simplement révéler qu'il s'était muni de tout son attirail professionnel.

Son Beretta, dans son étui, était toujours à la même place, où il l'avait caché : dans l'étui de cuir vide des jumelles de nuit de Talion. Il glissa l'arme sous son oreiller.

Il prit un bain très chaud et employa la moitié d'un flacon de teinture d'iode à badigeonner les ecchymoses et les égratignures à sa portée. Puis il se mit au lit et éteignit la lampe. Il avait mal partout et il se sentait épuisé.

Pendant un instant, il songea à Gala. Il lui avait recommandé de prendre un somnifère et de boucler sa porte, mais à part ça, de ne s'inquiéter de rien jusqu'au lendemain.

Avant de s'endormir, il envisagea, non sans inquiétude, le voyage à Londres que Gala devait faire le lendemain avec Drax.

En temps voulu, il faudrait résoudre maintes questions et élucider bien des mystères, mais les faits essentiels paraissaient bien établis. Ce millionnaire extraordinaire avait construit une arme gigantesque. Le ministère de l'Armement en paraissait satisfait et jugeait l'engin acceptable. Il en était de même du Premier ministre et du Parlement. La fusée devait être lancée dans moins de trente-six heures sous une surveillance renforcée ; les dispositifs de sécurité étaient aussi satisfaisants que possible. Quelqu'un — et même probablement plusieurs personnes — désiraient se débarrasser de lui et de la jeune femme. Il y avait de l'orage dans l'atmosphère. Des gens jaloux, peut-être, ou qui les prenaient pour des saboteurs ? Mais qu'est-ce que cela pouvait faire, tant que Gala et lui restaient sur leurs gardes ? Pas beaucoup plus d'une journée à passer. Ils étaient en pleine campagne, en mai, en Angleterre, en temps de paix. C'était de la bêtise de s'inquiéter à propos de quelques cinglés, du moment que la fusée ne courait plus aucun danger.

Quant au lendemain, conclut Bond au moment où il succomba au sommeil, il s'arrangerait pour rencontrer Gala à Londres et la ramener lui-même. Ou alors, elle y passerait la nuit. D'une façon ou de l'autre, il veillerait sur elle jusqu'à ce que le *Vise-Lune* ait été lancé. Puis avant qu'on entame le montage de l'engin *Mark II*, il faudrait procéder à un sérieux nettoyage.

Mais ces pensées réconfortantes n'étaient pourtant point sans risques. Il y avait du danger dans l'air et Bond le savait.

Il s'endormit enfin en revoyant clairement un petit détail qui s'était bien ancré dans son esprit : c'était à propos de la table de la salle à manger. Elle n'avait été mise que pour trois personnes.

## CHAPITRE XVIII

La Mercedes était une merveille. Bond arrêta sa vieille Bentley grise tout près, pour inspecter la voiture de Drax. C'était une 300 S, modèle sport à toiture escamotable... il ne devait guère y en avoir qu'une demi-douzaine en Angleterre. Conduite à gauche. Sans doute achetée en Allemagne. La carrosserie, trop courte et trop lourde pour être gracieuse, était blanche et les sièges, de cuir rouge.

C'était bien de lui, de s'acheter une Mercedes. Cette voiture avait quelque chose de brutal et de majestueux.

Bond lança un coup d'œil à sa Bentley à compresseur : elle avait presque vingt-cinq ans de plus que la voiture de Drax, mais elle était encore capable de dépasser le cent soixante.

Drax sortit de la maison, suivi de Gala Brand et de Krebs.

— Elle est rapide, observa Drax, flatté de voir l'expression admirative de Bond. (Il désigna la Bentley.) Elles éliaient bonnes autrefois, ajouta-t-il d'un ton peu condescendant. Maintenant, elles ne servent plus qu'à aller au théâtre. Allons, vous autres, montez.

Krebs grimpa dans l'étroit compartiment arrière et s'assit de côté, le col du manteau remonté jusqu'aux oreilles, tout en fixant Bond d'un regard énigmatique.

Gala Brand, très chic, en tailleur gris anthracite, coiffée d'un béret noir et portant sur le bras un imperméable noir, occupa le siège avant droit. La large porte se referma avec un double déclic.

Gala et Bond n'échangèrent pas un signe. Ils avaient arrêté ensemble le programme de leur journée dans la chambre de Bond avant le lunch : dîner à Londres à sept heures et demie, puis retour à la maison dans la voiture de Bond. Drax s'installa au volant, appuya sur le démarreur et embraya. La voiture fit un bond silencieux et Bond la regarda disparaître sous les arbres avant de monter dans sa Bentley et de prendre à son tour la route, sans se presser.

Dans la Mercedes qui fonçait, Gala demeurait perdue dans ses pensées. Drax n'avait fait aucune allusion, dans la matinée, aux événements de la veille et il n'avait rien changé à ses manières. Elle avait préparé son dernier plan de tir. (C'était Drax en personne qui

devait l'établir le lendemain.) Comme d'habitude, il avait envoyé chercher Walter et, par son petit judas secret, elle avait vu Drax noter les chiffres dans son carnet noir.

Il faisait chaud ; le soleil brillait ; aussi Drax conduisait-il en manches de chemise. Elle voyait, dans sa poche arrière, le bout du petit carnet qui dépassait. C'était peut-être sa dernière chance. Depuis la veille au soir, elle se sentait une autre femme. Peut-être voulait-elle concurrencer Bond, peut-être en avait-elle assez de jouer les secrétaires, peut-être était-ce le coup que lui avait causé l'éboulement de la falaise et la découverte, si excitante après tant de mois calmes, qu'elle jouait un jeu dangereux... Mais, à présent, elle sentait que le moment était venu de risquer vraiment le paquet. Elle éprouverait une satisfaction personnelle à découvrir le secret du carnet noir. Ce serait facile.

Elle posa négligemment son manteau plié sur le siège, entre elle et Drax. En même temps, elle fit semblant de s'installer confortablement. Elle en profita pour se rapprocher de quelques centimètres et elle posa la main sur le manteau entre eux deux. Puis elle attendit.

Elle trouva sa chance, comme elle l'avait espéré, au milieu de l'intense circulation de Maidstone. Drax s'efforçait de passer avant que le signal change au rouge au coin de King Street et de Gabriel's Hill, mais la file de voitures était trop lente ; il se trouvait coincé derrière une vieille familiale. Gala comprit que, dès le changement de signal, il était résolu à faire une queue de poisson à la voiture qui le précédait, pour donner une leçon au chauffeur. Il conduisait avec brio, mais il était rancunier et impatient.

Quand les signaux passèrent au vert, il donna un violent coup de klaxon, dégagea à droite au tournant, accéléra brutalement et doubla la familiale en adressant une grimace de colère au chauffeur.

Au cours de cette manoeuvre brutale, il était assez naturel que Gala se trouvât projetée contre Drax. En même temps, sa main plongea sous le manteau et ses doigts tirèrent le carnet, en souplesse. Puis sa main se replia sous le manteau, tandis que Drax, trop occupé à jouer des pieds et des mains, se souciait uniquement de la circulation devant lui et des chances de franchir le passage pour piétons, devant le Royal Star, sans renverser les deux femmes et l'enfant qui s'y engageaient au même moment.

Maintenant, il n'y avait plus qu'à affronter le grognement de fureur que ne manquerait pas de pousser Drax quand elle lui demanderait, d'un ton discret mais avec insistance, si elle ne pourrait pas s'arrêter

un instant pour se repoudrer.

Un garage serait dangereux. Il pourrait avoir l'idée de refaire le plein. Il gardait peut-être aussi son argent dans sa poche arrière. Mais il y avait un hôtel, le Thomas Wyatt, en sortant de Maidstone. Elle se mit à s'agiter. Elle ramena son manteau sur ses genoux et s'éclaircit la voix.

— Oh ! excusez-moi, Sir Hugo, fit-elle d'une voix étranglée.

— Oui. Qu'y a-t-il ?

— Je suis désolée, Sir Hugo, mais pourriez-vous arrêter un instant ? Je voudrais... Je suis vraiment navrée, mais j'ai besoin de me repoudrer. C'est idiot de ma part... Je suis désolée.

— Ah ! bon sang de bonsoir ! grommela Drax. Pourquoi diable n'avez-vous pas... ? Ah oui ! Très bien. Trouvez un endroit.

Il continua à grommeler dans sa moustache, mais ralentit à quatre-vingts.

— Il y a un hôtel juste après le prochain tournant, dit Gala d'une voix mal assurée. Je vous remercie, Sir Hugo. C'est idiot de ma part. Je n'en ai que pour un instant. Oui, c'est ici.

La voiture fit une embardée devant l'auberge et s'arrêta brusquement.

— Dépêchez-vous ! Dépêchez-vous ! recommanda Drax à Gala qui, laissant la portière ouverte, sauta rapidement sur le gravier en tenant son manteau, avec son précieux secret, bien serré contre elle.

Elle referma au verrou la porte des toilettes et ouvrit le carnet.

Tout était là comme elle le pensait. A chaque page, sous la date, elle vit les colonnes de chiffres bien alignés : pression atmosphérique, vitesse du vent, température, disposées comme les siennes. Et, au bas de chaque page, les réglages évalués pour les gyrocompas.

Alors, Gala fronça les sourcils. Ce détail lui avait sauté tout de suite aux yeux. Ces chiffres étaient totalement différents de ceux qu'elle calculait d'après les données du ministère de l'Air. Ceux de Drax n'avaient absolument aucun rapport avec les siens.

Elle regarda la dernière page qui donnait les chiffres du jour même. Elle vit qu'elle s'était trompée de près de quatre-vingt-dix degrés pour la route estimée. Si la fusée était lancée d'après le plan de vol qu'elle avait établi, elle atterrirait quelque part en France. Affolée, elle se



regarda dans le miroir. Comment avait-elle pu commettre une erreur aussi monstrueuse. Et pourquoi Drax ne lui en avait-il même pas parlé ? Elle feuilleta rapidement le carnet : elle s'était trompée de quatre-vingt-dix degrés tous les jours. Elle aurait braqué la fusée à angle droit par rapport à sa direction véritable. Pourtant, elle ne pouvait absolument pas avoir commis une bourde pareille. Est-ce que le ministère était au courant de ces chiffres secrets ? D'ailleurs, pourquoi seraient-ils secrets ?

Soudain, son ahurissement se mua en une sorte de terreur. Il fallait absolument qu'elle arrivât à Londres saine et sauve, tranquillement, et qu'elle en parlât à quelqu'un. Même si on devait la traiter d'imbécile et de touche-à-tout.

Elle feuilleta froidement plusieurs pages du carnet, prit sa lime à ongles dans son sac et, le plus proprement possible, coupa une page à titre de spécimen, en fit une boulette bien serrée et l'enfonça dans un doigt de gant.

Après un bref regard au miroir, elle reprit son expression de secrétaire confuse et retourna à la voiture, en cachant le carnet dans les plis de son manteau.

Le moteur de la Mercedes tournait au ralenti. Drax lui lança un regard glacé quand elle s'installa sur le siège.

— Pressons ! Pressons ! dit-il en embrayant si brusquement qu'elle faillit avoir la cheville coincée dans la lourde porte.

Gala se trouva rejetée en arrière, mais elle eut la présence d'esprit de laisser son manteau, cachant sa main coupable, retomber sur le siège entre elle et le conducteur.

Maintenant il fallait remettre le carnet dans la poche.

Elle guetta le compteur qui montait à cent dix, tandis que Drax tenait le milieu de la route.

Elle essayait de se remémorer les leçons. Une pression sur une autre partie du corps pour distraire l'attention. Il fallait que le patient fût mal à l'aise. Que tous ses sens fussent préoccupés par autre chose, pour l'empêcher de se rendre compte de ce contact. Il fallait qu'il fût, en quelque sorte, anesthésié par une excitation sensorielle beaucoup plus forte.

Comme à présent, par exemple. Drax, penché sur son volant, cherchait à doubler une remorque de vingt mètres appartenant à la R.A.F., mais les voitures qui venaient dans l'autre sens ne lui en

laissaient pas la place. Une ouverture se fit, Drax passa en seconde, brutalement, et fonça, klaxonnant impérieusement.

La main de Gala s'avança à gauche, sous son manteau.

Mais une autre main s'abattit sur elle à ce même moment.

— Je vous tiens.

Krebs se penchait au-dessus du siège du conducteur. Il écrasait la main de Gala contre la couverture glissante du carnet, sous les plis du manteau.

Gala s'immobilisa, glacée. De toute sa force, elle voulut dégager sa main. Rien à faire. Krebs pesait de tout son poids, maintenant.

Drax avait doublé la remorque et la route était déserte. Krebs lui dit d'une voix puissante, en allemand :

— Arrêtez la voiture, je vous prie, mon capitaine ! Miss Brand, c'est une espionne.

Drax lança un regard de surprise à sa droite. Ce qu'il vit lui suffit. Il porta rapidement la main à sa poche arrière, puis, lentement, délibérément la reposa sur le volant. Il arrivait au virage aigu de Mereworth.

— Tenez-la, ordonna Drax.

Il freina en faisant grincer les pneus, changea de vitesse et engagea la voiture sur une route secondaire. Après quelques centaines de mètres, il stoppa sur le bas-côté.

Drax jeta un coup d'œil sur la route dans les deux sens. Elle était déserte. De sa main gantée, il fit brutalement pivoter le visage de Gala vers lui.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Je vais vous expliquer, Sir Hugo, dit Gala en s'efforçant de bluffer.

malgré l'horreur et le désespoir qu'elle savait peints sur son visage. C'est une erreur. Je ne voulais pas...

Tout en affectant de hausser les épaules dans un mouvement de colère, elle passa doucement sa main droite derrière son dos et enfonça sa paire de gants derrière le coussin de cuir.

— Écoutez, mon capitaine, je l'ai vue se rapprocher de vous. Cela

m'a paru bizarre.

De son autre main, Krebs avait écarté le manteau de Gala ; les doigts exsangues de la jeune fille, crispés sur la couverture du carnet, étaient encore à une trentaine de centimètres de la poche de Drax.

— Tiens !

Le mot était d'une froideur mortelle et avait quelque chose de définitif.

Drax lui lâcha le menton, mais elle continua à le fixer d'un regard terrifié.

Une cruauté glaciale perçait de plus en plus sous l'apparence joviale de ce visage rougeaud, envahi de moustache rousse. C'était un autre homme, celui qui se dissimulait sous le masque.

De nouveau, Drax examina la route déserte dans les deux sens.

Puis, en la regardant droit dans les yeux, il retira le gant de cuir de sa paume gauche et, de la droite, la gifla de toutes ses forces.

La gorge serrée de Gala ne laissa passer qu'un cri bref, mais des larmes de douleur lui coulèrent sur les joues. Et, soudain, elle se mit à se débattre comme une folle furieuse.

De toutes ses forces, elle se débattait pour échapper aux deux bras de fer qui l'enserraient. De sa main droite libre, elle s'efforça d'atteindre le visage penché sur elle et de lui arracher les yeux. Mais Krebs recula la tête et appuya un peu plus sur la gorge de Gala, tandis qu'elle lui giflait le dos des mains.

Drax les surveillait attentivement, tout en gardant un œil sur la route. Quand Krebs eut maîtrisé la jeune femme, il remit la voiture en marche et roula prudemment le long de la route ombragée. Il grogna de satisfaction en trouvant une route charretière qui s'enfonçait dans les bois. Il s'y engagea pour ne s'arrêter qu'une fois tout à fait hors de vue de la route.

Gala venait à peine de se rendre compte que le moteur ne tournait plus quand elle entendit Drax dire : « Là. » Un doigt lui toucha la nuque derrière l'oreille gauche. La poigne de Krebs abandonna la gorge de Gala. Elle se laissa tomber en avant, soulagée, à bout de souffle. C'est alors que quelque chose s'abattit derrière son crâne à l'endroit où le doigt l'avait touchée ; elle éprouva une douleur fulgurante et sombra dans les ténèbres.

Une heure plus tard, des passants virent une Mercedes blanche

s'arrêter devant une petite maison, à l'extrémité d'Ebury Street, près de Buckingham Palace ; deux gentlemen compatissants aidèrent une jeune femme à en descendre, puis à franchir la porte d'entrée. Ceux qui étaient tout près purent constater que la pauvre fille était très pâle, qu'elle avait les yeux clos et que les gentlemen compatissants étaient presque obligés de la porter pour lui faire monter les marches. Le grand monsieur rougeaud, à la moustache rousse, dit tout à fait distinctement à son compagnon que cette pauvre Mildred avait promis de ne pas ressortir avant d'être complètement remise. C'était bien ennuyeux.

Gala revint à elle dans une vaste pièce du dernier étage qui paraissait remplie de machines. Elle était solidement ficelée sur une chaise et, indépendamment de la douleur lancinante qu'elle éprouvait à la tête, elle sentait qu'elle avait les lèvres et les joues meurtries et enflées.

Les lourds rideaux des fenêtres étaient tirés ; la pièce dégageait une odeur de moisi, comme si elle n'eut servi que rarement. Il y avait de la poussière sur les quelques meubles ; seuls, les cadrans de chrome et d'ébonite des machines paraissaient neufs et propres. Elle se dit qu'elle était sans doute à l'hôpital. Elle ferma les yeux, étonnée. Il ne lui fallut pas longtemps pour se rappeler. Elle passa quelques minutes à se dominer, puis elle rouvrit les yeux.

Drax, qui lui tournait le dos, observait les cadrans d'un appareil qui ressemblait à un très gros poste radio. Il y avait trois autres machines semblables, dans son champ de vision ; de l'une d'elles, une mince antenne d'acier montait vers un trou grossièrement percé dans le plâtre du plafond. La pièce était brillamment éclairée par plusieurs fortes ampoules dépourvues de tout abat-jour.

A gauche, elle entendait un cliquetis métallique ; en tournant ses yeux mi-clos, ce qui lui fit encore plus mal à la tête, elle vit la silhouette de Krebs penchée sur un générateur électrique. Il y avait, à côté, un petit moteur à essence qui lui causait des ennuis. De temps à autre, Krebs saisissait la manivelle de démarrage et la tournait un bon coup. Le moteur se remettait à crachoter, puis Krebs retournait à son bricolage.

— Bougre d'idiot ! s'écria Drax en allemand. Dépêchez-vous. Il faut que j'aie vu ces espèces d'andouilles au ministère.

— Tout de suite, mon capitaine, répondit Krebs avec respect.

Il reprit la manivelle. Cette fois, la machine toussa, démarra et se mit à ronronner.

— Ça ne fera pas trop de bruit ? demanda Drax.

— Non, mon capitaine. La pièce est insonorisée. Le docteur Walter m'a assuré qu'on n'entend rien au-dehors.

Gala ferma les yeux ; elle se dit que son seul espoir était de feindre de demeurer sans connaissance le plus longtemps possible. Avaient-ils l'intention de la tuer ? Dans cette pièce ? Et qu'est-ce que c'était que toute cette machinerie ? Cela ressemblait à la radio, ou peut-être au radar. Il y avait, au-dessus de la tête de Drax un écran qui lançait de temps à autre un éclair, quand il en manipulait les boutons, au-dessous des cadrans.

Lentement, son esprit recommençait à fonctionner. Pourquoi, par exemple, Drax parlait-il soudain un allemand parfait ? Et pourquoi Krebs l'appelait-il *mon capitaine* ? Et les chiffres du carnet noir..., pourquoi avaient-ils failli la tuer parce qu'elle les avait vus ? Qu'est-ce que signifiaient ces chiffres ?

Quatre-vingt-dix degrés, quatre-vingt-dix degrés

Lentement, péniblement, elle tournait et retournait le problème dans son esprit. Un écart de quatre-vingt-dix degrés. Admettons que ses chiffres, à elle, eussent toujours été exacts, pour atteindre le but, à quatre-vingt milles dans la mer du Nord. Admettons qu'elle eût calculé juste. En définitive, elle n'aurait donc pas braqué la fusée vers le milieu de la France. Mais les chiffres de Drax ? Quatre-vingt-dix degrés à gauche du but dans la mer du Nord ? Cela correspondait probablement à un point situé en Angleterre. A quatre-vingts milles de Douvres. Oui, évidemment. C'était bien cela. Les chiffres de Drax. Le plan de tir dans le petit carnet noir. Ils allaient lancer le *Vise-Lune* au beau milieu de Londres.

« Et maintenant, voyons un peu. Cet appareil que je vois ici, ce serait donc un radar de direction. Comme c'est ingénieux ! La réplique de celui qui se trouverait sur le radeau, dans la mer du Nord. Mais celui-ci ferait tomber la fusée à une centaine de mètres de Buckingham Palace. Mais, au fait, qu'est-ce que ça pourrait bien faire si le cône ne contenait que des appareils scientifiques ? »

Ce fut sans doute la cruauté de Drax quand il l'avait frappée qui régla la question ;" mais elle comprit soudain, *elle eut la certitude* qu'il s'agissait d'un vrai cône de guerre contenant une charge atomique ; elle comprit que Drax était l'ennemi de l'Angleterre et que, le lendemain, à midi, il détruirait Londres.

Gala fit un dernier effort pour comprendre.

A travers le plafond, à travers la chaise, pour se ficher dans la terre, la pointe aiguë de la fusée se précipiterait à une vitesse fantastique du haut d'un ciel clair. La foule dans les rues. Le palais de la reine. Les nurses dans le parc. Les oiseaux dans les arbres. Une énorme floraison de flammes s'étalant sur deux kilomètres de large. Puis le nuage meurtrier en forme de champignon. Et il ne resterait rien. Rien. Rien. Rien.

« Non ! oh non ! »

Mais ce cri n'avait pas dépassé ses lèvres. Se voyant déjà réduite aux proportions d'une pomme frite toute recroquevillée et carbonisée parmi un million d'autres victimes, le jeune femme s'était évanouie.

## CHAPITRE XIX

Dans son restaurant préféré, à Londres, Bond avait pris place à une table pour deux, au premier étage, à droite, et regardait voitures et passants défiler dans Piccadilly et Haymarket.

Il était sept heures quarante-cinq. Il avait bu son second Martini et se demandait pourquoi Gala était en retard. Cela ne lui ressemblait pas. Elle aurait sûrement téléphoné si on l'avait retenue à Scotland Yard. Vallance, que Bond avait vu à cinq heures, lui avait dit avoir rendez-vous avec Gala à six heures.

Vallance était très impatient de la voir. Il était inquiet et n'avait écouté que d'une oreille le rapport de Bond.

Pendant toute la journée, avait-il appris, il y avait eu, sur le marché des changes, des ventes énormes de livres sterling. Cela avait commencé à Tanger et avait rapidement gagné Zurich et New-York. La livre avait enregistré des fluctuations fantastiques sur les marchés mondiaux et les spéculateurs avaient réalisé des fortunes. Cette baisse du sterling s'étalait en première page des journaux du soir. Après la clôture du Stock Exchange, un représentant de la Trésorerie était venu trouver Vallance pour lui communiquer l'extraordinaire nouvelle : cette épidémie de ventes avait été déclenchée par la « Drax Metals » à Tanger. L'opération avait commencé le matin et, le soir même, cette firme avait réussi à vendre à terme de la devise anglaise pour plus de vingt millions de livres sterling ! Cette position vendeur avait lourdement pesé sur le marché de la livre, et la Banque d'Angleterre avait dû intervenir et procéder à des achats massifs pour freiner le mouvement de baisse. C'est alors qu'on avait appris que le vendeur était la Compagnie « Drax Metals ».

A présent, le Trésor tenait à savoir de quoi il s'agissait — si c'était Drax lui-même qui avait lancé les ordres de vente ou l'une des grosses maisons spécialisées dans les matières premières qui étaient clientes de sa firme. Vallance ne voyait qu'une hypothèse : le *Vise-Lune* devait connaître un échec d'une façon ou d'une autre. Drax le savait et voulait en tirer profit. Vallance avait immédiatement alerté le ministère de l'Armement où l'on avait fait peu de cas de son avertissement. Il n'y avait aucune raison de penser que la fusée pût subir un échec ; et, même si l'essai n'était pas réussi, on camouflerait cela derrière un tas d'explications techniques. De toute façon, succès

ou, pas, cela ne pouvait pas avoir la moindre répercussion, au point de vue financier, sur le crédit de la Grande-Bretagne. Non, il n'était nullement question de signaler ce fait à l'attention du Premier ministre. « Drax Metals » était une vaste organisation commerciale qui agissait, sans doute, pour le compte d'un gouvernement étranger. L'Argentine. Peut-être même la Russie. Quelqu'un qui disposait de gros avoirs en sterling. De toute façon, cela n'avait rien à voir avec le ministère ni avec le *Vise-Lune* qui serait lancé ponctuellement le lendemain à midi.

Vallance avait trouvé l'explication raisonnable, mais il était néanmoins inquiet. Il n'aimait pas les mystères et il avait été heureux de faire part de ses inquiétudes à Bond. Par-dessus tout, il voulait demander à Gala si elle avait vu des câblogrammes en provenance de Tanger et, dans l'affirmative, si Drax avait fait des observations à ce sujet.

Bond était certain que Gala lui en aurait parlé, et il l'affirma à Vallance. Ils avaient encore bavardé un moment, puis Bond s'était rendu au quartier général des Services secrets où « M » l'attendait.

« M » s'était intéressé à tout, même au crâne rasé et aux moustaches des collaborateurs de Drax, à la base de lancement. Il avait abondamment questionné Bond puis, après être resté un long moment plongé dans ses pensées, il avait articulé :

— « 007 », ça ne me paraît pas du tout catholique cette histoire-là. Il se passe quelque chose là-bas, mais je n'y comprends absolument rien. Je ne vois pas d'ailleurs comment je pourrais m'en mêler. Tous les faits sont connus de la Section spéciale et du ministère, et Dieu sait que je n'ai rien à y ajouter. Même si je pouvais rencontrer le Premier ministre, qu'est-ce que j'aurais à lui dire ? Quels faits lui signaler ? De quoi s'agit-il exactement ? Ce n'est qu'une intuition, quelque chose qui se flaire au pifomètre, mais ça pue, ça pue même terriblement...

« Non vraiment, reprit-il en regardant Bond avec une insistance inhabituelle, j'ai l'impression que cela ne dépend plus que de vous. Et de cette jeune femme. Vous avez de la veine qu'elle soit capable. Puis-je faire quelque chose pour vous aider ?

— Non, je vous remercie, monsieur, avait répondu Bond, qui était sorti pour se rendre dans son propre bureau.

Il avait alors terrorisé Loelia Ponsonby en l'embrassant au moment de la quitter. Il ne faisait ça qu'à Noël, à l'anniversaire de Loelia et juste avant de s'embarquer pour une mission dangereuse.



Bond acheva son Martini et consulta sa montre. Il était huit heures. Il eut soudain un frisson.

Il se leva pour aller téléphoner. Le standardiste du Yard lui dit que le directeur adjoint cherchait à le joindre. Il avait dû se rendre chez le Lord-Maire pour dîner. Est-ce que le commandant Bond voudrait bien rester à l'appareil ? Bond attendit patiemment, assailli de craintes.

Une voix finit par se faire entendre dans l'appareil.

— C'est vous, Bond ? Ici, Vallance. Vous avez vu Miss Brand ?

— Non, fit brusquement Bond dont le coeur se glaça. Elle est en retard d'une demi-heure pour dîner. N'est-elle pas allée vous voir à six heures ?

— Non. Je l'ai fait rechercher, mais elle n'a pas donné signe de vie à son adresse habituelle à Londres. Aucun de ses amis ne l'a vue. Si elle est partie dans la voiture de Drax à deux heures trente, elle aurait dû arriver à Londres à quatre heures et demie. Il n'y a pas eu d'accident sur la route de Douvres dans l'après-midi. (Il se tut un instant.) Écoutez, c'est une fille épatante et je ne veux pas qu'il lui arrive quoi que ce soit. Voulez-vous vous en charger pour moi ? Je ne peux pas lancer un appel général à son sujet. A la suite du double drame de là-bas, il a été question de Gala dans les journaux. Nous aurions toute la presse sur le dos. Ce sera encore pire après dix heures du soir. Downing Street publie un communiqué sur le tir d'essai et il ne sera question que du *Vise-Lune* dans les journaux de demain. Le Premier ministre va parler à la radio. La disparition de Gala transformerait tout cela en une affaire criminelle. L'événement de demain est trop important et, d'ailleurs, autant que nous le sachions, elle est peut-être simplement malade ou quelque chose de ce genre. Mais je veux qu'on la retrouve. Alors, qu'en dites-vous ? Pouvez-vous vous en charger ? Vous aurez toute l'assistance que vous voudrez. Je vais prévenir le gradé de service qu'il se mette à vos ordres.

— Ne vous tourmentez pas, dit Bond. Bien sûr, je vais m'en occuper. Mais dites-moi une chose : que savez-vous des faits et gestes de Drax, aujourd'hui ?

— On ne l'attendait pas au ministère avant sept heures. J'ai laissé des instructions... (Il y eut un bruit confus sur la ligne et Bond entendit Vallance dire « merci ».) Ah ! je viens de recevoir un rapport que me transmet la police municipale, reprit Vallance. Le Yard n'a pas pu me joindre au téléphone parce que j'étais en train de vous parler. Voyons. (Il se mit à lire.) Sir Hugo Drax arrivé au ministère à dix-neuf heures, reparti à vingt heures. A dit qu'il dînerait aux Blades, en cas de

besoin. Sera de retour à la base de lancement à vingt-trois heures. (Vallance fit un petit commentaire.) Cela veut dire qu'il quittera Londres aux environs de vingt et une heures. (Il reprit sa lecture.) Sir Hugo a déclaré que Miss

Brand ne s'était pas sentie très bien en arrivant à Londres et qu'il l'avait laissée, sur sa demande, à l'arrêt du bus de Victoria Station à seize heures quarante-cinq. Miss Brand a dit qu'elle allait se reposer chez des amis, sans donner l'adresse, et qu'elle appellerait Sir Hugo au ministère à dix-neuf heures. Elle ne l'a pas fait. Et c'est tout, dit Vallance... Oh ! à propos : nous avons dit que vous deviez la rencontrer à dix neuf heures et qu'elle n'était pas venue.

— Bien, dit Bond qui pensait à autre chose. Cela ne semble pas nous avancer beaucoup. Il faut que je me mette en chasse. Encore un détail : est-ce que Drax a un appartement ou une maison à Londres ?

— Maintenant, il descend toujours au Ritz. Il a vendu sa maison avant de partir pour Douvres. Mais nous savons qu'il a une sorte de pied-à-terre dans Ebury Street. Nous y sommes passés. Personne n'a répondu au coup de sonnette et mon agent m'a dit que la maison paraissait inoccupée. C'est juste derrière Buckingham Palace. Un endroit très discret. C'est sans doute là qu'il emmène ses petites amies. C'est tout ? Il faut que je rentre, sinon tout le monde va croire qu'on a volé les bijoux de la couronne.

— Allez, dit Bond. Je ferai de mon mieux, mais si je reste en panne, je demanderai l'aide de vos hommes. Ne vous inquiétez pas si vous n'avez pas de nouvelles de moi. Au revoir !

— Au revoir, merci et bonne chance !

Bond raccrocha, puis reprit l'appareil et appela le club des Blades.

— Ici, le ministère de l'Armement, annonça-t-il, Sir Hugo Drax est-il au club ?

— Oui, monsieur, fit la voix polie de Brevett. Il est dans la salle à manger. Désirez-vous lui parler ?

— Non, ne le dérangez pas, je voulais simplement m'assurer qu'il n'était pas encore parti.

Bond engloutit ce qu'on lui avait servi dans son assiette sans même se rendre compte de ce que c'était et quitta le restaurant à huit heures quarante-cinq. Sa voiture l'attendait dehors. Il roula jusqu'à Saint James's Street, se gara à l'abri d'une rangée de taxis en stationnement au milieu de la chaussée, en face de chez Boodle, et s'installa derrière

un journal du soir, au-dessus duquel il distinguait une partie de la Mercedes de Drax, qu'il avait — à son grand soulagement — découverte dans Park Street, sans surveillance.

Il n'eut pas longtemps à attendre. La porte des Blades s'ouvrit et la haute silhouette de Drax apparut. Il avait relevé le col d'un lourd manteau et baissé une casquette sur ses yeux. Il gagna rapidement la Mercedes et en fit claquer la portière. Déjà il se trouvait du côté gauche de Saint James's Street, en train de freiner pour virer en face de Saint James's Palace. Mais Bond, lui, était toujours en troisième vitesse.

« Bon sang ! ce qu'il est rapide ! » songea Bond en contournant l'îlot du Mail alors que Drax passait déjà devant la statue en face du palais. Bond resta en troisième vitesse et fonça à sa poursuite. Buckingham Palace Gâte. Cela paraissait bien être le chemin d'Ebury Street. Tout en ne perdant pas de vue la voiture blanche, Bond élaborait des plans hâtifs. Au coin de Lower Grosvenor Place, le signal était au vert pour Drax, mais il passa au rouge pour Bond. Bond le brûla et eut juste le temps de voir

Drax virer à gauche dans Ebury Street. Bond accéléra, puis s'arrêta avant le coin de la rue. Il sauta de la Bentley, laissant le moteur tourner, et fit quelques pas en direction d'Ebury Street. Il entendit deux appels de l'avertisseur de la Mercedes et, lorsqu'il avança la tête avec précaution au coin de la rue, il aperçut Krebs qui aidait une silhouette féminine tout emmitouflée à traverser le trottoir. Ensuite, la portière de la Mercedes claqua et Drax démarra de nouveau.

Bond fonça dans sa voiture, accéléra et se lança à sa poursuite. Fort heureusement, la Mercedes était blanche. Elle filait, tous feux allumés, en donnant du klaxon dès qu'apparaissait le moindre obstacle sur la chaussée d'ailleurs pas très encombrée.

Bond serra les dents. Il ne pouvait pas allumer ses phares ni se servir de son avertisseur ; il aurait risqué de trahir sa présence. Il ne pouvait utiliser que ses freins et ses vitesses en espérant que tout se passerait bien !

Si seulement les signaux lumineux consentaient à lui être favorables ! Il avait l'impression qu'ils passaient toujours au jaune et au rouge pour lui, alors que Drax les trouvait toujours au vert. Chelsea Bridge. Il allait donc à Douvres par la déviation sud ! Pouvait-il espérer suivre la Mercedes sur la route A 20 ?

Bond poussa la Bentley à cent trente sur un bout de route rectiligne et vit les feux passer au rouge juste à temps pour arrêter Drax. Il mit la

Bentley au point mort et continua de rouler en silence. Cinquante mètres d'écart, puis quarante, trente, vingt. Les feux changèrent ; Drax franchit le croisement comme une flèche, mais Bond avait eu le temps d'apercevoir Krebs, assis près du conducteur. Pas trace de Gala, à part quelque chose allongé sous une couverture sur le siège arrière.

Il n'y avait donc plus à hésiter. On n'emmène pas une femme malade en voiture comme un sac de pommes de terre. Et pas à une vitesse pareille. Elle était donc prisonnière. Pourquoi ? Qu'avait-elle fait ? Qu'avait-elle découvert ?

Bond pensa qu'il avait été aveugle et idiot. Dès l'instant où, dans son bureau, après la soirée aux Blades, il avait estimé que Drax était dangereux, il aurait dû se tenir en alerte. Au premier signe de danger, les marques sur la carte, par exemple, il aurait dû passer à l'action. Mais comment ? Il avait étudié tous les indices, analysé toutes ses craintes. Que faire, sinon tuer Drax ? Et maintenant ? Devait-il s'arrêter et téléphoner au Yard ? Et laisser filer l'autre voiture ? Drax avait peut-être l'intention de se débarrasser d'elle pendant le parcours de Londres à Douvres. Mais Bond avait des chances de pouvoir l'en empêcher si sa Bentley tenait le coup.

Comme en écho à cette pensée, ses pneus grincèrent au moment où il s'engageait sur la route A 20, en prenant le virage à soixante-dix. Il avait dit à « M » et à Vallance qu'il s'en chargeait. On lui avait, sans conteste, collé l'affaire dans les pattes. Il lui fallait donc faire tout son possible. En tout cas, s'il réussissait à suivre la Mercedes, il pourrait tirer dans les pneus et s'excuser ensuite. La laisser échapper serait criminel.

Il dut ralentir à un signal et profita de l'arrêt pour prendre, dans le coffre à gants, une paire de grosses lunettes dont il se couvrit les yeux.

Puis il se pencha pour desserrer les deux gros écrous du pare-brise, qu'il rabattit à plat sur le capot, avant de resserrer les vis.

Il accéléra en quittant Swanley Junction et atteignit bientôt le cent cinquante à l'heure sur la route contournant Farningham. Le vent lui sifflait aux oreilles et le hurlement aigu du compresseur lui servait de compagnie.

Un kilomètre devant lui, les phares de la Mercedes franchirent la crête de Wrotham Hill et disparurent dans le panorama baigné de lune du Weald of Kent.

## CHAPITRE XX

Gala souffrait en trois points bien distincts. Elle éprouvait un mal lancinant derrière l'oreille gauche, le fil électrique qui lui liait les poignets mordait dans sa chair et une courroie de cuir lui écorchait les chevilles.

Les cahots de la route, les changements de direction, les accélérations ou les coups de frein éveillaient, tour à tour, l'une de ces douleurs. Elle ne disposait que de quelques centimètres de jeu sur le petit siège arrière, aussi devait-elle faire toutes sortes de contorsions pour empêcher son visage meurtri de frotter contre la peau de porc luisante du siège.

Mais, à côté de ce qu'était pour elle la présence de Krebs, les souffrances et les inconvénients de sa position ne représentaient que peu de chose. Détail curieux, ce qui la torturait le plus, c'était la peur et la répugnance que lui inspirait Krebs. Le reste, ça la dépassait : le mystère Drax, sa haine envers l'Angleterre. L'énigme de sa parfaite connaissance de l'allemand. Le *Vise-Lune*. Le secret du cône atomique. Comment sauver Londres ? Elle avait, depuis un moment déjà, chassé toutes ces questions de sa pensée, les jugeant insolubles.

Mais elle repensait à l'après-midi qu'elle avait passée, seule avec Krebs, et elle en revivait tous les détails.

Longtemps après le départ de Drax, elle avait continué à faire semblant d'être sans connaissance. Au début, Krebs s'était occupé des machines, leur parlant en allemand comme à des enfants.

De temps à autre, il venait se planter devant Gala, se décroûtait le nez et se suçait les dents d'une façon répugnante. Puis, il s'était mis à rester de plus en plus longtemps devant elle, oubliant les machines, se posant des questions, se décidant.

Et, ensuite, elle avait senti qu'il ouvrait le premier bouton de sa robe et elle avait dû dissimuler le recul instinctif de son corps sous un grognement bien imité et une comédie de retour à la connaissance.

Elle lui avait demandé de l'eau, qu'il était allé lui chercher dans la salle de bains, dans un verre à dents. Ensuite, il s'était assis à cheval sur une chaise de cuisine, devant elle, le menton appuyé sur le dossier, et l'avait contemplée pensivement entre ses paupières pâles et mi-

closes.

Elle avait parlé la première.

— Pourquoi m'a-t-on amenée ici ? Qu'est-ce que c'est que toutes ces machines ?

Il s'était humecté les lèvres et avait esquissé un sourire.

— C'est un appât pour les petits oiseaux, avait-il dit. Bientôt, il attirera un petit oiseau qui se précipitera vers ce nid bien chaud. Et le petit oiseau pondra un œuf. Mais quel bel œuf rond ! Quel œuf magnifique ! Et la jolie fille est enfermée ici parce que, autrement, elle risquerait de faire peur au petit oiseau et de l'empêcher de venir. Ce serait vraiment trop triste, n'est-ce pas ?

Changeant alors de ton, il éructa :

— Sale putain d'Anglaise !

Puis son regard se fit résolu. Il approcha sa chaise de façon à avoir le visage tout près de celui de Gala.

— Et maintenant, putain d'Anglaise, pour qui travailles-tu ? (Il attendit.) Il faudra bien que tu me répondes, tu sais, murmura-t-il. Nous sommes seuls, ici. Personne ne t'entendra gueuler.

— Ne faites donc pas l'imbécile ! répliqua Gala avec toute l'énergie du désespoir. Comment voulez-vous que je travaille pour quelqu'un d'autre que Sir Hugo ? (Krebs sourit.) J'étais simplement curieuse au sujet du plan de vol.

Elle se lança dans une explication décousue au sujet de ses chiffres et de ceux de Drax, ajoutant qu'elle avait voulu participer au succès du *Vise-Lune*.

— Trouvez autre chose, vous êtes capable d'inventer quelque chose de plus vraisemblable, murmura Krebs quand elle eut fini.

Son regard s'était soudain chargé de cruauté et il avait tendu les mains vers elle...

A l'arrière de la Mercedes qui fonçait à toute allure, Gala serra les dents et gémit au souvenir des doigts mous qui avaient rampé sur son corps, la tâtant, la pinçant, lui tiraillant la chair sans que, jamais, le regard de l'homme se fût détourné d'elle, jusqu'au moment où elle lui avait craché en plein visage.

Il ne s'était même pas essuyé la figure, mais il s'était mis à lui faire

vraiment mal et elle avait poussé un cri avant de s'évanouir.

Elle s'était retrouvée ensuite précipitée à l'arrière d'une voiture et dissimulée sous une couverture. Ils avaient roulé par les rues de Londres ; elle avait entendu d'autres voitures toutes proches, des bruits d'avertisseurs, un cri de temps à autre, le ronflement d'un moteur de scooter, des grincements de freins, et elle avait compris qu'elle était de nouveau dans le monde réel, qu'il y avait autour d'elle des Anglais, des amis. Elle aurait voulu se mettre à genoux et crier, mais Krebs avait dû la sentir bouger, car il lui avait pris les chevilles et les avait liées à la barre du repose-pieds sur le plancher. Elle avait alors compris qu'elle était perdue et avait laissé couler ses larmes, tout en priant que quelqu'un arrivât à temps.

Cela se passait moins d'une heure auparavant. Maintenant, à en juger par l'allure plus lente de la voiture et par les bruits de la circulation, elle se dit qu'ils devaient traverser une agglomération : Maidstone, si c'était bien à la base de lancement qu'on la ramenait.

Elle entendit soudain la voix de Krebs.

— Mon capitaine, dit-il, il y a un moment que je guette une voiture. Elle nous suit certainement. Elle utilise très peu ses phares. Elle n'est qu'à une centaine de mètres derrière nous pour le moment. Je crois que c'est celle du commandant Bond.

Drax poussa un grognement de surprise et fit pivoter sa grande carcasse pour jeter un rapide coup d'œil en arrière.

Il poussa un juron, puis le silence se rétablit et elle sentit que la lourde voiture se faufilait dans la circulation assez clairsemée.

— Ainsi, son vieux modèle de musée roule encore bien ! observa enfin Drax d'une voix pensive. Tant mieux, mon cher Krebs. On va lui en donner pour son argent et, s'il en réchappe, on le mettra dans le même sac que la femme. Allume la radio. On verra bien s'il y a quelque chose qui cloche.

Après quelques crépitements, Gala entendit la voix du Premier ministre, par fragments entrecoupés, tandis que Drax passait en troisième et accélérait à la sortie de la ville :

— ... arme conçue par l'esprit de l'homme... un millier de milles dans le ciel... secteur surveillé par les bâtiments de Sa Majesté... exclusivement destinée à la défense de nos îles bien-aimées... une longue ère de paix... prélude au grand voyage de l'homme hors des frontières de sa planète... Sir Hugo Drax, ce grand patriote, bienfaiteur de notre pays...

Gala entendit Drax éclater d'un rire homérique qui masqua les hurlements du vent, d'un rire triomphal plein de mépris. Puis la radio s'interrompit.

« James, murmura Gala en son for intérieur, il ne reste que vous. Faites attention. Mais dépêchez-vous ! »

Le visage de Bond était un masque où la poussière se mêlait au sang des mouches et des moustiques qui s'écrasaient dessus. Il lui fallait souvent essuyer ses lunettes, mais la Bentley marchait admirablement et il avait la certitude de pouvoir suivre la Mercedes.

Pour des mobiles que Bond n'avait pas encore élucidés, Sir Hugo Drax avait déclaré la guerre. Ainsi, les choses s'en trouvaient facilitées. Cela voulait dire que Drax était, non seulement un criminel, mais sans doute également un fou. Et, par-dessus tout, cela annonçait un danger certain pour la fusée. Il n'en fallait pas plus pour Bond. Il avança la main sous le tableau de bord et, d'un étui qui y était caché, il tira un Colt 45 à canon long et le posa sur le siège, près de lui. La bataille était à présent engagée. Il fallait qu'il arrêât la Mercedes, d'une façon ou d'une autre.

Bond écrasa l'accélérateur au plancher. Progressivement, tandis que l'aiguille du compteur oscillait autour de cent soixante, la distance qui séparait les voitures se mit à diminuer.

Drax prit la bifurcation de gauche, à Charing, et attaqua la longue côte. Devant lui, dans le pinceau géant de ses phares, un énorme camion Diesel à huit roues de la firme Bowaters s'engageait lentement dans le premier virage en épingle à cheveux, en peinant sous le poids de quatorze tonnes de papier journal qu'il allait livrer de nuit à l'un des journaux du Kent oriental.

Drax poussa un juron en apercevant la longue plate-forme chargée de vingt rouleaux gigantesques, comportant chacun huit kilomètres de papier journal qui étaient amarrés avec des cordes.

Il regarda dans son rétroviseur et vit la Bentley s'engager dans la bifurcation.

Ce fut alors que Drax eut une idée.

— Krebs, dit-il sèchement, sortez votre couteau.

Il y eut un déclic et le stylet se trouva dans la main de Krebs.

On ne tergiversait pas quand la voix du maître parlait sur ce ton.

— Je vais ralentir derrière ce camion. Ôtez vos chaussures et vos



chaussettes et allez vous installer sur le capot. Quand j'arriverai derrière le camion, sautez sur la plate-forme. Je roulerai au pas. Vous ne risquez rien. Coupez les cordes qui maintiennent les rouleaux de papier. Ceux de gauche en premier, puis ceux de droite. Je serai à ce moment-là à la hauteur du camion. Quand vous aurez coupé la seconde rangée, sautez dans la voiture. Faites attention de ne pas vous laisser entraîner par le papier. *Verstanden ? Also. Hais und Beinbruch !*

Drax éteignit ses phares et attaqua le virage à cent trente. Le camion était à vingt mètres devant lui, aussi dut-il freiner brutalement pour éviter la collision. La Mercedes dérapa jusqu'au moment où son radiateur se trouva presque engagé sous la plate-forme.

Drax passa en seconde.

— Allez-y !

Il maintint la voiture fermement en ligne droite, tandis que Krebs, pieds nus, franchissait le pare-brise et s'avancait sur le capot étincelant, le couteau à la main.

D'un bond, il sauta sur le camion et s'attaqua immédiatement aux cordes de gauche. Drax s'écarta vers la droite et remonta à la hauteur des roues arrière du Diesel, dont il recevait les fumées d'échappement dans les yeux et les narines.

Les phares de Bond apparaissaient tout juste à la sortie du virage.

Il y eut une succession de chocs sourds : c'étaient les rouleaux de gauche qui dévalaient de l'arrière du camion pour se précipiter sur la route, dans les ténèbres. Et de nouveaux coups retentirent lorsque les cordes de droite furent coupées. Un rouleau éclata en retombant. Drax entendit un énorme froissement de papier quand la masse dévala la forte pente en se déroulant.

Délesté de son chargement, le camion fit presque un bond en avant et Drax dut accélérer un peu pour rattraper au vol la silhouette de Krebs qui atterrit moitié sur le dos de Gala, moitié sur le siège avant. Drax mit toute la gomme et escalada la côte, sans faire attention aux vociférations du chauffeur du camion, qu'il entendit au passage, malgré le fracas du Diesel.

Quand il prit le virage suivant, il vit les pinceaux de deux phares se braquer droit sur le ciel, presque à la verticale, par-dessus le sommet des arbres. Ils vacillèrent un instant dans cette position, puis dessinèrent un grand arc de cercle à la face du ciel et s'éteignirent.

Drax éclata d'un rire tonitruant tandis qu'il quittait la route des yeux

pendant une fraction de seconde pour lever vers les étoiles son visage triomphant.

## CHAPITRE XXI

Krebs fit écho à ce rire fou, sur un mode plus aigu.

— Un coup de maître, *mein Kapitän*. Vous auriez dû les voir dégringoler la colline. Celui qui s'est déchiré. *Wunderschön* ! On aurait dit un rouleau de papier hygiénique pour géant ! Il a dû se faire drôlement emballer, le Bond ! Quel paquet ! Et la deuxième salve a été tout aussi précise que la première. Vous avez vu la tête du chauffeur ? *Zum Kotzen* !

— Vous avez bien travaillé, dit sèchement Drax en pensant à autre chose.

Il s'arrêta soudain sur le côté de la route dans un grincement de pneus.

— *Donnerwetter*, fit-il d'un ton coléreux en amorçant un demi-tour. Nous ne pouvons pas laisser ce type là-bas. Il faut aller le chercher. (La voiture redescendait déjà la route.) Pistolet ! commanda Drax.

Ils doublèrent le camion en haut de la colline. Il était arrêté. Pas trace du chauffeur. Sans doute téléphonait-il à sa compagnie, songea Drax, en ralentissant pour prendre le premier virage. Il y avait de la lumière dans deux ou trois maisons, et un groupe de gens se tenaient autour d'un des rouleaux de papier journal qui avait écrasé leur grille d'entrée. On distinguait d'autres rouleaux dans la haie, du côté droit de la route. A gauche, un poteau télégraphique penchait d'un air ivre coupé par le milieu. Au virage suivant commençait une vaste mer de papier qui couvrait toute la pente, festonnant les haies et la route comme des serpentins au lendemain d'un bal costumé pour mastodontes.

La Bentley avait presque arraché la barrière métallique qui séparait la droite du virage d'une pente à pic. Au milieu d'un fouillis de barres de fer tordues, elle pendait, le capot dans le vide, tandis qu'une roue, qui tenait encore à l'essieu cassé en deux, se dressait au-dessus du coffre, sous un angle bizarre, tel un parapluie surréaliste.

Drax stoppa et descendit en compagnie de Krebs pour écouter. Il n'y avait pas d'autre bruit que le ronflement lointain d'une voiture qui filait sur la route d'Ashford, et le grésillement d'un grillon en proie à l'insomnie.

Le pistolet braqué, ils s'approchèrent précautionneusement des décombres de la Bentley, faisant crisser, sous leurs semelles, des morceaux de verre. Le gazon du bas-côté était marqué de profonds sillons et il y avait dans l'air une forte odeur d'essence et de caoutchouc brûlé. Le métal chaud de la voiture craquait doucement, tandis que la vapeur s'échappait encore du radiateur défoncé.

Bond gisait à plat ventre au bas de la pente, à sept ou huit mètres de la voiture. Krebs le retourna sur le dos. Bond avait le visage couvert de sang, mais il respirait encore.- Ils le fouillèrent consciencieusement. Drax empocha le petit Beretta. Puis, ensemble, ils le transportèrent de l'autre côté de la route et le coincèrent sur le siège arrière de la Mercedes, pardessus Gala.

Quand elle vit qui c'était, elle poussa un cri d'horreur.

— Ta gueule ! gronda Drax.

Il s'installa sur le siège avant et, tandis qu'il faisait demi-tour, Krebs se pencha en arrière, muni d'un grand bout de fil électrique.

— Ficelez-le bien, ordonna Drax, il ne faut pas faire la moindre blague, maintenant. (Quelque chose lui revint à l'esprit.) Retournez donc à la voiture pour enlever les plaques minéralogiques. Dépêchez-vous, je surveille la route.

Krebs rabattit la couverture par-dessus les deux corps inertes et sauta sur la chaussée. Il se servit de son couteau en guise de tournevis et revint bientôt avec les plaques. La Mercedes se mit en route juste au moment où un groupe de gens du cru apparaissait, en brandissant des torches, sur les lieux de l'accident.

Krebs esquissa un sourire de joie à la pensée de ces couillons d'Anglais qui allaient être forcés de nettoyer tout ce gâchis.

Gala avait, dans la bouche, le goût du sang de Bond. Son visage était tout près du sien ; elle s'écarta pour lui laisser un peu de place. Il respirait irrégulièrement, malaisément ; elle se demandait s'il était grièvement blessé. Elle essaya de lui murmurer quelques mots à l'oreille. Puis elle parla plus fort. Il poussa un grognement et sa respiration s'accéléra.

— James ! souffla-t-elle, James !

Il marmonna quelque chose et elle se serra tout contre lui.

Il lâcha alors un chapelet de grossièretés et son corps se souleva.

Puis il retomba, et elle devina qu'il s'efforçait de se rendre compte

de la façon dont réagissaient ses divers sens.

— C'est moi, Gala.

Elle le sentit se raidir.

— Seigneur ! fit-il, quel pétrin !

— Vous êtes bien ? Vous n'avez rien de cassé ?

Il essaya de remuer bras et jambes.

— Ça a l'air d'aller, dit-il. Un coup sur la tête. Je ne débloque pas trop ?

— Non. Écoutez.

Elle lui raconta hâtivement tout ce qu'elle savait, à commencer par le carnet.

Il ne bougea pas, en écoutant cette incroyable histoire.

Puis ils se trouvèrent à l'entrée de Canterbury, et Bond lui souffla à l'oreille :

— Je vais essayer de me glisser par l'arrière. Pour téléphoner. C'est notre seul espoir.

Il voulut se mettre à genoux, mais il écrasait tellement la jeune femme qu'elle faillit bien étouffer sous son poids.

Il y eut un bruit sec et il retomba sur elle.

— Bougez encore, et vous êtes morts, fit la voix de Krebs qui leur parlait du siège avant.

Plus que vingt minutes avant d'arriver ! Gala serra les dents et entreprit de ranimer Bond une seconde fois.

Elle venait à peine d'y réussir, quand la voiture s'arrêta devant la porte de la coupole surmontant la rampe de lancement. Krebs, le pistolet au poing, détacha les liens de leurs chevilles. Ils entrevirent l'aire cimentée, sous la lune, et le demi-cercle de gardes, à quelque distance, avant d'être poussés dans la porte, puis, une fois leurs chaussures ôtées par Krebs, sur la passerelle de fer, à l'intérieur du puits de lancement.

La fusée étincelante était là dans toute sa beauté, dans toute son innocence, comme un jouet neuf.

Mais il y avait dans l'air une affreuse odeur de produits chimiques

et, pour Bond, le *Vise-Lune* était comme un poignard géant, tout près de se plonger au coeur de l'Angleterre. Malgré le grondement de Krebs, il s'immobilisa dans l'escalier pour regarder le nez de la fusée. Un million de morts !

Krebs lui mit le canon de son arme dans les reins, aussi descendit-il, derrière Gala. En pénétrant dans le bureau de Drax, il réussit à se dominer. Il eut soudain l'esprit clair, sa léthargie et ses douleurs se dissipèrent. Il fallait faire quelque chose, n'importe quoi. Il trouverait bien un moyen.

Drax était déjà assis à son bureau. Il tenait un Luger à la main, braqué à mi-chemin entre Bond et Gala, ferme comme un roc.

Bond entendit les doubles portes se refermer.

— J'étais un des meilleurs tireurs de la division de Brandebourg, annonça Drax sur le ton de la conversation. Ficelez la fille sur cette chaise, Krebs. Et ensuite, faites-en autant pour l'homme.

Gala lança un coup d'œil désespéré à Bond.

— Vous ne tirerez pas, articula Bond. Vous auriez trop peur d'enflammer le carburant.

Il s'avança lentement vers le bureau.

Drax sourit d'un air jovial et braqua le canon sur le ventre de Bond.

— Vous avez la mémoire courte, Anglais, dit-il d'une voix blanche. Je vous ai expliqué que cette pièce est isolée du puits par les doubles portes. Un pas de plus et vous n'avez plus de ventre.

Bond lut une telle détermination dans les yeux mi-clos de son adversaire qu'il s'arrêta.

— Allez-y, Krebs.

Quand ils furent, tous les deux bien ficelés aux bras et aux pieds des deux fauteuils en tubes d'acier, à quelques pas l'un de l'autre, sous la carte murale de verre, Krebs sortit du bureau. Il revint au bout d'un moment en brandissant une lampe à souder.

Il posa le redoutable engin sur la table, y pompa de l'air en quelques bons coups de piston, et en approcha une allumette. Une flamme bleue jaillit, longue de dix centimètres. Il prit la lampe et s'approcha de Gala, s'arrêtant à quelques pas d'elle, sur le côté.

— Et maintenant, fit Drax d'une voix sévère, finissons-en sans

histoires. Ce brave Krebs est un véritable artiste avec cet instrument. Nous l'appelions autrefois « *Der Zwangsmann* » — le « Persuasif ». Je n'oublierai jamais comment il a traité le dernier espion que nous avons attrapé ensemble. C'était juste au sud du Rhin, n'est-ce pas, Krebs ?

Bond dressa l'oreille.

— Oui, *mein Kapitàn*, gloussa Krebs, c'était un cochon de Belge.

— Très bien, dit Drax. Alors, rappelez-vous, tous les deux, il n'est pas question de fair play ici. Nous ne sommes pas en train de faire du sport. Nous parlons affaires. Vous. (Il regarda Gala.) Pour qui travaillez-vous ?

Gala resta silencieuse.

— A l'endroit que vous voudrez, Krebs.

Krebs avait la bouche entrouverte. Sa langue se promenait sur sa lèvre inférieure. Il semblait avoir du mal à respirer, en s'approchant de la fille.

La petite flamme ronflait avidement.

— Arrêtez, dit froidement Bond. Elle travaille pour Scotland Yard. Et moi aussi.

Ce renseignement n'avait plus d'importance, à présent. Ce n'était d'aucune utilité pour Drax. De toute façon, demain après-midi, il n'y aurait peut-être plus de Scotland Yard.

— A la bonne heure ! fit Drax. Et maintenant, est-ce que quelqu'un sait que vous êtes nos prisonniers ? Vous êtes-vous arrêté pour téléphoner à quelqu'un ?

« Si je dis oui, songea Bond, il va nous descendre tous les deux, se débarrasser des cadavres et il n'y aura plus la moindre chance d'empêcher le lancement du *Vise-Lune*. Et si le Yard est au courant, pourquoi ses hommes ne sont-ils pas déjà ici ? Non. Notre chance peut encore venir. On va trouver la Bentley. Vallance s'inquiétera peut-être, s'il n'a pas de nouvelles de moi. »

— Non, répondit-il. Si j'avais téléphoné, il y aurait déjà du monde ici.

— Exact, fit Drax d'un ton réfléchi. Dans ce cas, vous ne m'intéressez plus et je vous félicite d'avoir rendu notre entrevue si harmonieuse. Ça aurait été peut-être plus difficile si vous aviez été seul.

Une fille, c'est toujours utile dans un cas pareil. Krebs, reposez votre instrument. Vous pouvez partir. Racontez aux autres le nécessaire. Ils doivent se demander ce qui se passe. Je reste un moment avec nos invités, puis je me rendrai à la maison. Faites laver convenablement la voiture. Le siège arrière. Ou dites-leur d'y mettre le feu. Nous n'en aurons plus besoin. (Il eut un rire brusque.) *Verstanden ?*

— Oui, *mein Kapitàn*, répondit Krebs en abandonnant à regret, sur le bureau, la lampe à souder qui ronronnait tout doucement. C'est au cas où vous en auriez besoin, ajouta-t-il, en lançant un coup d'oeil à Gala et à Bond.

Il sortit par la double porte. Drax posa son Luger devant lui. Il ouvrit un tiroir, y prit un cigare et l'alluma avec le briquet de table. Puis il s'installa confortablement. Le silence régna quelques minutes dans la pièce, tandis que Drax fumait d'un air satisfait. Il parut enfin se décider et se mit à regarder Bond d'un air bienveillant.

— Vous ne savez pas à quel point j'ai toujours eu envie d'avoir un auditoire anglais, dit-il comme s'il parlait devant les journalistes. Vous ne savez pas combien j'ai souhaité raconter mon histoire. En fait, le récit détaillé de mes interventions se trouve déposé, dès maintenant, entre les mains d'une firme juridique très respectable, à Edimbourg. Hors de tout danger. Et ces braves gens ont pour instructions d'ouvrir l'enveloppe dès la fin du premier vol réussi du *Vise-Lune*. Mais vous, veinards que vous êtes, vous allez avoir la primeur de ce que j'ai écrit et, demain, à midi, lorsque vous verrez par ces portes ouvertes (il fit un geste à droite), la première bouffée de vapeur s'échapper des turbines et que vous saurez que, dans une demi-seconde, vous serez brûlés vifs, vous aurez du moins la satisfaction momentanée de savoir à qui ça va profiter, comme disent les bonnes gens.

— Épargnez-nous vos plaisanteries, lança brutalement Bond. Continuez votre histoire, espèce de Boche !

Un éclair passa dans les yeux de Drax.

— Boche. Oui, je suis en réalité un *Reichs deutscher* (sa bouche, sous la moustache rousse, parut savourer le mot.) L'Angleterre elle-même sera bien obligée de reconnaître bientôt qu'elle a été battue par un Allemand, par un Allemand tout seul. Alors, peut-être, cessera-t-on de nous appeler Boches — *par ordre !*

Il avait hurlé ces derniers mots.

Drax regarda Bond d'un œil mauvais en se rongant les ongles. Puis, au prix d'un réel effort, il fourra la main droite dans la poche de son



pantalon comme pour chasser la tentation et reprit son cigare de la gauche. Il tira quelques bouffées et, d'une voix toujours sarcastique, commença son récit.

## CHAPITRE XXII

— Mon vrai nom, commença Drax en s'adressant à Bond, c'est comte Hugo Von Der Drache. Ma mère était Anglaise et, à cause d'elle, on m'a élevé en Angleterre jusqu'à l'âge de douze ans. Ensuite, je n'ai pas pu supporter plus longtemps ce pays répugnant et j'ai terminé mes études à Berlin et à Leipzig.

Bond imaginait sans peine que cette grande brute aux dents qui avançaient n'avait pas dû être bien accueillie dans une école anglaise. Et le fait qu'il portait le titre de comte n'avait pas dû beaucoup l'avantager.

— A l'âge de vingt ans, poursuivit Drax, j'ai travaillé dans notre entreprise familiale. C'était une filiale du grand trust sidérurgique *Rheinmetal Bôrsig*. J'imagine que vous n'en avez jamais entendu parler. Eh bien ! si vous aviez été blessé par un obus de quatre-vingt-huit pendant la guerre, c'est sans doute de là qu'il serait sorti. Notre filiale s'occupait des aciers spéciaux ; je me suis mis au courant et j'ai beaucoup appris sur l'industrie aéronautique. C'était notre cliente la plus exigeante. C'est ainsi que j'ai entendu parler de la columbite. Elle valait son poids de diamant, à l'époque ; ensuite, j'ai adhéré au parti et ç'a été la guerre presque aussitôt. Une époque merveilleuse. J'avais vingt-huit ans et j'étais lieutenant au cent quarantième régiment de chars blindés. Nous avons foncé dans l'armée britannique, à travers toute la France, comme un couteau dans du beurre. C'était enivrant.

Pendant un instant, Drax fuma son cigare ; Bond devina qu'il revoyait, à travers la fumée, l'incendie des villages en Belgique.

— Ça, c'était le bon temps, mon cher Bond. Mais j'ai été muté dans la division de Brandebourg ; j'ai dû abandonner les femmes et le Champagne, retourner en Allemagne et me mettre à l'entraînement pour l'invasion de l'Angleterre. La division avait besoin de ma connaissance de l'anglais. Nous devions tous porter des uniformes anglais. Ç'aurait été amusant, mais ces cochons de généraux ont estimé que ce n'était pas possible ; finalement, j'ai été versé au service des renseignements étrangers, des S.S., le R.S.H.A., comme on l'appelait. J'étais sous les ordres directs de l'*Obersturmbannführer*, Otto Skorzeny, qui avait pour mission d'organiser le terrorisme et le sabotage. Plaisant interlude, mon cher Bond, au cours duquel il m'a été donné de demander des comptes à plus d'un Anglais, ce qui m'a

causé beaucoup de joie. Seulement (le poing de Drax s'abattit sur le bureau), ces cochons de généraux ont de nouveau trahi Hitler et on a laissé les Anglais et les Américains débarquer en France.

— Vraiment dommage ! lança sèchement Bond.

— Oui, mon cher Bond, c'était vraiment dommage. (Drax fit comme s'il n'avait pas compris l'ironie.) Mais, pour moi, ce fut le point culminant de toute la guerre. Skorzeny transforma tous ses saboteurs et ses terroristes en S.S. *Jadverbande*, pour opérer derrière les lignes ennemies. Avec mon rang d'*Oberleutnant* (Drax s'enfla visiblement), à la tête du *Kommando* « Drache », j'ai traversé les lignes américaines avec la fameuse cent cinquantième brigade blindée, lors de la percée des Ardennes, en décembre 1944. Vous vous rappelez sans aucun doute l'effet causé par cette brigade en uniforme américain, à bord de chars et de véhicules américains capturés. *Kolossal* ! Quand la brigade a dû se replier, je suis resté sur place et j'ai pris le maquis dans les Ardennes, à quatre-vingts kilomètres sur les arrières des lignes alliées. Nous étions vingt types gonflés et vingt « Loups-Garous » de la *Hitlerjugend*. Des moins de vingt ans, mais de braves garçons quand même. Et, curieuse coïncidence, leur chef était un jeune homme du nom de Krebs ; ce Krebs était nanti de certains dons qui le rendaient particulièrement apte au rôle d'exécuteur et de « persuadeur » dans notre joyeuse petite bande.

Ce disant, Drax eut un petit rire étouffé. Bond se lécha les lèvres au souvenir du coup sec qu'avait fait la tête de Krebs en heurtant la commode. Et, quand Bond lui avait flanqué un coup de pied, est-ce qu'il n'aurait pas pu taper un peu plus fort ? Sa mémoire le rassura sur ce point : non, il y avait mis vraiment toute sa force.

— Nous avons passé six mois dans les bois, reprit fièrement Drax ; pendant tout ce temps-là, nous communiquions avec le *Vaierland* par radio. Les voitures radiogoniométriques ne nous ont jamais repérés. Et puis, un jour, le désastre est arrivé. Il y avait une grande ferme à deux kilomètres de notre planque, dans la forêt. On y avait installé, tout autour, des tas de baraquements qui servaient de quartier général pour un groupe de liaison anglo-américain. Lamentable, en fait d'organisation. Pas de discipline, pas de surveillance, des tas de flemmards et d'embusqués. Il y avait un moment que nous avions l'oeil sur ce bordel et, un jour, j'ai décidé de le faire sauter. Mon plan était simple. Dans la soirée, deux de mes hommes, l'un en uniforme américain, l'autre déguisé en Anglais, devaient s'y rendre dans une voiture de reconnaissance que nous avions capturée, avec deux tonnes d'explosif. Il y avait un parc à voitures — sans sentinelles, naturellement — à proximité du réfectoire, et ils avaient pour mission

d'amener leur véhicule aussi près du réfectoire que possible, de régler leur détonateur pour le dîner de sept heures, puis de s'en aller. Tout cela était très facile, et je partis, ce matin-là m'occuper de mes propres affaires en laissant cette mission à mon second. Je portais l'uniforme de votre corps des transmissions et je démarrai sur une motocyclette britannique que nous avions capturée, pour aller descendre une estafette motocycliste qui faisait tous les jours le même parcours sur une route voisine. Il passa à l'heure prévue, exactement, et je me lançai à sa poursuite. Je le rattrapai, poursuivit Drax sans émotion, je lui tirai dans le dos, lui pris ses papiers, déposai le cadavre par-dessus son engin dans les bois et y mit le feu.

Drax perçut la fureur dans les yeux de Bond et leva la main.

— Pas très chic ? Mon cher ami, l'homme était déjà mort. Bref, je poursuivis mon chemin et que se passa-t-il ? Un de nos propres avions, de retour d'une reconnaissance, m'attaqua sur la route, au canon. Un de nos propres avions ! Il m'a littéralement fait valser par-dessus la route. Dieu sait combien de temps je suis resté étendu dans le fossé ! A un moment de l'après-midi, je repris connaissance un instant et eus assez de présence d'esprit pour dissimuler ma casquette, ma veste et les messages dans une haie. Ils y sont sans doute encore. Il faudra que j'aille les récupérer un de ces jours. Cela me fera des souvenirs intéressants. Je mis ensuite le feu à ce qui restait de la moto et j'ai dû m'évanouir de nouveau, car en revenant à moi, je me suis retrouvé dans une voiture britannique, en train de pénétrer dans ce sacré quartier général de liaison ! Vous n'allez peut-être pas le croire ; pourtant, c'est un fait : la voiture de reconnaissance était là, tout contre le mur du réfectoire ! C'en fut trop pour moi. J'étais criblé d'éclats d'obus et j'avais une jambe cassée. Bref, le me suis évanoui et quand je me suis réveillé, j'avais la moitié de l'hôpital sur le corps et il ne me restait que la moitié de la figure. (Il leva la main et caressa la peau luisante de sa joue gauche.) Après cela, je n'ai plus eu qu'à jouer la comédie. On ne savait pas qui j'étais. Le véhicule qui m'avait recueilli était reparti, ou avait été réduit en morceaux. Je n'étais qu'un Anglais, presque mort, vêtu d'une chemise et d'un pantalon anglais.

Drax s'interrompit pour allumer un nouveau cigare. La pièce était silencieuse. On n'entendait que le ronronnement de la lampe à souder. Elle taisait d'ailleurs de moins en moins de bruit. « La pression baisse », se dit Bond.

Il tourna la tête pour regarder Gala. Il vit, pour la première fois, la vilaine contusion qu'elle avait derrière l'oreille gauche. Il lui adressa un sourire d'encouragement qu'elle lui rendit.

— Je n'ai plus grand-chose à vous raconter, reprit Drax. Pendant l'année où l'on m'a trimballé d'hôpital en hôpital, j'ai monté mes plans dans leurs moindres détails. Ils visaient simplement à me venger de ce que l'Angleterre nous avait fait, à mon pays et à moi. Cela devint progressivement une obsession. Je l'avoue. (Tout à coup, il se mit à taper du poing sur la table et à hurler en les regardant alternativement, de ses yeux exorbités.) Je vous déteste et je vous méprise tous, bande de cochons ! Idiots, inutiles, décadents, qui vous cachez derrière vos sacrés lalaises blanches, pendant que les autres se battent pour vous ! Trop laibles pour garder vos colonies, rampant devant l'Amérique, chapeau bas, bande de sales snobs, vous êtes prêts à tout pour de l'argent. Ah ! je savais que tout ce qu'il me fallait, c'était de l'argent et le genre gentleman ; une façade, quoi ! Un gentleman ! *Pfui Teufet !* Pour moi, un gentleman, c'est quelqu'un que je peux rouler. Ces imbéciles du club des Blades, par exemple. Des oisifs pourris de fric. Pendant des mois, je leur ai pris des milliers de livres, je les leur ai barbotés sous le nez jusqu'au moment où vous êtes venu me mettre des bâtons dans les roues... Au fait, comment avez-vous trouvé le truc de l'étui à cigarettes ?

— En me servant de mes yeux, répondit négligemment Bond avec un haussement d'épaules.

— Ah ! bon... Je n'étais pas très attentif, sans doute, ce soir-là. Mais où en étais-je ? Ah oui ! à l'hôpital. Et ces braves docteurs, si impatients de m'aider à trouver qui j'étais réellement ! (Il éclata d'un rire tonitruant.) C'était facile. Parmi toutes les identités qu'ils m'offraient si gentiment, je suis tombé sur le nom de Hugo Drax. Quelle coïncidence ! De Drache devenir Drax ! J'ai donné à penser que ce pouvait bien être moi. Ils en étaient très fiers. Bien sûr, me disaient-ils, c'est vous. Ce sont les médecins qui m'ont triomphalement fait entrer dans sa peau. C'est ainsi que je suis sorti de l'hôpital et que je me suis baladé dans Londres en cherchant qui je pourrais tuer et voler. Et un jour, dans un petit bureau, très haut perché, au-dessus de Piccadilly, j'ai trouvé un usurier juif. (Drax parlait plus vite et l'écume lui venait aux coins de la bouche.) Ah ! C'était facile. Un coup sur son crâne chauve. Quinze mille livres dans le coffre. Et j'ai quitté le pays. Tanger... où l'on peut tout faire, tout acheter, tout arranger. La columbite. Plus rare que le platine ; tout le monde en voulait. L'ère du réacteur. J'étais au courant. Je n'avais pas oublié ma profession et alors je me suis mis au travail. Pendant cinq ans, je n'ai vécu que pour l'argent. J'avais un culot formidable. J'ai couru des risques fantastiques, et soudain, j'ai eu mon premier million, puis le second, puis le cinquième, puis le vingtième. Je suis rentré en Angleterre. J'ai dépensé un million de livres et j'ai eu Londres dans la poche. Je suis

ensuite retourné en Allemagne. J'y ai retrouvé Krebs. J'ai découvert cinquante hommes. Des Allemands fidèles. Des techniciens remarquables, qui vivaient tous sous de faux noms, comme tant de mes anciens camarades. Je leur ai donné mes instructions et ils ont attendu, paisiblement, en toute innocence. Et où étais-je, pendant ce temps-là ? (Drax regarda fixement Bond.) J'étais à Moscou. A Moscou ! Un homme qui a de la columbite à vendre peut se rendre n'importe où. J'ai contacté les personnalités voulues. On a écouté mes plans. On m'a confié Walter, le nouveau génie de la base d'engins téléguidés de Peenemunde. Ces braves Russes se sont mis à fabriquer le cône de guerre atomique (il montra le plafond), qui attend maintenant là-haut. Et puis je suis rentré à Londres. (Il s'interrompt.) Le couronnement. Ma lettre au palais. Le triomphe. Hourrah pour Drax ! (Il éclata de rire.) Toute l'Angleterre à mes pieds ! Et mes hommes sont venus et nous avons commencé à travailler au sommet de vos fameuses falaises. Nous avons construit une jetée dans la Manche. Pour le matériel ! Du matériel que mes bons amis, les Russes, ont amené juste à l'heure, lundi dernier, dans la nuit. Seulement, il a fallu que Talion les entende, ce vieil imbécile ! Il a téléphoné au ministère. Mais Krebs était à l'écoute. J'ai trouvé cinquante volontaires pour tuer Talion.

On a tiré au sort, et c'est Bartsch qui est mort en héros. Nous ne l'oublierons pas. ( Il s'interrompt une nouvelle fois.) Le nouveau cône de la fusée est mis en place. Il s'adapte parfaitement. Il a le même poids que l'autre. Tout est parfait, et le vieux cône, cette boîte de conserve bourrée des chers instruments du ministère, se trouve à présent à Stettin..., derrière le rideau de fer. Quant au fidèle sous-marin, il fait de nouveau route vers nous et ne tardera pas (il consulta sa montre) à ramper sous la Manche pour nous emmener tous, à midi une minute, demain.

Drax s'essuya la bouche avec le dos de la main et se renversa dans son fauteuil, la tête levée, les yeux pleins de visions de vengeance. Brusquement, il se mit à rire sous cape et jeta à Bond un coup d'œil railleur.

— Et savez-vous la première chose que nous ferons à bord ? Nous raserons ces fameuses moustaches qui vous intéressaient tant. Vous vous êtes bien douté de quelque chose, mais vous n'êtes pas tombé sur la bonne solution, mon cher Bond. Ces crânes tondus et ces moustaches que nous cultivions avec tant de soin. Ce n'était qu'une précaution, mon cher ami. Rasez-vous la tête et laissez-vous pousser une grosse moustache noire. Votre mère elle-même ne vous reconnaîtrait plus. C'est la combinaison des deux qui compte. Un petit raffinement. La précision, mon cher ami. La précision dans tous les

détails. C'est ma devise.

Il ricana d'un air fat en tirant sur son cigare.

Soudain, il lança un regard aigu et soupçonneux à Bond.

— Eh bien ! dites donc quelque chose, ne restez pas là comme un mannequin. Que pensez-vous de mon récit ? Vous ne trouvez pas extraordinaire, remarquable, qu'un seul homme ait fait tout cela ? Allons, allons. (Il porta la main à sa bouche et se rongea furieusement les ongles, puis il la remit dans sa poche et son regard se fit froidement cruel.) Ou préférez-vous que je fasse revenir Krebs ? (Il montra le téléphone sur son bureau.) Krebs le Persuasif... Pauvre Krebs ! C'est comme un enfant à qui on aurait confisqué ses jouets. Je pourrais aussi appeler Walter. Vous ne l'oublieriez pas de sitôt. Il n'a aucune faiblesse, celui-là. Alors ?

— Oui, dit Bond en regardant calmement la grosse figure rouge de Drax. C'est un cas clinique remarquable. Délire paranoïaque galopant. Hallucinations de jalousie et de persécution. Haine mégalomaniacale et désir de vengeance. C'est assez curieux, poursuivit-il d'un ton intéressé, mais il se peut que tout cela provienne de vos dents. Les médecins appellent ça le « diastème ». C'est dû au fait que vous suciez votre pouce étant enfant. Oui. J'imagine que c'est l'explication qu'en donneront les psychologues quand on vous aura enfermé à l'asile. Ces dents qui avancent. Les brimades à l'école et le reste. Extraordinaire, l'influence que tout cela peut exercer sur un enfant. Et puis, le nazisme a contribué à développer encore tous ces complexes. Enfin, vous avez reçu un coup sur votre vilain crâne. Un coup que vous aviez combiné vous-même. Ça, alors, ce fut le comble. Dès lors, vous étiez complètement fou. Tout comme les Kens qui se prennent pour le bon Dieu. C'est extraordinaire, la ténacité dont ils font preuve. De véritables fanatiques. Vous êtes presque un génie. I ombroso aurait été enchanté de vous connaître. En réalité, vous n'êtes qu'un chien enragé qu'il faudra abattre. Ou bien vous vous suiciderez. C'est ainsi que finissent généralement les paranoïaques. Dommage. Triste histoire.

Bond se tut, puis, chargeant sa voix de tout le mépris qu'il pouvait y mettre, il s'écria :

— Et maintenant, assez de cette plaisanterie, espèce de grand cinglé plein de poils !

Le coup porta. A chaque mot, la figure de Drax s'était convulsée un peu plus. Il en avait les yeux rouges, la sueur coulait de ses bajoues sur sa chemise, ses lèvres découvraient ses dents en éventail et un filet de bave lui pendait au menton. En entendant cette dernière insulte, si

enfantine, qui devait lui rappeler des souvenirs cuisants de son temps d'écolier, il bondit de sa chaise, contourna le bureau et s'avança vers Bond en brandissant ses poings velus.

Bond serra les dents et encaissa.

A deux reprises, Drax fut obligé de redresser le fauteuil auquel Bond était attaché. Puis son accès de colère s'apaisa soudain. Il s'essuya la figure et les mains avec son mouchoir de soie, se rendit tranquillement à la porte et, s'adressant à la jeune femme par-dessus la tête dodelinante de Bond :

— Je ne pense pas que vous me causiez d'ennuis à présent, tous les deux, dit-il d'une voix tout à fait calme et assurée. Krebs ne se trompe jamais dans ses nœuds. (Il montra du geste la silhouette sanglante, dans l'autre fauteuil.) Quand il se réveillera, vous pourrez lui dire que les portes que voilà s'ouvriront encore une fois, juste avant midi, demain. Quelques minutes après, il ne restera rien de vous deux. Pas même, ajouta-t-il en ouvrant brusquement la porte intérieure, les plombages de vos dents !

La porte extérieure claqua.

Bond releva lentement la tête et adressa péniblement un sourire à la jeune femme.

— Il fallait que je le mette en colère, prononça-t-il avec difficulté. Je ne voulais pas lui laisser le temps de réfléchir. Il fallait que je déclenche la tempête.

Gala le regarda sans comprendre et, les yeux écarquillés, contempla ce masque terrifiant.

— Ça va aller, ajouta Bond d'une voix sourde. Ne vous en faites pas. Londres ne risque rien. J'ai une idée.

Sur le bureau, la lampe à souder fit doucement « flac » et s'éteignit.



## CHAPITRE XXIII

Les yeux mi-clos. Bond regardait intensément la lampe à souder pendant les précieuses secondes qu'il consacrait à faire revenir la vie dans ses membres. Il avait l'impression qu'on avait joué au l'oot avec sa tête, mais il n'avait rien de cassé. Drax avait tapé maladroitement, comme un homme ivre.

Gala le surveillait anxieusement. Dans son visage ensanglanté, les yeux étaient presque fermés, mais la mâchoire était tendue et elle devinait l'effort de volonté auquel il se livrait.

Il fit un signe de tête dans la direction du bureau.

— Le briquet, dit-il. Il fallait que je lui fasse oublier. Suivez-moi. Je vais vous montrer. (Il se mit à se balancer sur son fauteuil léger, avançant centimètre par centimètre vers la table.) Je vous en supplie, tâchez de ne pas culbuter, sinon nous sommes fichus. Mais faites vite avant que la lampe se refroidisse.

Sans comprendre, ayant l'impression qu'ils se livraient à je ne sais quel jeu enfantin mais sinistre, Gala entreprit, elle aussi, de faire avancer son fauteuil en se balançant, et suivit Bond.

Quelques secondes après, Bond lui dit de s'arrêter le long du bureau, tandis que lui continuait à se diriger vers le fauteuil de Drax. Puis il se mit en position face à son but et, dans une détente soudaine, il se souleva ainsi que le fauteuil, pour retomber, la tête en avant.

Il y eut un choc pénible quand ses dents entrèrent en contact avec le briquet de table, mais il le maintint entre ses lèvres. Il l'avait à la bouche quand il se rejeta en arrière, en dosant soigneusement son élan pour ne pas culbuter. Il retourna ensuite patiemment jusqu'à l'endroit où Gala était assise, au coin du bureau où reposait la lampe à souder, et lâcha le briquet.

Il attendit alors d'avoir repris sa respiration normale.

— Nous arrivons au moment difficile, dit-il gravement. Pendant que j'essaie de rallumer la lampe, faites tourner votre fauteuil de façon à me présenter votre bras droit, le plus près possible.

Elle obéit et vira précautionneusement, tandis que Bond faisait basculer son fauteuil de façon à l'appuyer contre le rebord de la table.

Il tendit alors la bouche et saisit la poignée de la lampe entre ses dents.

Ensuite, il attira la lampe vers lui et, au bout de plusieurs minutes de travail patient, il réussit à disposer la lampe et le briquet comme il le voulait, à l'angle de la table.

Il se reposa de nouveau avant de se pencher pour fermer la valve de l'engin avec les dents. Il entreprit alors de faire remonter la pression en tirant lentement et de nombreuses fois le piston avec ses lèvres et en le repoussant avec son menton. Il sentait sur son visage la chaleur du préchauffage et il respirait l'odeur de l'essence. Si seulement la lampe n'était pas trop froide !

Il se redressa.

— La dernière étape, Gala, dit-il en lui adressant un sourire maladroit. Je vais peut-être vous faire un peu mal. D'accord ?

— Bien sûr, dit Gala.

— Alors, allons-y.

Il se pencha en avant et débloqua la soupape de sûreté, sur la gauche du récipient. Il s'inclina au-dessus du briquet, placé à angle droit, juste sous le bec de la lampe, et, de ses incisives, il appuya brusquement sur le levier de la molette.

C'était une manœuvre horriblement dangereuse et, bien qu'il eût reculé la tête le plus vite possible, il poussa un soupir de douleur quand le jet de flamme bleue de la lampe lui balaya la joue et le nez.

Les vapeurs d'essence se mirent à flamber en sifflant. Il secoua la tête pour chasser les larmes qui lui venaient aux yeux, avant de se tordre le cou presque à angle droit pour saisir de nouveau la poignée de l'engin entre ses dents.

Il crut que sa mâchoire allait se rompre sous le poids. Ses dents le firent atrocement souffrir, mais il réussit à redresser son fauteuil, sans secousse, et à s'écarter du bureau. Il tendit ensuite le cou en avant pour diriger la pointe de la flamme bleue contre le fil électrique qui liait le poignet droit de Gala au bras du fauteuil.

Il s'efforçait désespérément de ne pas bouger, mais il entendait la respiration rauque de la jeune femme chaque fois que la poignée lui vacillait entre les dents et que la flamme brûlait l'avant-bras de Gala.

Mais ce fut bientôt fini. Sous la terrible chaleur, les fils de cuivre fondirent un à un et le bras droit de Gala se trouva soudain libre. Elle

prit la lampe de la bouche de Bond.

Bond se laissa retomber la tête sur les épaules et bougea le cou pour faire circuler le sang dans ses muscles ankylosés.

Pendant quelques instants, Gala se pencha sur les bras et les jambes de son compagnon et il se trouva libre, lui aussi.

Il resta un moment immobile, les yeux clos, laissant son corps se ranimer, et, tout à coup, il sentit avec délice les lèvres douces de Gala se poser sur sa bouche.

Il ouvrit les yeux. Elle était debout devant lui, les yeux brillants.

— C'est pour ce que vous avez fait, dit-elle gravement.

— Vous êtes une fille formidable, répondit-il simplement.

Mais, sachant ce qu'il allait devoir faire, sachant que si, elle-même pouvait encore avoir la vie sauve, il n'avait plus, quant à lui, que quelques minutes à vivre, il ferma les yeux pour l'empêcher d'y lire son désespoir.

Gala surprit néanmoins son air accablé et se détourna. Elle pensa que c'était seulement l'effet accumulé de la fatigue et de ses souffrances répétées. Elle se rappela soudain la bouteille d'eau oxygénée qu'elle gardait dans le cabinet de toilette attendant à son bureau.

Elle franchit la porte de communication. Comme c'était extraordinaire de revoir tous ces objets familiers ! Elle haussa les épaules. Elle entra dans le cabinet de toilette. Seigneur, de quoi avait-elle l'air ! Comme elle se sentait épuisée ! Néanmoins, elle se munit d'abord d'une serviette humide et d'un peu d'eau oxygénée et passa dix minutes à nettoyer la figure ravagée de Bond. Il resta assis, une main sur la hanche de Gala, la regardant avec reconnaissance. Quand elle fut repartie et qu'il eut entendu la porte du cabinet de toilette se refermer sur elle, il se leva, éteignit la lampe à souder et passa dans la cabine de douche de Drax, où il se déshabilla. Il resta cinq minutes sous l'eau glacée, puis il remit ses vêtements.

Gala revint, transformée, aussi belle qu'il l'avait vue le premier soir, à part les rides de fatigue que la poudre ne cachait pas tout à fait sous ses yeux et les marques rouges à ses poignets et à ses chevilles.

— Écoutez, Gala, fit-il posément, il faudra regarder les choses en face et en finir. Je serai donc bref. Dans dix minutes environ, je vais vous enfermer dans la salle de bains de Drax, après vous avoir placée

sous la douche et l'avoir ouverte en grand.

— James, s'écria-t-elle en se rapprochant de lui, taisez-vous ! Je sais que vous allez dire quelque chose d'affreux. Je vous en prie, taisez-vous, James.

— Allons, Gala, dit-il brutalement, qu'est-ce que ça peut faire ? C'est déjà un sacré miracle que nous ayons cette chance.

Il s'écarta d'elle pour s'approcher des portes qui donnaient sur le puits de lancement.

— Alors, reprit-il en montant le précieux briquet dans sa main droite, je sortirai, je refermerai les portes et j'irai allumer une dernière cigarette sous la queue du *Vise-Lune*...

— Mon Dieu ! murmura-t-elle, qu'est-ce que vous racontez ? Mais vous êtes fou !

Elle avait les yeux écarquillés d'horreur.

— A part ça, qu'est-ce que je peux faire ? s'exclama Bond avec une pointe d'agacement. L'explosion sera si formidable que je ne sentirai rien. Et ça sautera, c'est fatal, avec toutes les vapeurs de carburant qu'il y a là-dedans. Si ce n'est pas moi qui meurs, ce sera un million d'habitants de Londres. Le cône supérieur de la fusée n'éclatera pas. Les bombes atomiques n'explosent pas de cette façon-là. Il sera sans doute fondu. Il y a une faible chance pour que vous puissiez vous échapper. L'explosion suivra, en grande partie, la ligne de moindre résistance, par le toit et par le puits d'échappement si je réussis à faire fonctionner le mécanisme d'ouverture du plancher. (Il sourit.) Du cran ! dit-il en allant lui prendre la main.

Mais Gala retira sa main et se fâcha :

— Ce que vous me racontez ou rien, c'est la même chose ! Il faut trouver une autre solution. Vous ne me croyez pas capable d'avoir des idées. Vous me dites tout simplement ce qu'il faut faire. (Elle alla à la carte murale et abaissa le commutateur.) Naturellement, s'il faut utiliser le briquet, nous le ferons. Mais la perspective de vous voir entrer là-dedans tout seul, au milieu de toutes ces vapeurs épouvantables, pour faire sauter cet engin et être finalement réduit en poussière... Brr ! De toute façon, s'il le faut, nous ferons ça ensemble. Je préfère ça, d'ailleurs, plutôt que d'être brûlée vive ici. Et puis... j'ai envie de vous accompagner. Nous sommes dans le coup tous les deux.

Le regard de Bond était attendri quand il la prit par la taille pour la serrer contre lui.

— Gala, vous êtes adorable. S'il y a un autre moyen, on l'adoptera. Mais (il regarda sa montre), il est plus de minuit et il faut se décider rapidement. A tout moment, Drax peut avoir l'idée d'envoyer des gardes s'assurer que nous n'avons pas bougé, et Dieu seul sait à quelle heure il viendra lui-même pour régler les gyroscopes !

Gala se dégagea brusquement. Elle le regarda, bouche bée, le visage contracté.

— Les gyroscopes, murmura-t-elle, le réglage des gyroscopes ! (Elle s'appuya au mur, prise de faiblesse.) Vous ne comprenez pas ? Une fois qu'il sera reparti, nous pourrons faire un nouveau réglage, selon l'ancien plan de vol, et alors la fusée tombera tout simplement dans la mer du Nord, au point de chute prévu officiellement !

Elle s'écarta du mur et empoigna Bond à deux mains par le devant de sa chemise, en levant vers lui des yeux implorants.

— Vous ne croyez pas ? demanda-t-elle. Vous ne croyez pas qu'on pourrait faire ça !

— Vous connaissez les autres réglages ?

— Bien sûr. Il y a un an que je m'en occupe. Nous n'avons pas eu de bulletin météorologique, mais c'est un petit risque à courir. Ce matin, les prévisions annonçaient le même temps qu'aujourd'hui.

— Bon sang ! dit Bond, on pourrait peut-être essayer. Si seulement nous arrivions à nous cacher quelque part, pour faire croire à Drax que nous nous sommes évadés ? Qu'est-ce que vous diriez du puits d'échappement ? Si je réussis à ouvrir le plancher ?

Il y a trente mètres de chute à pic, entre des parois d'acier, polies comme du verre. Et il n'y a pas de corde, ni d'autre moyen. Ils ont tout enlevé de l'atelier hier. Et de toute façon, il y a des gardes sur la plage.

Bond réfléchit, puis ses yeux s'illuminèrent.

— J'ai une idée. Mais d'abord, est-ce que le radar de guidage, celui de Londres, ne va pas détourner la fusée de sa route et la ramener sur Londres ?

— Sa portée est trop faible, répliqua Gala. La fusée ne recueillera même pas un signal. Si elle est braquée sur la mer du Nord, elle tombera dans l'orbite de l'émetteur du radar. Mon plan est absolument sans défaut. Mais où nous cacher ?

— Dans l'un des conduits d'aération. Venez.

Il jeta un dernier coup d'oeil circulaire dans le bureau. Il avait le briquet dans sa poche. Ce serait leur dernier recours. Ils n'avaient besoin de rien d'autre. Il suivit Gala dans le puits étincelant et s'approcha du tableau de commandes qui gouvernait le couvercle d'acier du puits d'échappement.

Après un bref examen, il fit passer un lourd levier de *Zu* à *Au*/. Le mécanisme hydraulique siffla doucement derrière la paroi et les deux demi-cercles d'acier s'écartèrent sous la queue de la fusée, pour rentrer dans leurs rainures. Il s'avança et regarda vers le bas.

Les parois polies du vaste tuyau d'acier s'incurvaient à perte de vue ; on entendait le grondement creux et lointain de la mer.

Bond retourna dans le bureau de Drax et arracha le rideau de la douche dans la salle de bains. A eux deux, ils le déchirèrent en bandes qu'ils nouèrent bout à bout. Il fit une déchirure irrégulière à l'extrémité de la dernière bande, pour donner l'impression que la corde improvisée s'était brisée. Puis il attacha solidement l'autre bout autour de l'extrémité pointue d'un aileron du *Vise-Lune* et laissa pendre le reste dans le puits.

Ce n'était pas fameux comme fausse piste, mais cela pourrait leur faire gagner du temps.

Les grandes ouvertures rondes des conduites d'aération étaient disposées de dix mètres en dix mètres, à environ un mètre vingt au-dessus du plancher. Bond les compta. Il y en avait cinquante. Il ouvrit précautionneusement la grille articulée qui couvrait l'une d'elles et regarda vers le haut. A une quinzaine de mètres au-dessus, on distinguait un pâle reflet de lune. Il en déduisit que les conduits montaient verticalement à l'intérieur du mur jusqu'au moment où ils faisaient un coude pour aboutir aux grilles des murs extérieurs.

Bond passa la main à l'intérieur. C'était du ciment raboteux et il poussa un grognement de satisfaction en sentant sous ses doigts des protubérances rugueuses. C'étaient les extrémités des tiges d'acier qui armaient les murs ; on les avait sciées pour percer les conduits.

Ce serait pénible, mais ils pourraient sans aucun doute se hisser dans un de ces conduits, comme des alpinistes entre les parois rocheuses d'une cheminée. Une fois passé le coude, ils réussiraient sans doute à rester cachés sans qu'on puisse les découvrir, sauf en cas de recherches approfondies ; mais c'était peu probable car, dans la matinée, toutes les personnalités officielles de Londres seraient sur les lieux.

Bond s'agenouilla, 'a jeune femme se hissa sur son dos et commença l'ascension.

Au bout d'une heure, les pieds et les épaules meurtris et écorchés, ils gisaient, épuisés, bien serrés dans les bras l'un de l'autre, la tête à quelques centimètres de la grille circulaire placée juste au-dessus de la porte extérieure. Ils entendaient les gardes remuer dans les ténèbres, à une centaine de mètres de distance.

Cinq heures, six heures, sept heures.

Le soleil s'éleva lentement derrière la coupole et les mouettes commencèrent à lancer leurs appels dans la falaise. Soudain, ils aperçurent dans le lointain trois silhouettes qui se dirigeaient vers eux ; elles furent dépassées par une nouvelle escouade de gardes, au pas gymnastique, qui venait faire la relève de l'équipe de nuit.

Les silhouettes se rapprochèrent et les deux jeunes gens purent distinguer le visage rougeaud de Drax, la maigre pâleur du docteur Walter, la trogne boursouflée de Krebs.

Les trois hommes s'avançaient comme des bourreaux, sans rien dire. Drax sortit sa clé et ils passèrent en silence par la porte, à cinquante centimètres au-dessous de Bond et de Gala.

Pendant dix minutes, le silence régna, à part, de temps à autre, un bruit de voix qui montait par le conduit d'aération au gré des déplacements des trois hommes sur le plancher d'acier, autour du puits d'échappement. Bond sourit en lui-même en imaginant la fureur et la consternation de Drax ; il voyait Krebs se faire tout petit sous les vociférations de Drax, Walter jeter des coups d'œil pleins d'amertume et de reproches. Puis la porte s'ouvrit brusquement au-dessous de Bond, et Krebs appela avec insistance le chef des gardes. Un homme se détacha du demi-cercle et accourut.

— *Die Engländer !* hurla Krebs. Échappés. Le *Herr Kapitän* pense qu'ils sont peut-être dans un conduit d'aération. On va essayer. On va rouvrir la coupole pour chasser les vapeurs de carburant. Et puis le *Herr Doktor* va introduire la manche à vapeur dans chaque conduit. S'ils y sont, ils sont cuits. Prenez quatre hommes. Les gants de caoutchouc et les combinaisons d'amiante sont en bas. Nous aurons de la pression par le système de chauffage. Dites aux autres d'essayer d'entendre les cris. *Verstanden ?*

— *Zu Befehl !*

Le chef des gardes alla retrouver ses sbires, et Krebs, le visage luisant de sueur, fit demi-tour et disparut dans la porte.

Pendant un instant, Bond resta immobile.

Il y eut un grondement sourd au-dessus de leurs têtes quand la coupole s'ouvrit par le milieu.

La manche à vapeur !

Il avait entendu parler de ça pour réprimer les mutineries à bord des navires ou les émeutes dans les usines. Est-ce que le jet pourrait monter à quinze mètres ? Pourrait-on maintenir la pression ? Combien de chaudières le système de chauffage pouvait-il comporter ? Sur les cinquante conduits d'aération, par lequel allaient-ils commencer ? Est-ce que Bond ou Gala avaient laissé des traces de leur passage ?

Il devina que Gala attendait une explication. Ou un geste. Une mesure de protection.

Cinq hommes quittèrent, au pas gymnastique, le demi-cercle des gardes. Ils disparurent par la porte.

Bond murmura à Poreille de Gala :

— Ça va peut-être faire mal. Je ne sais pas à quel point. Rien à faire. Il faut encaisser. Sans bruit. (Il sentit qu'elle le serrait dans ses bras.) Relevez les genoux. N'ayez pas peur. Ce n'est pas le moment de jouer les pucelles.

— Taisez-vous ! murmura Gala avec mauvaise humeur.

Il sentit un genou venir se loger entre ses cuisses. Le sien en fit autant. Elle se tortilla farouchement.

— Ne faites donc pas l'idiot ! murmura Bond en lui serrant la tête tout contre sa poitrine pour la dissimuler à moitié dans l'ouverture de sa chemise.

Il la protégea ainsi de son mieux. Il ne pouvait rien pour leurs chevilles. Il ramena sa chemise le plus haut possible au-dessus de leurs têtes. Ils étaient étroitement enlacés.

Ils avaient chaud, ils ne pouvaient pas remuer ; ils pouvaient à peine respirer. Ils attendaient des pas qui leur indiqueraient qu'ils pouvaient de nouveau bouger. Bond tendit l'oreille.

Le conduit restait silencieux. Les trois autres devaient être dans la chambre des machines. Walter devait surveiller l'ajustage du tuyau à la bouche de sortie. Puis il y eut des bruits lointains. Par où allaient-ils commencer ?



Quelque part, pas très loin, il y eut un murmure doux et prolongé, comme le sifflet enrouté d'un train passant dans la campagne. Il rabassa le col de sa chemise pour regarder les gardes par la grille. Ceux qu'ils voyaient avaient les yeux braqués sur la coupole, un peu à sa gauche.

Le long murmure reprit, une fois, deux fois.

Il devenait de plus en plus fort. Il voyait la tête des gardes se tourner vers la grille du mur qui les dissimulait, lui et Gala. Les gardes devaient être fascinés par les jets blancs et épais de vapeur qui s'échappaient des grilles, dans le haut du mur de ciment, et se demander à quel moment ils entendraient un double hurlement.

Bond sentit le cœur de Gala battre contre le sien. Elle ne savait pas ce qui se préparait. Elle lui faisait confiance.

— Ça va peut-être faire mal, murmura-t-il de nouveau, ça risque de nous brûler. Mais ça ne nous tuera pas. Soyez courageuse. Ne faites pas de bruit.

— Je suis très bien, murmura-t-elle d'un ton rageur, mais il la sentit se serrer encore davantage contre lui.

Hou-oush ! Cela se rapprochait.

Hou-oush ! Ce n'était plus qu'à deux grilles de la leur.

Hou-oush ! Maintenant, c'était la grille voisine. Une vague odeur de vapeur leur monta aux narines.

« Tiens bon ! » se dit-il. Il écrasa Gala contre lui et retint son souffle.

« Ça y est. Vite. Finissons-en, bon sang ! »

Soudain, il se sentit violemment comprimé ; il avait très chaud, ses oreilles étaient envahies par un énorme mugissement et il éprouva une douleur effarante.

Puis ce fut un silence de mort, un mélange de froid et de feu aux chevilles et aux mains, une impression d'humidité profonde et un effort désespéré pour introduire de l'air pur dans leurs poumons.

Leurs corps se détachèrent automatiquement l'un de l'autre pour essayer de regagner un peu d'espace et d'air et soulager les brûlures qui se boursouflaient déjà. Ils respiraient avec de grands râles et l'eau retombait du ciment dans leurs bouches ouvertes. Ils durent se pencher de côté et la recracher dans le flot qui redescendait le long des parois verticales du conduit.

Le hurlement de la vapeur s'éloigna, redevint un murmure et cessa enfin. Le silence régna dans leur étroite prison de ciment, à part leur respiration obstinée et le tic-tac de la montre de Bond.

Les deux corps gisaient dans l'attente, refermés sur leur douleur.

Une demi-heure plus tard — qui leur parut durer six mois — Walter, Krebs et Drax ressortirent, au-dessous d'eux.

Mais, par mesure de précaution, ils avaient laissé les gardes sous la coupole de lancement.

## CHAPITRE XXIV

— Ainsi, nous sommes bien d'accord ?

— Oui, Sir Hugo. (C'était le ministre de l'Armement qui parlait. Bond avait reconnu sa silhouette élégante et assurée.) Voilà les réglages. Mon personnel les a vérifiés avec le ministère de l'Air, ce matin.

— Alors, si vous voulez bien m'accorder ce privilège. (Drax leva le morceau de papier et se tourna vers la coupole de lancement.)

— Ne bougez pas, Sir Hugo. Comme vous êtes. Le bras en l'air. Les flashes éclatèrent et la rangée d'appareils photographiques et de

caméras mitrailla Drax pour la dernière fois. Drax pivota et franchit quelques mètres qui le séparaient de la coupole. Bond eut l'impression qu'il le regardait droit dans les yeux, à travers la grille au-dessus de leur porte.

Le petit groupe de reporters et de photographes se dispersa sur l'aire cimentée, ne laissant qu'un groupe de personnalités en train de bavarder avec animation en attendant le retour de Drax.

Bond consulta sa montre. Onze heures quarante-cinq. « Dépêchez-vous, bong sang ! » se dit-il.

Il se répéta, pour la centième fois, les chiffres que Gala lui avait inculqués pendant les heures de douleur et d'immobilité qui avaient suivi leur bain de vapeur, et pour la centième fois il s'agita, pour activer sa circulation.

— Préparez-vous, murmura-t-il à l'oreille de Gala. Tout va bien ?

— Très bien.

Elle se refusait à penser à ses jambes couvertes de brûlures et à la pénible descente dans le conduit d'aération.

La porte claqua au-dessous d'eux, et ils entendirent le déclic de la serrure. Précédé des cinq gardes, Drax apparut et se dirigea d'un pas majestueux vers le groupe des personnalités. Il tenait à la main la liste des chiffres mensongers.

Onze heures quarante-sept.

— Allons-y, murmura Bond.

— Et bonne chance ! lui souffla-t-elle en retour.

Écartant et contractant alternativement les épaules, s'accrochant de ses pieds ensanglantés et brûlés aux aspérités du fer, Bond descendit quinze mètres de conduit, en souhaitant que la jeune femme eût la force de supporter cette torture quand elle le suivrait.

Une dernière chute de trois mètres lui meurtrit toute l'épine dorsale. Il ouvrit la grille d'un coup de pied, sauta sur le plancher d'acier et se précipita vers l'escalier, laissant derrière lui des empreintes rouges et une traînée de sang qui dégoulinait de ses épaules écorchées.

Les projecteurs étaient éteints, mais la lumière du jour descendait par la coupole ouverte et le bleu du ciel, mêlé au farouche éclat du soleil, donna à Bond l'impression qu'il courait à l'intérieur d'un immense saphir.

Levant la tête, tout en haletant dans l'escalier interminable, il eut du mal à distinguer où s'achevait le nez de la fusée et où commençait le ciel.

Dans le silence qui enveloppait le projectile étincelant, Bond entendait un tic-tac rapide et mortel à l'intérieur du *Vise-Lune*. Bond savait que, dès la mise à feu par Drax, le tic-tac cesserait soudain pour être remplacé par la douce plainte du volant d'entraînement, le jet de vapeur des turbines, puis le hurlement des flammes sur lesquelles la fusée s'élèverait lentement pour amorcer majestueusement sa courbe gigantesque.

Il vit soudain, devant lui, le bras ajouré d'une passerelle volante contre le mur. Il actionna le levier et la passerelle s'abassa en s'allongeant vers le carré, à peine visible, qui indiquait sur l'enveloppe de la fusée la porte de la chambre des gyroscopes.

Bond, à quatre pattes, avait atteint l'extrémité du portique avant même que les coussins de caoutchouc aient atteint le chrome poli. Il trouva le petit bouton encastré dans la coque dont lui avait parlé Gala. Il pressa dessus et la petite porte s'ouvrit sous la pression d'un ressort. Il entra.

Attention de ne pas se cogner la tête. Les poignées brillantes sous les boussoles. Tourner. Dévisser. Assez. Voilà pour le roulis. Maintenant pour le tangage. Tourner. Dévisser, très doucement. Fixer. Un dernier coup d'œil. L'heure. Encore quatre minutes. Ne pas s'affoler. Reculer. Refermer la porte. Repartir, sans baisser les yeux. Relever le portique. Et maintenant, l'escalier.

Tic-tac, tic-tac.

Quand Bond se précipita sur les marches, il aperçut le visage livide de Gala qui maintenait ouverte la porte du bureau de Drax. Un dernier bond et une embardée à droite. Gala fit claquer la porte extérieure. Un second claquement et ils se trouvèrent dans le bureau, puis dans la salle de bains où l'eau de la douche se mit à couler sur leurs corps enlacés et haletants.

Malgré le bruit, malgré les battements de son cœur, Bond entendit le craquement soudain d'un parasite, puis la voix du speaker de la B.B.C. qui sortait du grand récepteur, dans le bureau de Drax, et qui leur parvenait à travers la mince paroi de la salle de bains. C'était encore Gala qui s'était souvenue de la radio de Drax et avait trouvé le temps de la régler pendant que Bond s'occupait des gyroscopes.

— ... cinq minutes de retard, fit la voix. Sir Hugo a bien voulu consentir à prononcer quelques paroles au micro. (Bond arrêta la douche et le son leur parvint plus clairement.) Il a l'air très sûr de lui. Il est en train de dire quelque chose à l'oreille du ministre. Ils rient tous les deux. Je me demande de quoi il s'agit. Ah ! Voici mon confrère avec le dernier bulletin météorologique du ministère de l'Air. Comment ? Parfait à toutes les altitudes ? Très bien. En tout cas, nous avons effectivement une merveilleuse journée. Il doit bien y avoir des centaines de milliers de gens qui attendent le moment... Mais que se passe-t-il, en bas, près de la jetée ? Bon sang ! c'est un sous-marin qui vient d'émerger tout près. Quel spectacle ! A mon avis, c'est un de nos plus gros bâtiments de ce genre. Et l'équipe de Sir Hugo est en bas également, alignée sur la jetée, comme à la parade. Des hommes splendides. Maintenant, ils embarquent un à un sur le sous-marin. Parfaite discipline. Ce doit être une idée de l'amirauté. Comme ça, ils vont disposer d'une tribune d'honneur en plein dans la Manche. C'est formidable. Je voudrais bien y être. Et maintenant Sir Hugo s'avance vers nous. Il va vous parler dans un instant. Au poste de mise à feu, tout le monde lui fait ovation. Nous en avons d'ailleurs tous envie, aujourd'hui. Il entre. Je vois le soleil qui brille sur le nez du *Vise-Lune*, là-bas, derrière. Il dépasse à peine le sommet du cône de lancement. Et maintenant, voici... Sir Hugo Drax !

Bond et Gala se regardèrent mutuellement. Enlacés, trempés, saignants, tremblants d'émotion, ils ne pouvaient parler.

— Votre Majesté, hommes et femmes d'Angleterre, je suis sur le point de modifier le cours de l'histoire de l'Angleterre... Dans quelques minutes, votre vie à tous sera transformée et même, dans certains cas, d'une façon radicale par... euh !... l'impact du *Vise-Lune*. Je suis très

fier et heureux que le destin m'ait choisi entre tous mes compatriotes, pour décocher cette grande flèche vengeresse vers le ciel et proclamer ainsi à tout jamais et aux yeux du monde entier la puissance de ma patrie. J'espère que ceci constituera à jamais un avertissement annonçant que le sort des ennemis de mon pays s'inscrira dans la poussière, les cendres, les larmes et... le sang. Et maintenant, merci à tous de m'avoir écouté et j'espère bien sincèrement que tous ceux d'entre vous qui en auront la possibilité répéteront ce soir mes paroles à leurs enfants, s'ils en ont.

On entendit quelques applaudissements hésitants, puis la voix haletant du speaker :

— C'était Sir Hugo Drax, qui vous a dit quelques mots avant de s'avancer dans le poste de mise à feu, vers le commutateur qui va lancer le *Vise-Lune*. C'est la première fois qu'il s'adresse au public. Très... euh !... direct. Il ne mâche pas ses mots. Nous sommes cependant nombreux à penser qu'il n'y a pas de mal à ça. Et maintenant, je dois céder le micro au spécialiste, le commandant Tandy, du ministère de l'Armement, qui va vous décrire le lancement du *Vise-Lune*. Vous entendrez ensuite Peter Trimble, à bord d'un patrouilleur de la Sécurité navale, le H.M.S. *Merganzer*, qui vous décrira le spectacle dans les environs immédiats de l'objectif. Voici le commandant Tandy...

Bond regarda l'heure.

— Une minute encore, dit-il à Gala. Ce que j'aimerais tenir Drax en ce moment ! Ah ! (Il prit le morceau de savon et en arracha de petits morceaux.) Mettez-vous ça dans les oreilles, le moment venu. Le bruit va être effrayant. Pour la chaleur, je ne sais pas. Ça ne durera pas longtemps et les blindages d'acier vont peut-être tenir le coup.

Gala lui sourit.

— Si vous me serrez dans vos bras, ce ne sera pas trop pénible, dit-elle.

— ... à présent, Sir Hugo a posé la main sur le commutateur ; il surveille le chronomètre.

— Dix, interrompit une autre voix, sonore comme une cloche.

Bond rouvrit la douche et l'eau s'abattit sur leurs corps enlacés.

— *Neuf!*

— ... les opérateurs du radar surveillent leurs écrans. Rien qu'une

masse de lignes onduleuses...

— *Huit.*

— ... ils ont tous du coton dans les oreilles. Le blockhaus devrait être indestructible. Les murs de ciment ont quatre mètres d'épaisseur. Un toit pyramidal de neuf mètres d'épaisseur au point...

— *Sept.*

— ... tout d'abord, le faisceau radio va arrêter le mécanisme de retardement près des turbines et déclencher le volant. Comme une roue à feu, comme une pièce montée de feu d'artifice...

— *Six.*

— ... les valves s'ouvriront... Carburant liquide... Formule secrète... Formidable... Va se déverser dans les réservoirs...

— *Cinq.*

— ... enflammé par le volant quand il arrive au moteur de la fusée...

— *Quatre.*

— ... entre-temps, le peroxyde et le permanganate se sont mélangés, ont fourni de la vapeur et les pompes de la turbine se mettent en mouvement...

— *Trois.*

— ... en train d'injecter le carburant enflammé dans le moteur, à l'arrière de la fusée, qui le déverse dans le puits d'échappement. Chaleur phénoménale... trois mille cinq cents degrés...

— *Deux.*

— ... Sir Hugo va abaisser le commutateur, il regarde par la fente de visée. Il transpire. Silence total. Tout le monde est sur des charbons ardents.

— *Un.*

Rien que le bruit de l'eau qui coulait sans arrêt sur les deux corps enlacés.

— *Feu !*

Bond crut que son cœur lui remontait dans la gorge. Il sentit Gala frissonner. Le silence. Rien que le sifflement de l'eau...

— ... Sir Hugo a quitté le poste de mise à feu. Il se dirige calmement vers le sommet de la falaise. Très sûr de lui. Il a pris place dans la benne du monte-charge. Il descend. Naturellement. Il doit se rendre à bord du sous-marin. Sur l'écran de télévision, on voit un peu de vapeur qui s'échappe de la queue de la fusée. Plus que quelques secondes. Oui, il est sur la jetée. Il se retourne et lève le bras. Ce cher Sir Hu...

Un bruit de tonnerre assourdi parvint aux oreilles de Bond et de Gala. Puis ce bruit se mit à enfler, enfler. Le carrelage, soudain, trembla sous leurs pieds. Le hurlement d'un typhon. Ils eurent l'impression d'être pulvérisés. Les murs vibraient et fumaient.

Bon sang ! Il allait s'évanouir. L'eau était bouillante. Il fallait l'arrêter. Non. Le tuyau était crevé. Vapeur, odeur de fer et de peinture.

La sortir de là ! La sortir de là ! La sortir de là !

Et puis, le silence retomba. Un silence épais, à couper au couteau. Ils étaient sur le plancher du bureau de Drax. Seule, l'ampoule de la salle de bains était encore allumée. La fumée se dégageait, ainsi que les odeurs de fer et de peinture brûlante. C'était le système de climatisation qui les aspirait vers l'extérieur. Le mur d'acier s'arquait, bombait vers eux comme une gigantesque ampoule. Gala ouvrit les yeux et sourit. Mais la fusée ? Que s'était-il passé ? Londres ? La mer du Nord ? La radio ne paraissait pas avoir souffert. Il secoua la tête, puis se rappela les morceaux de savon et les ôta de ses oreilles.

— ... a franchi le mur du son. En plein milieu de l'écran radar. Un lancement parfait. Le bruit était formidable, tout d'abord le grand rideau de flammes qui s'échappait de la falaise, par le puits, puis la pointe qui sortait lentement de la coupole. Et la fusée, comme un grand crayon d'argent en équilibre sur cette énorme colonne de flammes. De flammes qui se répandaient sur le ciment. Nos microphones ont failli craquer sous le hurlement de la fusée. De grands morceaux de falaise se sont écroulés. L'aire cimentée ressemble à une toile d'araignée. Et le *Vise-Lune* montait de plus en plus vite. A présent, il a atteint seize mille kilomètres-heure ! Il est à cinq cents kilomètres d'altitude. On ne le voit plus, naturellement. Sir Hugo doit être fier. Il est dans la Manche, à présent. Le sous-marin doit faire plus de vingt nœuds, à en juger par son énorme sillage. Au large de East Goodwin. Il se dirige au nord. Il aura bientôt rejoint les patrouilleurs. Ainsi, l'équipage aura pu voir le lancement et la chute. Mais

J.B.VOL. 1 . — J l c'est vraiment un voyage à l'improviste. Personne



ici n'était au courant. Les autorités navales elles-mêmes paraissent quelque peu intriguées. L'amiral Nore s'est précipité au téléphone. Mais c'est tout ce que je peux vous dire et je vous mets, à présent, en communication avec Peter Trimble, à bord du H.M.S. *Merganser* qui croise au large de la côte est.

Bond et Gala écoutaient anxieusement, au milieu des parasites qui s'échappaient de l'appareil, la voix du commentateur. Ils attendaient de savoir si leurs peines avaient porté leurs fruits.

— Ici, Peter Trimble. Belle journée. Nous sommes au nord des Goodwin Sands. La mer est unie comme un lac. Pas de vent. Soleil radieux. Pas de navires dans la zone de l'objectif. Rien encore sur les écrans radar. Il ne m'est pas permis de vous dire à quelle distance nous allons commencer à suivre la fusée. Mais nous ne la verrons que pendant une fraction de seconde. L'écran nous montre le but. Il doit être à une centaine de kilomètres au nord, par rapport à nous. Nous avons vu monter le *Vise-Lune*. Une vision effarante. Un bruit de tonnerre. Une longue flamme qui s'échappait de la queue... Pardon, capitaine ? Ah oui ! je vois. C'est intéressant. Un grand sous-marin qui arrive en vitesse. Il n'est plus qu'à un mille. Sans doute est-ce celui où Sir Hugo a embarqué avec ses hommes. Personne d'entre nous n'était au courant. Le capitaine Edwards me dit que le sous-marin ne répond pas à ses signaux lumineux. Pas de pavillon. Très mystérieux. Je le vois distinctement dans mes jumelles, à présent. Nous avons changé de route pour l'intercepter. Le capitaine me dit que ce n'est pas un des nôtres. Il pense que c'est un navire étranger. Oh ! Il a hissé son pavillon. Non, vraiment ! Ah ! ça alors ! Le capitaine dit que c'est un Russe. Maintenant, il amène son pavillon pour plonger. Bang ! Vous avez entendu ? Nous lui avons expédié un coup de semonce. Mais il a disparu. Comment ? L'opérateur de l'asdic dit que le sous-marin file encore plus vite en plongée. Vingt-cinq noeuds. Formidable ! En tout cas, sous l'eau, il ne verra pas grand-chose. Seulement, il est en plein dans le secteur de chute, à présent. Il est midi douze. Le *Vise-Lune* a dû virer pour redescendre. A quinze cents kilomètres d'altitude. Il retombe à seize mille kilomètres-heure. J'espère qu'il ne vas pas y avoir de catastrophe. Le sous-marin russe est en plein dans la zone dangereuse. Ah ! L'opérateur radar lève la main. Cela signifie que la fusée arrive. Elle arrive. *Elle arrive...* Ah ! Sapristi ! Pas même un murmure. *Mon Dieu !* Qu'est-ce que ça veut dire ? Attention ! Attention ! Une explosion phénoménale. Un nuage noir qui s'élève dans les airs. Voici une vague de fond qui fonce sur nous... Un énorme mur d'eau. Ah ! voilà le sous-marin. Mon Dieu ! Il a été précipité au-dessus de la mer, complètement sens dessus dessous. La vague de fond arrive. Elle arrive...

## CHAPITRE XXV

— Deux cents morts jusqu'à présent et à peu près autant de disparus, annonça « M ». Les rapports continuent d'affluer de la côte est. On a de mauvaises nouvelles de Hollande. Les digues ont été enfoncées sur des kilomètres. Quant à nous, nous avons surtout des pertes parmi les patrouilleurs. Deux ont chaviré, y compris le *Merganzer*. Le capitaine a disparu ainsi que le reporter de la B.B.C. Le bateau-phare de Goodwin a rompu ses amarres. Pas encore de nouvelles de Belgique ni de France. La note à payer va être plutôt salée quand tous les dégâts auront pu être dénombrés.

C'était l'après-midi du lendemain. Bond, avec une canne à bout de caoutchouc près de son fauteuil, se retrouvait à son point de départ : en lace de l'homme impassible, aux yeux gris et froids, qui l'avait invité à dîner et à une partie de bridge... il y avait de cela un siècle, semblait-il.

Sous ses vêtements, Bond était bardé de sparadrap. Dès qu'il bougeait un pied, il avait affreusement mal aux jambes. Il avait une estafilade rouge qui lui barrait la joue gauche et le nez. Il tenait gauchement sa cigarette de sa main gantée.

— On a des nouvelles du sous-marin ? demanda-t-il.

— Oui, on l'a retrouvé, déclara « M » d'un ton satisfait. Couché sur le flanc, par trente brasses de fond. Le bâtiment qui devait recueillir les débris de la fusée est à présent sur les lieux. Des scaphandriers sont descendus, mais il n'y a pas eu de réponse aux signaux frappés sur la coque. L'ambassadeur soviétique est passé au Foreign Office ce matin. Il a dit qu'un navire de renflouage a quitté la Baltique, mais nous avons répondu que nous ne pouvons pas l'attendre, l'épave constituant un danger pour la navigation. (« M » eut un petit rire étouffé.) Ce serait d'ailleurs vrai, si quelqu'un avait la fantaisie de naviguer par trente brasses de fond dans la Manche. Toutefois, je suis heureux de ne pas être membre du Cabinet, ajouta-t-il avec une pointe d'ironie contenue. Le Conseil siège en permanence depuis la fin de l'émission. Vallance a réussi à joindre les hommes de loi d'Edimbourg avant qu'ils aient ouvert le message de Drax au monde. C'est un document fantastique. On dirait qu'il a été écrit par Jéhovah en personne. Vallance l'a remis au Cabinet hier soir et est resté au numéro dix pour fournir les renseignements complémentaires.

— Je sais, dit Bond, il n'a pas cessé de me téléphoner à l'hôpital jusqu'à minuit, pour me demander des détails. Je n'avais plus ma tête à moi, tellement on m'avait bourré de sédatifs. Que vont-ils faire ?

— Ils vont essayer d'entreprendre la plus grande mystification de l'histoire, expliqua « M ». Un tas de bobards scientifiques pour expliquer que le carburant n'était qu'à demi consumé. Une explosion inattendue sous le choc. Tous les dégâts remboursés. Perte tragique de Sir Hugo Drax et de son équipe. Un grand patriote. Perte tragique d'un des sous-marins de Sa Majesté. Le prototype le plus récent. Ordres mal interprétés. Tout a fait déplorable. Heureusement, il n'y avait qu'un équipage réduit. Les parents sont informés. Mort tragique d'un reporter de la B.B.C. Une erreur inexplicable a fait prendre le pavillon blanc pour les couleurs navales soviétiques. Dispositifs très voisins. On a retrouvé le pavillon blanc dans l'épave.

— Mais l'explosion atomique ? s'enquit Bond. Les radiations, les poussières atomiques et tout le reste ? Le fameux champignon. Ça va sûrement poser un sérieux problème.

— Ça ne les inquiète pas trop, apparemment, dit « M ». On dira que ce nuage est normal après une explosion de cette ampleur. Le ministère de l'Armement est au courant de tout. Il a bien fallu l'informer. Ses hommes ont parcouru toute la côte est, la nuit dernière, avec des compteurs Geiger. Il n'y a pas encore un seul compte rendu positif. Il faudra bien que le nuage redescende, naturellement, mais, fort heureusement, le vent souffle au nord pour le moment.

« Naturellement, poursuivit "M" en bourrant sa pipe, on va faire courir toutes sortes de bruits alarmistes. Ça a déjà commencé. Un tas de gens étaient là quand on vous a sortis, Miss Brand et vous, sur des civières. Ensuite, il y a le procès intenté à Drax par la firme Bowaters, pour la perte de tout ce papier journal. Il faudra bien expliquer aussi la destruction de votre voiture dans les débris de laquelle (il lui lança un regard accusateur), on a découvert un Colt à canon long. Ensuite, il y a le ministère de l'Armement. Vallance a encore dû faire appel à lui, hier, pour déménager tout ce qu'il y avait dans la maison d'Ebury Street. Mais ce sont des gens habitués à garder le secret. Il n'y aura pas de fuites. Bien sûr, tout cela est dangereux, comme tout gros mensonge. Mais sinon, qu'est-ce qui se produirait ? Des difficultés avec l'Allemagne ? La guerre avec la Russie ? Non. Il y a trop de gens, des deux côtés de l'Atlantique, qui seraient trop heureux de saisir le moindre prétexte. »

« M » alluma sa pipe.

— Si ça prend, poursuivit-il, nous ne nous en tirerons pas trop mal. Il y a longtemps que nous désirions connaître leurs sous-marins à grande vitesse et nous serons très heureux des indices que nous pourrions recueillir au sujet de leurs bombes atomiques. Les Russes savent que leur tentative a échoué. Quant aux Allemands, nous savions tous qu'il y avait encore beaucoup de nazis, et peut-être le Cabinet sera-t-il, à l'avenir, un peu plus prudent sur la question du réarmement de l'Allemagne. Et, conséquence heureuse, si minime soit-elle, le travail de Vallance et le mien en seront quelque peu facilités. Les politiciens se refusaient à comprendre que l'ère atomique avait fait naître le saboteur le plus dangereux de l'histoire mondiale : le petit homme à la lourde valise.

La sonnerie du téléphone se fit entendre sur le bureau de « M » qui décrocha le récepteur blanc.

— Oui, lui-même.

« M » écoutait en tirant, de temps à autre, une bouffée de pipe.

— Je suis d'accord, monsieur. Je sais que mon subordonné en aurait été très fier, monsieur. Mais naturellement, c'est la règle, ici. (« M » fronça les sourcils.) Si vous me permettez, monsieur, je pense que ce serait tout à fait inopportun. (Une interruption, puis le visage de « M » s'éclaira.) Merci, monsieur. Évidemment, pour Vallance, ce n'est pas la même chose. Et elle mérite au moins cela. (Encore un silence.) Je comprends. Ce sera fait. Vous êtes fort aimable, monsieur.

« M » raccrocha le récepteur blanc.

Il contempla le téléphone un long moment, puis fit pivoter son fauteuil pour regarder pensivement par la fenêtre.

Le silence s'établissait et Bond changea de position pour atténuer la souffrance qui lui grimpait tout au long des membres.

Le bruit de la circulation leur parvenait, assourdi.

Bond songeait qu'il s'en était fallu de bien peu que le cœur de Londres fût réduit au silence pour toute une génération.

Et, tout cela, à cause d'un homme qui trichait aux cartes par orgueil. Tout aurait été détruit sans le président des Blades qui s'en était aperçu ; sans « M » qui avait accepté d'aider un vieil ami ; sans Bond qui s'était souvenu des leçons d'un tricheur ; sans les précautions de Vallance ; sans les précautions de Gala ; sans tout un ensemble de petites circonstances. Un ensemble de hasards.

« M » se retourna. Bond le regarda dans les yeux.

— C'était le Premier ministre qui téléphonait tout à l'heure, dit « M » d'un ton bourru. Il veut que vous quittiez le pays, Miss Brand et vous. Il faut que vous partiez d'ici demain après-midi. Il y a trop de gens mêlés à l'affaire qui vous connaissent. En voyant dans quel état vous êtes, elle et vous, ils pourraient en tirer certaines conclusions. Allez où vous voudrez. Crédit illimité pour tous les deux. En n'importe quelle monnaie, le préviendrai le trésorier payeur. Restez partis un mois, mais ne vous laites pas remarquer. Vous seriez partis tous les deux cet après-midi, seulement la fille a un rendez-vous à onze heures demain matin. Au palais. On va lui remettre la croix de Saint-Georges. Bien sûr, on ne l'annoncera pas avant le Nouvel An. J'aimerais bien faire sa connaissance un jour. Ce doit être une fille bien. A propos, le Premier ministre voulait faire quelque chose pour vous également. Il avait oublié que ça ne se fait pas dans notre service. Alors, il m'a demandé de vous remercier en son nom. Il a dit des choses aimables pour le Service. Très gentil de sa part.

« M » lui adressa alors un de ses rares sourires et Bond le lui rendit. Ils comprenaient l'un et l'autre tout ce qui n'avait pas été exprimé.

Bond devina qu'il était temps de prendre congé. Il se leva.

— Je vous remercie, monsieur. Et je suis très heureux pour cette jeune femme.

— Parfait. Eh bien ! c'est tout. On se reverra dans un mois. Ah ! au fait, passez donc à votre bureau. Vous y trouverez quelque chose de ma part. Un petit souvenir.

James Bond prit l'ascenseur et longea le couloir qui le mena à son bureau. Il trouva sa secrétaire en train de ranger des papiers sur la table voisine de la sienne.

— C'est « 008 » qui revient ? demanda-t-il.

— Oui, dit-elle avec un sourire radieux, il prend l'avion ce soir.

— Eh bien ! je suis heureux ; ça vous fera de la compagnie, dit Bond, moi, je repars.

— Oh !... (Elle lui lança un regard rapide, puis se détourna.) Vous avez l'air d'avoir besoin de repos.

— Un mois d'exil, dit Bond. (Il songea à Gala.) Ça sera un mois de vacances totales. Il n'y a rien pour moi ?

— Votre nouvelle voiture est en bas. Je l'ai regardée. L'homme a dit

que vous l'aviez commandée ce matin, à l'essai. Elle est jolie. Oh ! il y .1 aussi un paquet qui vient du bureau de « M ». Vous voulez que je l'ouvre ?

— Je vous en prie, dit Bond.

Il s'assit à son bureau et consulta sa montre. Cinq heures, li se sentait fatigué. Il savait que ce serait comme ça pendant plusieurs jours encore.

Sa secrétaire revint, portant deux boîtes de carton qui paraissaient lourdes. Elle les posa sur la table. Il ouvrit la première. Quand il vit le papier huilé, il sut de quoi il s'agissait. Il y avait une carte sans signature, portant ces mots : *Vous en aurez peut-être besoin.*

Bond défit le papier huilé et prit en main le Beretta neuf et brillant. Un souvenir ? Non. Plutôt un rappel. Il haussa les épaules et glissa l'arme dans son étui vide, sous sa veste. Il se remit debout péniblement.

— Il y a sûrement un Colt à canon long, dans l'autre boîte, dit-il à sa secrétaire. Gardez-le jusqu'à mon retour. J'irai l'essayer au stand de tir.

Il se rendit à la porte.

— Au revoir, Lil, dit-il, amitiés à « 008 » et dites-lui de prendre bien soin de vous. Je serai en France. Le poste F aura mon adresse. Mais seulement en cas d'urgence.

— Qu'appellez-vous urgence ? lui demanda-t-elle en souriant.

Bond eut un rire bref.

— Une invitation à une petite partie de bridge, par exemple, dit-il.

Il sortit en boitant et referma la porte.

La Mark VI 1953 était une décapotable. Elle était peinte en gris, comme la vieille quatre litres et demi dont les débris, venaient d'être recueillis dans un garage de Maidstone. Les sièges luxueux en cuir bleu cédèrent en sifflant sous son poids lorsqu'il s'assit près du chauffeur, pour l'essai.

Une demi-heure plus tard, le chauffeur l'aida à descendre à l'angle de Birdcage Walk et de Queen Anne's Gâte.

— On peut la faire aller plus vite, si vous voulez, monsieur, dit-il. Si vous nous la laissez pendant une quinzaine, nous pourrons la régler de façon à dépasser largement le cent soixante.

— Plus tard, dit Bond. Je la prends, à une condition : que vous me la conduisiez à la gare du ferry-boat, à Calais, avant demain soir.

— D'accord, fit le chauffeur en riant, je la conduirai moi-même. Je vous retrouverai sur le quai, monsieur.

— Au revoir donc, fit Bond.

Il partit en boitant et alla s'asseoir sur un banc du parc, face au lac. Il alluma une cigarette et regarda l'heure. Six heures moins cinq. Il se rappela que c'était une fille ponctuelle. Il avait retenu la table du coin pour le dîner. Et après ? Mais, d'abord, il y aurait à échafauder tous leurs projets pour ces fastueuses vacances. Où voudrait-elle aller ? Elle connaissait l'Allemagne, bien sûr. Alors, la France ?... Bond se ressaisit. Est-ce qu'il se mettait à aimer sérieusement cette fille ?

— James !

C'était une voix claire, aiguë, un peu inquiète. Pas celle qu'il attendait. Il leva les yeux. Elle était à quelques pas de lui. Il remarqua qu'elle portait un béret noir légèrement incliné sur l'oreille. Elle semblait troublante et mystérieuse comme une de ces femmes qu'on voit passer à l'étranger, seule dans une décapotable, une femme inaccessible, une femme plus désirable que toutes celles qu'on a connues. Une femme qui s'en va retrouver un autre qu'elle aime. Une femme qui n'est pas pour vous.

Il se leva et ils se serrèrent la main. Elle se dégagea la première. Elle ne s'assit pas.

— J'aurais aimé que vous soyez là demain, James.

Elle le regardait gentiment, mais d'une façon un peu évasive.

— Demain matin ou demain soir ?

— Ne soyez pas ridicule, fit-elle en riant et en rougissant. Je voulais dire au palais.

— Que comptez-vous faire ensuite ? s'enquit Bond.

Elle le regarda longuement. Avec tendresse ? ou avec regret ?

Puis elle tourna la tête. Bond en fit autant. Il vit, à une centaine de mètres, un jeune homme grand, aux cheveux blonds et courts. Il leur tournait le dos et se promenait de long en large pour tuer le temps.

Bond se retourna vers Gala. Elle soutint honnêtement son regard.

— C'est l'homme que je vais épouser demain après-midi, fit-elle

placidement. Il s'appelle Vivian et il est inspecteur de police.

— Oh ! je vois, fit Bond avec un sourire contraint.

Il y eut un moment de silence pendant lequel leurs yeux se quittèrent.

Et pourquoi avait-il espéré plus ? Un baiser. Le contact de deux corps effrayés, enlacés au milieu du danger. Il n'y avait rien eu de plus. En outre, elle avait une bague de fiançailles. Pourquoi s'était-il imaginé qu'elle ne la portait que pour tenir Drax à distance ? Comment avait-il pu croire qu'elle partageait ses désirs et ses projets ?

« Et maintenant, qu'est-ce que je vais faire ? » se demanda Bond. Il haussa les épaules pour se débarrasser de la douleur cuisante de l'échec, cette douleur tellement plus forte que le désir de la réussite. Il lui fallait trouver une belle sortie, un mot de la fin ; laisser ensemble ces deux jeunes vies et emporter ailleurs son coeur de pierre. Sans regret. Sans fausse sensiblerie. Il devait s'en tenir au rôle qu'elle s'attendait à le voir jouer. L'homme du monde mâtiné de dur. L'agent secret. L'homme qui n'était qu'une silhouette.

Elle le regardait avec une certaine inquiétude, impatiente peut-être de se voir débarrassée de cet étranger qui avait tenté de forcer l'accès de son cœur.

Bond lui sourit gentiment.

— Je suis jaloux, dit-il. J'avais fait d'autres projets pour nous, demain noir.

— Qu'est-ce que c'était ? demanda-t-elle en lui rendant son sourire, heureuse que le silence eût été rompu.

— Je voulais vous emmener dans une ferme, en France, dit-il.

Elle éclata de rire.

— Désolée de ne pouvoir vous faire ce plaisir, mais il y en a tant d'autres...

— Oui, c'est vrai, dit Bond. Eh bien, adieu, Gala !

Il lui tendit la main.

— Adieu, James !

Pour la dernière fois, il frémit au contact de sa main, puis ils se lournèrent le dos et s'en allèrent, chacun vers son destin.



